

Exercices négatifs

E. M. Cioran

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

E. M.
Cioran

Exercices négatifs

En marge du *Précis
de décomposition*

*« Les inédits
de Doucet »*

Gallimard

E. M. Cioran

Exercices négatifs

En marge du *Précis de décomposition*

Édition, avec postface, établie et annotée
par Ingrid Astier

© Éditions Gallimard, 2005.

Avant-propos

La présente édition a été conçue pour retracer « l'atelier » de fabrique du *Précis de décomposition*, premier livre d'E. M. Cioran écrit en français, source de nombreux inédits. Elle fut établie à partir des 447 feuillets conservés à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet dans le fonds Cioran. Le lecteur trouvera après chaque entrée par titre, en note, la cote correspondante à la Bibliothèque, ainsi que les propositions de titre biffées par Cioran. On n'a retenu que des textes inédits – dont l'un, antérieur : « Mihail Eminesco », paru dans *Comœdia* en 1943, car nourrissant « Apo théose du vague » du *Précis de décomposition* – mais aussi des textes contemporains de la rédaction du *Précis de décomposition*, qui ont servi de ferment tout en préservant une autonomie. Tout lien avec l'édition de 1949 du *Précis de décomposition* est indiqué en note. Les textes présentant une même entrée, mais dont les états différaient et offraient un intérêt par leur écart, ont été restitués. Lorsque figure un passage essentiel à la compréhension, mais biffé dans les manuscrits, il est mis entre crochets et suivi de la précision [b]. Dans les « Variantes définitives », on trouvera les fragments du *Précis* de 1949 qui sont en rapport immédiat avec les états des manuscrits, avec la référence en note. Partant du postulat qu'il existait des textes de transition entre le *Précis de décomposition* et les *Syllogismes de l'amertume*, reprenant une facture formelle identique, moins atomisée que dans l'édition définitive des *Syllogismes* de 1952, on les a adjoints à cet ensemble. La qualité de ces inédits ou des variantes repose sur une tonalité d'écriture singulière, souvent gommée ou estompée dans l'œuvre publiée d'E. M. Cioran. On découvre ainsi un Cioran plus ouvertement provocateur, aux formulations truculentes. Cette édition permet de saisir comment Cioran aboutissait à ses « raccourcis », à ses « formules », dans un souci de condensation. Le lecteur retrouvera donc des textes où transparaît un « lyrisme échevelé », « enthousiaste », primitif, proche du premier versant roumain. Les *Exercices négatifs* montrent l'« explosion » vécue, et le lent travail d'épure du style¹.

EXERCICES NÉGATIFS₂

[précis de décomposition]₃

FERVEUR D'UN BARBARE⁴

J'avais dix-sept ans, et je croyais à la philosophie⁵. J'y croyais avec une ardeur de parvenu et d'arriéré, avec cette soif d'instruction qui caractérise les jeunes de l'Europe Centrale⁶, désireux de posséder toutes les idées, de lire tous les livres, et de venger, avides de savoir, leur passé vierge, ignare et humble. Ayant pris la détermination de tout connaître, il me fallait dévorer indistinctement tout ce qui fut pensé et conçu ; le barbare s'attaque en premier lieu à l'abstraction parce qu'elle l'éblouit le plus ; il s'en imprègne, la mélange à son sang, qui la refuse, puis l'assimile comme un poison.

Je quitte la Transylvanie⁷, je vais à Bucarest, et je devi[e]ns étudiant en philosophie. Je m'y adonne avec le zèle d'un Hottentot subitement éveillé à l'esprit.

*

LE CAS SARTRE⁸

Rien de plus inévitable – sinon de plus réjouissant – que de voir dans une nation, énervée par quelques siècles de goût, l'apparition d'un Barbare dont la vitalité triomphe d'une tradition de finesse et dont l'amplitude d'esprit se moque des superstitions du fini et de l'équilibre. Lorsque l'intelligence française, ayant trop fait ses preuves, paraissait menacée de stérilité, Sartre vint, comme un renouveau déconcertant, pour se saisir de tous les domaines, et avec une telle avidité d'en changer les termes sinon les données, qu'on prit un mouvement de surface pour un bouleversement et une curiosité si vaste pour de la profondeur. Tant de vigueur dans les artifices de l'intellect, tant d'aisance à aborder tous les secteurs de l'esprit et de la mode et tant d'exaspération à être à tout prix *contemporain*, devaient éblouir et doivent éblouir. Sartre est un conquérant, le plus prestigieux d'aujourd'hui. Aucun problème ne lui résiste, point de phénomène qui ne lui soit étranger, nulle tentation qui ne le laisse indifférent : tout lui semble bon à aborder et à vaincre, depuis la métaphysique jusqu'au cinéma. C'est un entrepreneur de philosophie, de littérature, de politique, et dont la réussite n'a qu'une explication et qu'un secret : *son manque d'émotion* ; rien ne lui coûte d'affronter quoi que ce soit, puisqu'il n'y met aucun accent, et que tout n'est que le fruit d'une intelligence compréhensive, immense, la plus remarquable à l'heure

présente.

La⁹ philosophie existentielle représentait une orientation de la pensée, située entre le système et l'inspiration ; le lyrisme y jouait sa part ; elle tirait sa valeur d'impopularité des affres et des tourments subjectifs inaccessibles au grand public ; elle demandait même une sorte d'initiation à des malheurs rares et inutiles, incompatibles avec la santé et l'histoire. Kierkegaard dissimule sous des concepts ses moments de haute défaillance, ses terreurs intimes, voisines de l'apocalypse et de la psychiatrie ; les impudeurs de la maladie y sont si bien voilées qu'elles prennent l'allure d'un chant abstrait et d'une jérémiade savante ; Job et Hegel y sont réunis, mais ce sont les exclamations du premier qui donnent cet air de vécu, sans lequel c'est une imposture de parler du désespoir et de la mort. Heidegger recueillit *en professeur* l'héritage de Kierkegaard : il en résulta une construction magnifique, mais sans sel, où les catégories resserrent les expériences essentielles, un catalogue d'angoisses, un fichier de désastres. Les tribulations de l'homme comme la poésie de sa déchirure y sont *enseignées*. C'est l'Irrémédiable passé en système, mais non pas encore en revue ni étalé comme un article de circulation courante. Ici s'insère l'apport de Sartre, manufacture d'angoisse, ostentation de nos derniers troubles, mise en œuvre de nos scrupules et nos inquiétudes. Son intention ne fut certainement pas de trivialiser les¹⁰ quelques grands thèmes de la philosophie existentielle ; d'ailleurs, *L'Être et le Néant* contient de[s] pages qui surpassent, dans leur délire terminologique, même celles les plus rebutantes de Hegel et ne sauraient captiver que les amateurs, flattés d'évoluer dans l'inconnu, et trop heureux d'une avalanche verbale qui, étouffant les vraies réalités, offre des mots pour des expériences. La responsabilité de Sartre est, pour ainsi dire, uniquement historique ; elle relève de sa qualité, à notre sens, suprême, de contemporain ; il a tout fait pour que ses idées soient sur toutes les lèvres ; jamais personne n'a exploité sa pensée comme il a exploité la sienne, ne s'est identifié moins avec elle que lui. Point de fatalité qui ne le poursuive : né à l'époque du matérialisme, il en eût ainsi le simplisme et lui eût donné une extension insoupçonnable ; du romantisme philosophique, il aurait fait une somme de rêveries ; surgi en pleine théologie, il eût manié Dieu avec une habileté sans précédent. N'ayant aucun drame, il est capable de tous. Alors que l'on *sent* chez un Kierkegaard et chez un Nietzsche qu'ils eussent été pareils à eux-mêmes dans n'importe quel moment du temps, que leurs abîmes et leurs hantises étaient des *vérités de tempérament*, indépendantes des nuances d'une civilisation, on aperçoit chez Sartre une déficience de nécessité intérieure, qui le rend propre à toutes les formes d'esprit. Infiniment vide et merveilleusement ample, il est le type du *penseur*¹¹ *sans destin*, encore qu'il en ait un, celui-là

extraordinaire, mais purement extérieur. Son adresse et sa subtilité à prendre de front les grands problèmes déroutent : tout y est remarquable, sauf l'authenticité. S'il parle de la mort, il n'en a pas le frisson ; ses dégoûts sont réfléchis ; ses exaspérations physiologiques paraissent inventées après coup ; il [est] l'anti-poète, foncièrement parallèle aux songes. Mais sa volonté est si lucide et si efficace, qu'il pourrait être poète *s'il le voulait*, et j'y ajouterais, saint, s'il y tenait. Cet intellect démiurgique fait penser à Valéry¹² : mais il était trop artiste ; Sartre ne souffre pas de cette limitation... Il n'a, à proprement parler, ni préférences, ni préventions... ; ses opinions sont des accidents ; on regrette qu'il y croie ; seule la démarche de sa pensée intéresse... Je l'entendrais prêcher en chaire que je n'en serais pas plus étonné que de le voir faire profession d'athéisme, tant il est vrai qu'il semble indifférent à toutes les vérités, qu'il les maîtrise toutes et qu'aucune ne lui est nécessaire ni organique... Une direction de pensée, pompeusement intitulée « existentialisme », et qui eût dû être le fruit du repliement sur soi-même, il l'a orientée [au] dehors et, substituant le « nous » au « je », en a fait un principe de salut collectif. Un livre à peine intelligible devenu la Bible pour tout le monde ; peu l'ont lu, tous en parlent. C'est le sort de la métaphysique dans l'époque des masses ; le *néant* circule ; il est dans toutes les bouches... Revers de la médaille : de Sartre se réclament le nihilisme de boulevard et l'amertume des superficiels... Parce qu'il est si peu cet état d'esprit, la multitude l'en fait, inconsciemment, le protagoniste [...]¹³

*

SENTIR ET VEILLER¹⁴ [ÉTAT 1]

Nous avons une âme pour la perdre. Il est de notre devoir de l'user, de l'amoinrir, de l'effriter... On ne vit qu'en épuisant sa substance, en trivialisant par des actes ses virtualités, en enterrant ses éruptions sous des définitions et des formules. Il lui faut se réaliser et succomber sous ses propres défenses. La volonté d'être la tue. Tout sentiment, tout désir, toute aspiration ne la dilatent que pour mieux l'appauvrir ensuite. Elle n'aurait pas dû entrer dans l'ordre des choses qui vivent, ni partager les déchéances de la respiration et l'impudeur du souffle. Chaque jour l'amenuise encore un peu plus et chaque sommeil l'altère. Aussi nous trouvons-nous en face de cet être impérieux et infirme, qui nous impose ses méandres et ses caprices, et qui, à des intervalles privilégiés, étonnés de ses chutes et des nôtres, nous donne le loisir de le regarder et de le fuir. Et que peut notre conscience devant le spectacle de tant de confusion, quand cette même conscience émane des entractes de l'âme, de ses défaillances et de ses arrêts ? S'élever

contre elle ? C'est précisément ce qu'on appelle *vie intellectuelle*. Car on ne pense qu'en foulant aux pieds sa propre âme. On devient ainsi extérieur à l'exercice de soi-même ; on joue avec soi ; c'est avoir des yeux pour ses propres secrets ; c'est évoluer en saltimbanque au-dessus de ses propres précipices. *Sentir* et *veiller* deviennent contradictoires jusqu'à la souffrance. Le règne de la naïveté a cessé ; nous avons perdu notre qualité d'*objet*. Tout devient jeu, mais un jeu dont on s'efforce toujours de retarder le dénouement, par décence, par fierté ou par lâcheté.

LES FRUITS ET LA BÊTISE¹⁵ [b] [état 2]

Tant que l'homme ne pensait pas son âme, celle-ci imitait la condition des fruits : elle fleurissait sans la peur de tomber. Mais la pensée l'a rendue blette bien avant l'âge de mûrir. Ainsi elle tombe toujours, non pas vers la terre, mais vers des profondeurs plus lointaines. Elle tombe avec un principe de santé qui n'a pas eu le temps de se flétrir normalement ; elle tombe toujours sans trouver le point de sa chute, et avec une telle vitalité de vertige qu'elle croit évoluer vers la vie quand c'est vers la mort que tendent ses pouvoirs. Le mythe a situé le premier d'entre nous dans un jardin ; ceux qui vinrent ensuite en infirmèrent le mythe, de sorte que tout pourrait nous servir de symbole sauf celui-là. L'espace clos où tout fleurit n'est plus le cadre de l'homme, ni même son rêve. Car l'homme est devenu l'automne de la Création ; il se repose sur une matière fatiguée, lasse de ses propres métamorphoses et inapte à imaginer la stupidité immaculée des fleurs. Il lui reste son âme en pâture. Et avec quelle envie insensée se mettra-t-il à la désarticuler, à la dévorer, s'effondrant finalement sur ses propres lambeaux ! Il est le malade d'honneur de la nature, et ses fièvres et ses soifs ne peuvent s'étancher que dans ses propres sources empoisonnées. Ainsi, assiste-t-il à son annulation volontaire ; il *se subit*. Et surveille impuissamment son histoire par¹⁶ fierté et par lâcheté.

[état 3]

Tant que l'homme ne *pensait* pas son âme, elle imitait la condition des fruits : elle s'épanouissait sans la peur de tomber. Mais la pensée l'a rendue blette bien avant l'âge de mûrir. Ainsi elle tombe, non pas vers la terre, mais vers des profondeurs plus lointaines ; elle tombe en conservant encore un principe de santé qui n'a pas eu le temps de se flétrir ; elle tombe toujours sans trouver le point de sa chute, et avec une telle vitalité de vertige qu'elle croit évoluer vers la vie quand c'est vers la mort que tendent ses pouvoirs.

Le mythe a situé le premier d'entre nous dans un jardin ; ceux qui vinrent ensuite infirmèrent le mythe : l'espace clos où tout fleurit n'est

plus l'ordre de nos rêves. Car l'homme est devenu l'automne de la Création ; il repose sur une matière fatiguée, lasse de ses propres métamorphoses et inapte à imaginer la stupidité immaculée des fleurs. Son âme lui reste en pâture. Et avec quelle frénésie se mettra-t-il à la désarticuler, à la dévorer, s'effondrant finalement sur ses propres lambeaux ! Il est le malade d'honneur de la nature, et ses fièvres et ses soifs ne peuvent s'étancher à ses sources empoisonnées.

Ainsi, assiste-t-il à son annulation volontaire ; il *se subit*.

Et surveille impuissamment son histoire.

*

LE DÉSACCORD ORIGINEL¹⁷

J'ai vu tout ce qu'on peut voir ; j'ai connu des sensations irréellement douces. [b]

Il y a en nous des ressources qui nous permettent de nous abandonner aux charmes du concret, de nous vautrer dans les ondulations du multiple ou de nous prélasser en extase devant elles. Dans la mesure où nous ne pouvons pas éliminer la diversité nous sommes ses prisonniers comme la masse des créatures. La monotonie d'aucun mal conceptuel ne peut simplifier nos réflexes et notre hérédité au point de nous faire accéder à une transparence totale, où nos tréfonds sont visibles et sans secrets. Par ces impuretés amenées profondément en nous, nous communiquons avec tout ce qui nous entoure, nous nous exerçons dans la banalité immanente, hostile à l'ennui. Nous faisons valoir nos pouvoirs jusqu'à ce qu'ils s'épuisent, et se décomposent glorieusement. Et nous sommes les triomphateurs, les héros de la banalité comme tout le reste des hommes. On s'accomplit, et en s'accomplissant on mérite bien son titre de cadavre. Nous avons *cédé* au monde et notre soumission est récompensée.

Mais, sous ces concessions que nous faisons malgré nous, sous la trame apparemment décente de nos complicités avec tout ce qui naît pour ne plus jamais renaître, sous nos accords fuyants se¹⁸ cache une contradiction durable, qui a sa source dans une désadaptation native, entre nous qui sommes et tout ce qui est. Je peux bien émerger de la substance du monde, m'en enorgueillir et m'en vanter, je sais trop bien que quoi que je fasse, en invoquant tous ses mirages, en me laissant emporter par toutes ses fascinations, et en cultivant la volonté d'oubli jusqu'à en faire une technique, – je n'échapperai pas au désaccord fondamental : le cœur n'est pas consubstantiel au monde. Ce dernier peut tout nous offrir : il ne recevra de nous qu'un refus équivalent. On ne souffre pas parce que les choses sont faites de telle façon plutôt que d'une autre : on souffre parce qu'elles *sont*¹⁹ et parce

que rien en nous ne peut essentiellement s'y intégrer. Tant de moments et tant de lieux ont des patries successives²⁰ – jamais dans le temps et dans l'espace nous ne trouverons l'évidence ou l'illusion durable d'un chez soi. Le cœur, devenu un monde dans le monde, supérieur à tous les liens et à toutes les racines, et qui s'épuise à nourrir une solitude universelle, ne trouve plus ses assises dans l'être. C'est une maladie abstraite qui a introduit une présence incurable dans nos veines et nos pensées et qui nous rend irresponsables et muets au milieu du temps.

Dire : *je suis* est un acte d'effronterie et d'imposture. Je puis être *quelque chose*, mais je ne suis réellement jamais. Ainsi le mot qui contient *tout* n'est véritablement qu'un verbe.

AMERTUME ET RIGUEUR²¹

À ses débuts l'amertume est un état craintif et indéterminé. Elle intervient à peine dans nos jugements, s'insinue furtivement dans nos goûts et accentue faiblement nos inclinations. Mais le poison est là. Il n'est pas le plus fort ; mais rien n'est plus dur à adoucir, rien n'est plus sûr que ses progrès, que ses triomphes. Quand dans nos insouciances il creuse un imperceptible espace d'incertitude et marque dans nos passions un arrêt difficilement sensible mais présent néanmoins, quand nos élans procèdent par saccades, comme conscients de leur mécanisme et regrettant vaguement leur évolution, il est là, sourdine à nos excès. Les frémissements commencent à se replier sur eux-mêmes ; les sourires s'engouffrent dans le ricanement et l'ironie de fluette et sautillante qu'elle était s'approche du registre paisible et souterrain de l'orgue. Le jeu devient grave. Tout ce qui était nôtre se place loin de nous ; chacun de nos actes et chacun de nos regards ne crée que des espacements. C'est que l'amertume est la fonction la plus logique de nos états négatifs ; elle avance avec rigueur ; elle ne cède jamais. Dans ses étapes, elle arrache successivement toutes les couches d'existence qui nous supportent et nous entourent ; elle fouille nos bases pour nous ébranler et nous laisser lucides et inconsolés, sans autre trace que dans notre bouche un peu de sel subtil qui devient ensuite lourd et corrosif ainsi que l'univers, ainsi que notre [le] cœur.

DE L'ABSOLU ET SES CARICATURES²²

Ce n'est pas tâche ardue que d'être fou : il suffit d'une adhérence totale à quoi que ce soit. Supprimée la distance entre l'homme et ce qu'il est ou ce qu'il croit, rien ne le sépare plus de cet état de fidélité sans réserve à soi-même où s'épanouit l'aliéné ; pourtant l'asile n'est réservé qu'à ceux qui exagèrent, qui mènent la sincérité jusqu'à ses

limites : parole devenant ainsi inséparable de l'acte. Les autres, l'immense quantité qui circule librement, gardent comme un infime pressentiment de doute, interposant un imperceptible intervalle entre leurs envies secrètes et le passage à l'accomplissement. Ce que nous poursuivons nous tendons à le convertir en inconditionné : d'un être, d'une opinion ou d'un objet, il n'est pas en notre pouvoir de ne pas faire une idole ; la vie, dans sa diversité, est une coexistence d'idolâtries contradictoires, presque toujours grotesques et quelquefois sublimes. Tout imite un dieu ; nos croyances, de quelque nature qu'elles soient, prolifèrent des caricatures d'absolu. De notre audace, grande ou petite, à nous y assimiler, dépend notre proximité ou éloignement de nos frères déraisonnables, qui eux, *sont* ce qu'ils croient. Sur le plan de l'adhésion, ils se révèlent les moins ratés de tous ceux qui ont entrepris ce grand travail de l'illusion auquel personne ne peut se soustraire sans risques.

Pourtant il en est qui ne fuient pas ces risques, qui ne veulent pas de cette folie douce ou furieuse où les autres, poussés par les dieux qu'ils cachent dans leur sang, se complaisent dans l'invention de nouvelles idolâtries.

Mais²³ le doute n'est pas facile dans ce jardin de démente où les fruits de l'incorrigible espoir tentent nos appétits et exaspèrent nos soifs. Notre dignité consiste à élargir les distances qui nous éloignent des choses et des êtres. La fonction de *l'homme séparé* est de s'appliquer partout à la création d'intervalles. Et quand ces intervalles sont suffisamment profonds, il n'est plus complice²⁴.

[Il y a]²⁵ ceux dont aucun absolu vulgaire ou noble n'obstrue plus les veines, et dont ni le cerveau ni le cœur ne sont plus demeures à loger des déités stupides, des monstres enflammés avec tout leur cortège d'obsessions malsaines qui empoisonnent les âmes faussement nostalgiques et toutes les cités sublunaires. Il y a ceux qui ont appris le Doute, seule hygiène possible de l'esprit, qui ne se rangeront plus jamais dans la peste d'aucune secte. Qu'appelle-t-on société, parti, ordre, religion, sinon un grouillement *en système* au nom d'une vague et dangereuse divinité ? Avoir une foi – n'importe laquelle – c'est tuer la connaissance, cette noble et successive liquidation de tout ce qui est. Douter – toujours et n'importe où – c'est la seule manière d'être souillé par le monde sans en communiquer plus loin la contagion : c'est s'isoler dans ce vacarme d'idéal puant et devenir une île endolorie où des regrets fiers s'obstinent à repousser l'assaut des vagues inlassables et vulgairement ferventes.

[Se réclamer de quoi que ce soit c'est renoncer à une distance. Le monde est un jardin de démente où il est difficile de ne pas goûter aux fruits : le doute n'est pas aisé ; il ne veut plus savourer que les délices de son exercice. Il cultive les distances²⁶ ; cette culture est la fonction

propre de l'esprit.] [b] Quand les intervalles creusés sont suffisamment larges et profonds, l'*homme séparé* n'est plus complice ni victime de l'infection que les êtres – en proie aux adorations impures – transmettent les uns aux autres. Le doute aura détruit dans son cœur tous les autels et jusqu'à leur idée.

(Toute²⁷ conviction inébranlable²⁸ procède d'un dérangement mental. C'est ainsi que l'homme à convictions est toujours un maniaque.

Il ne faut soutenir une opinion que si on ne peut faire autrement : par nécessité d'adaptation, étant donné qu'il est malaisé de planer au-delà de certains invariants. Mais la plus sévère vigilance est de rigueur : mépris des choses auxquelles on croit ; méfiance envers un certain lyrisme²⁹ (signe suspect d'idolâtries futures) ; contrôle cynique des ardeurs, – toutes conditions d'un traitement préventif du fanatisme. La faiblesse des nerfs et les complaisances sentimentales sont le terrain d'incubation où s'installe l'insanité de toute conviction.

L'âme, du fait même qu'elle existe, est nécessairement malade ; et ces obsessions travesties en idées que sont les convictions ne font qu'aggraver son cas. Si elle ne se ressaisit pas à temps, une thérapeutique tardive ne peut plus la guérir. La plupart des hommes sont de pauvres déments terrorisés par les fantômes qu'ils ont enfantés, incapables qu'ils sont de maîtriser leurs propres fièvres, génératrices de tous ces absolus grotesques qui peuplent les âmes et embrouillent incurablement la vie en commun. On en vient ainsi à aspirer à l'être qui ne se prosternerait plus devant rien, pour qui tous les symboles seraient les déguisements mineurs d'une réalité plus mineure encore, à l'être idéal, à *l'être sans convictions*.)

*

L'IMPROBABLE COMME SALUT³⁰

Au fond, on ne vit que parce qu'il n'y a aucun argument pour vivre. La mort est trop exacte ; toutes les raisons sont de son côté. Elle n'est mystérieuse que pour nos instincts. Mais pour la tristesse qui suit à rebours les pentes de l'opinion, l'inexistence a une limpidité sans prestiges, sans les faux attraites de l'inconnu. On ne peut avoir réellement peur que de ce qui est. Et c'est pour cela que la vie fait plus peur que la mort, car celle-ci ne signifie rien tandis que l'autre *prétend* signifier quelque chose. C'est la vie qui est le grand inconnu, c'est elle qui est chargée d'un incalculable poids de non-sens et d'une masse écrasante de déraisonnable. Qui en peut scruter les éléments sans s'immobiliser dans un étonnement qui paralyse ? Il suffit de suivre la trajectoire d'un seul être, pour qu'un dégoût conscient vous livre aux

effets pétrifiants d'une muette incuriosité. Tant de vide et d'incompréhensible à la fois sont-ils possibles ? Et où peut mener tant de mystère insensé ? On persévère dans l'être parce que le désir de mourir est trop logique et donc trop peu efficace. Si la vie avait un seul argument pour elle – distinct, indiscutable – elle s'anéantirait ; les instincts et les préjugés n'auraient plus rien à soutenir ; ils se relâcheraient, submergés par cette évidence contre laquelle ils luttent et dont l'absence est bien leur seule raison d'exister. Tout ce qui respire se nourrit d'invérifiable ; un supplément de logique tuerait ce qui s'amuse à vivre. Où va ce qui semble être ? Sans cet inconnu tout finirait par s'annuler. Donnez un but *précis* à la vie et elle perd instantanément son terrible charme. La suprême inexactitude de ses fins la rend supérieure à la mort. Un grain de précision la ravale à la trivialité des tombeaux. Car une science positive du sens de la vie dépeuplerait la terre en un jour et, si quelque insensé s'obstinait, ni ses ruses ni sa force ne sauraient ranimer, au cœur du désert, les improbabilités fécondes d[u Désir].

Nous³¹ sommes des embourbés³². Même un esprit noble n'est que de la boue plus pâle, une quintessence de misère délavée, de matière affaiblie. Si nous ne succombons pas c'est parce que nous ne savons pas ce que nous sommes ; nos problèmes et ceux des autres nous paraissent également impossibles à résoudre. Le point d'interrogation qui plane au-dessus de chacun de nous, si nous parvenions à le redresser, à l'atténuer, cet amoindrissement de perplexité, cette certitude d'être moins étonnés, diminuerait en nous l'ivresse de vivre et nos impulsions décroîtraient sous l'effet d'une folie perméable à la raison. Tout ce que nous pourrions espérer de mieux au terme de nos réflexions serait de suspendre ce point en marge de notre vie ; c'est ce que font la plupart des hommes, qui ne respirent que pour éluder leurs propres incertitudes. Mais ceux qui tiennent à être eux-mêmes, n'hésitent pas à pousser jusqu'au bout les contradictions qui les travaillent ; et si l'épreuve se montre au-dessus de leur capacité d'endurance, excédés de tant d'insoluble, qui les empêcherait de couper le fil de l'épée pour annuler à jamais et l'interrogation et l'âme qui interroge³³ ?!

[...] ³⁴ Les différences entre les époques sont uniquement de degré : plus cruelles ou plus clémentes, plus tumultueuses ou plus placides. Mais toutes contiennent virtuellement toutes les possibilités, comme les nations, comme les individus. Un savant n'est pas plus libre devant la vie et la mort que ne l'est la créature la plus ignare. L'essentiel est aussi étranger à l'un qu'à l'autre. Les livres n'ont appris à personne à supporter plus calmement la stupeur indicible des instants qui passent ; les idées n'ont aucune prise sur les actes décisifs, car aucun contact n'est possible entre leurs natures dissemblables. Comment une

idée pourrait-elle s'insérer dans la substance irréductible de notre expérience de la vie et de la mort ? Nous sommes victimes des forces avec lesquelles nous n'avons de commun que ce glissement vers quelque chose qui n'est plus nous-mêmes. Ce que nous apprenons ne remédie aucunement à notre état. Que signifie d'avoir mille idées pour une seule mort, pour sa propre mort ? On multiplie les mots pour une seule et même réalité ; on baptise l'indéfinissable ; on vernit d'un éclat sonore une chose innommée et innommable. On est blessé et on souffre sous des milliers de formules éblouissantes et vaines. Car³⁵ toute la science dont nous disposons ne fait que tempérer nos véhémences, et réduire nos cris à une monotonie silencieuse, qui console l'esprit au milieu de ses défaites.

Qui³⁶ s'engagerait dans la suite des actes sans s'attribuer à soi-même le droit à l'exception et à son temps la supériorité sur tout ce qui fut ou sera ? C'est cette duperie inconsciente, agressive et déraisonnable, qui explique le mouvement de l'histoire et la succession des générations, qui se sacrifient pour enrichir un trésor improbable, résultat fragile d'un effort où se confondent l'audace, la sottise et la douleur [...]³⁷

Si³⁸ les hommes sont fiers de s'être embarqués dans le devenir, c'est qu'ils méprisent plus ou moins consciemment tous ceux qui les ont précédés dans le naufrage temporel. Il est vrai que chaque époque est une somme d'épaves : mais cette vérité nous ne saurions l'expliquer à l'époque où nous vivons. Les humains ne peuvent s'engager dans la suite des actes qu'en se considérant une exception à cette règle qui, de leur avis, n'est fatale qu'avant eux ou après eux : de sorte, que sous ce piège lucide ou obscur, l'histoire cesserait, elle qui se meut grâce à l'accouplement infiniment réversible du courage et de la bêtise. En effet, il faut être désespérément bête et courageux pour ajouter à la somme du devenir l'infime quantité de notre obole et de notre illusion. Le temps mendie notre effort ; et nous disparaissions dans notre aumône. C'est ainsi que se sacrifient les générations, qu'elles enrichissent un trésor improbable. Car le sens ultime de chaque être est bien d'empêcher qu'une seule goutte de sueur ne lui survive. Et l'histoire le rejette ensuite, de peur qu'il n'ait le loisir de réfléchir à la paresse qu'il n'a pas rêvée.

Comment assister à la gloire si équivoque de cette marche, sans souhaiter sortir du cercle des actes humains, et vivre à côté et comme nulle part loin de ce cimetière fébrile, creusant son tombeau dans un instant idéalement neutre, tandis que les dégoûts silencieux et les fatigues muettes oublieraient leurs anciens accents³⁹ ?

L'espoir n'est pas un résultat de notre existence, mais notre existence même. Un désespoir absolu est non seulement incompatible avec notre être comme tel, mais il est unimaginable dans une forme de vie quelconque. Le diable lui-même espère : un peu plus de mal, un peu plus de lucidité. Car espérer négativement, c'est encore de l'espoir. Et l'enfer, du moment qu'on y conserve la mémoire, n'est supportable que par le *souvenir* des espérances passées, qui allègent une damnation sans issue, de sorte que l'inscription dantesque est loin d'être intégralement vraie.

Ainsi la clef de notre destinée est cette propulsion indomptable qui nous incite à croire dans n'importe quelle circonstance, que tout est encore possible, en dépit des obstacles infranchissables et des évidences irréparables. Quand même nous arriverions à des certitudes sans tache et d'une netteté froide dans leur opposition à nos désirs, notre cœur ouvrirait une faille au milieu d'elles, par où s'insinuerait le dieu de toutes les âmes : le Possible. Et c'est lui qui nous empêche de voir les choses telles qu'elles sont ; c'est lui qui nous rend spectateurs inexacts de notre sort et des surprises que nous nous offrons à nous-mêmes. Quand tout est perdu, il est là pour démentir l'incurable, il est là⁴¹, ennemi bienveillant de notre clairvoyance.

L'activité d'espérer a pourtant des degrés, sa substance n'étant infinie que dans l'imagination de notre... espoir, de cet espoir qui meurt et renaît chaque jour : production inlassable d'erreurs vitales, qui affaiblit à la longue notre capacité d'espérer sans toutefois réprimer l'éclosion d'espoirs individuels et divers. S'accoutumer aux déceptions et se complai[re] secrètement à leur séduction, c'est ruiner la force de cette « faculty of hoping », dont parlait Keats. Ainsi notre volonté d'aveuglement continue d'espérer, attachée à une chose ou à toutes, mais la source des méprises se dessèche ; nous apercevons le fond de cette fontaine des leurres, que nos regards désensorcelés rendent limpide et sans profondeur.

Nous devenons comme un croyant qui adorerait tout – anges, saints – sauf Dieu. Nous pouvons avoir plus d'espoirs que toutes les créatures qui espèrent, mais le centre d'où ils émanent perd de son irradiation et eux se dispersent sur la surface arbitraire de notre âme. Comment les coordonner, les ramener à leur point de départ et les réunir en faisceau ? Ce sont des rayons qui illuminent au gré de leur caprice tous nos chemins et aucun d'eux.

L'âme malade n'est pas désespérée ; car le désespoir mène à tout ; il est trop souvent la première étape d'une solution positive ; il a besoin d'activité, de sacrifice, d'inconscience. La société l'exploite – et les héros sont là.

(L'⁴²héroïsme⁴³ n'est qu'un désespoir qui finit en monument public). Le paradoxe de l'âme malade est qu'elle n'espère plus en rien, encore

qu'elle s'abandonne à tous les espoirs. Une vitalité incertaine, rongée de doutes et de subtils deuils théoriques, la pousse à ce jeu faux qui sauve les apparences et son... existence. La diminution de la faculté miraculeuse implique une réduction équivalente de notre être : on espère moins et on *est* moins. Mais nous vivons néanmoins par ce renouvellement incessant que représente l'activité de chaque espoir isolé, par la fantaisie du Possible qui revivifie les illusions retombées. Nous pouvons vivre sans la *conscience* de l'espoir – la fierté intellectuelle nous y oblige – mais nous ne pouvons pas vivre sans son dynamisme caché ; nous pouvons être las d'espérer, mais le luxe d'un refus complet du possible est coûteux et mortel. Pour le même motif, la plupart des hommes ne croient pas à l'immortalité – la raison en serait trop embarrassée – mais néanmoins chacun vit comme s'il était immortel. Cette immortalité inconsciente est de la même nature que la faculté d'espérer. L'homme connaît l'inévitable de la mort : il agit comme s'il ne le connaissait pas ; il sait qu'il est déraisonnable d'espérer : il se comporte comme si tout le futur lui appartenait. Le vrai miracle de l'existence ne consiste aucunement en des phénomènes insolites : mais en⁴⁴ cet acharnement à ne pas accepter l'impossible pourtant normal, habituel – en cette obstination à attendre de l'instant d'après plus que de celui qui l'a précédé : le miracle de l'existence se ramène à l'idolâtrie du temps dont les entraînements ne sont que des modalités de la faculté d'espérer.

Le malheur lui aussi est soucieux du temps, mais pour en combattre le cours, pour s'opposer à son déroulement. Ainsi l'être malheureux est celui qui n'a rien trouvé dans l'existence temporelle et encore moins en dehors ou au-dessus d'elle : en la dévorant il se dévore⁴⁵, – tandis que le désespéré peut très bien la rejeter, s'enterrer vif dans l'éternité et prospérer ainsi en Dieu.

AUTRUI⁴⁶

L'on imagine difficilement la vie des autres, alors que la sienne paraît à peine concevable. On rencontre un être quelconque : on le voit plongé dans un amas de convictions et de désirs qui se superposent à la réalité neutre comme une construction de malade. Il a donc forgé un système d'erreurs auquel il sacrifie tout ; il souffre pour des motifs dont la nullité effraie l'esprit s'exerçant uniquement à percevoir : il s'adonne totalement à des valeurs dont le ridicule éclate à la vue. Comment les entreprises d'un autre apparaîtraient-elles différentes de la poursuite d'une vétille ? Comment considérer l'intimité de ses soucis autrement qu'une architecture de balivernes ? L'absolu de chaque vie paraît à l'inquisition de l'œil extérieur parfaitement interchangeable et toute destinée, pourtant inamovible

dans son essence, ridiculement arbitraire. Quand les convictions qu'on possède soi-même semblent les fruits légers d'une frivole démente, comment se résigner à endurer la passion des autres pour eux-mêmes et pour leur propre multiplication dans l'utopie de chaque jour ? Par quelle nécessité celui-là s'enferme-t-il dans un monde de prédilections plutôt que dans un autre ? Et pourquoi celui-ci se débat-il dans tel projet plutôt que de subir telle autre tentation ?

Quand nous assistons, à l'heure des aveux, à la confession d'un ami ou d'un autre inconnu, la révélation de leurs secrets nous remplit de stupeur. Devons-nous relier leurs tourments au drame ou à la farce ? Cela dépend uniquement des bienveillances ou des exaspérations de notre fatigue. Quand chaque destinée n'est qu'une ritournelle frétilant autour de quelques taches de sang, il dépend de nous de voir dans l'agencement de ses souffrances un ordre superflu et distrayant ou un prétexte de pitié.

Comme il est impossible d'admettre les raisons qu'invoquent les êtres, toutes les fois qu'on se sépare de chacun d'eux la question qui vient à l'esprit est invariablement la même : comment se fait-il qu'il ne se tue pas ? Car il n'est rien de plus aisé et de plus naturel que d'imaginer le suicide des autres. Quand on a entrevu, par une intuition bouleversante et facilement répétée, sa propre inutilité, il est inconcevable que n'importe qui n'en ait fait autant. Se supprimer semble un acte si clair et si simple ! Pourquoi tout le monde l'évite-t-il ? Parce que quand toutes les raisons infirment théoriquement l'appétit de vivre, le *rien* qui fait prolonger les actes est d'une force infiniment supérieure à tous les absolus, il est non seulement le symbole de l'existence, mais l'existence même ; il est le tout. Et ce rien, ce tout, ne peut pas donner un sens quelconque à la vie, mais il la fait néanmoins persévérer dans ce qu'elle est : un état de non-suicide.

LA CHUTE DANS L'HISTOIRE CLASSIQUE⁴⁸

C'est renoncer à toute propriété intellectuelle que d'accepter l'appareil mythologique et l'interprétation officielle du péché originel. On ne peut pas admettre que l'aventure et les ridicules du premier homme aient déterminé la suite entière des événements, on enlèverait ainsi toute signification aux débats individuels, toute dimension aux drames de chacun ; le déroulement historique serait d'un automatisme pitoyable, sans couleur et sans cette verve de la douleur qui prête à l'individu des prestiges irremplaçables. Personne ne se résigne à ne pas être un *cas*. En ce sens chaque être reproduit le geste d'Adam, chaque être déchire les liens qui le confondaient avec un monde indivis. La compétence de chacun s'étend à tout, sauf à sa naissance.

Et du moment, qu'il n'a aucun moyen de l'échapper, il est susceptible de toutes les déchéances qu'implique l'irresponsabilité d'être né. Précipité dans le monde, chaque homme s'astreint à profaner le paradis de l'inexistence. Le péché n'est pas originel mais coexistant à l'histoire. Comme toute grande idée, celle du péché explique tout et ne précise rien ; on ne saurait en faire le tour d'aucune manière. Mais comment expliquer tout ce qui se déroule depuis des temps immémoriaux autrement qu'en fonction d'elle ? Un principe de chute immanent⁴⁹ aux destinées, accomplies ou échouées, accorde un sens noblement négatif à leur trépidation. Tout se passe comme si l'homme était tombé par son acquiescement au temps, comme si l'adhésion à l'existence impliquait un élément d'impureté auquel il ne saurait plus se soustraire, comme si l'effort *d'être* était trop coûteux pour les êtres. Chaque naissance brise l'indivision initiale, fait sortir la créature de l'état d'anonymat où sommeille la vie, dont la première secousse lucide s'identifie au début de l'histoire. Les événements étalent une pompe d'une diaprure infinie, au milieu de l'assoupissement cosmique, tandis que dans l'homme, l'insomnie de la matière s'accuse et s'aggrave. Entre le sommeil qui précède les êtres et celui dans lequel ils expirent se déploie un spectacle si équivoque dans ses ampleurs de bassesse et d'élévation qu'il est impossible de ne pas se demander si l'état de veille n'est pas incompatible avec les conditions de la vie comme telle. L'animal qui ne peut plus dormir, pour remplir la vacuité des heures, pour échapper aux nostalgies végétatives s'est forgé un monde de fantômes, de croyances et de chimères. Au lieu d'utiliser ses ardeurs à la volupté intemporelle d'écouter les choses et les silences, d'adoucir le mal de sa division d'avec le tout, de combler par des doutes ou des extases la déchirure qui le sépare de l'univers anonyme, – il s'est lancé⁵⁰ à la conquête de la vie dans l'espoir d'oublier qu'il est le vrai mourant. Il a voulu couvrir sa mort ; l'histoire n'est que le manque qu'il a étendu sur sa propre essence. N'importe quel acte est un fait, non de vie, mais du *vouloir-vivre*. Les événements dérivent d'un refus d'accepter la mort ; de tous les refus l'agonie est le plus grand, et l'homme s'obstine à ne pas l'imaginer même quand elle arrive. Dès lors l'idéal invoué de chacun est de manquer sa propre mort, d'avoir une agonie aussi peu réussie que possible, de rater sa fin au moins aussi bien que sa vie. L'appareil des idéaux et de la foi est là pour l'y aider.

Dans le mélange indécent de banalité et d'apocalypse qu'est l'histoire⁵¹, le seul être réticent et détaché reste le sceptique. Car il s'efforce d'effacer les traces de cette tare primordiale qui entraîne les créatures à avilir la Création. Il sait que celui qui n'a pas le doute dans l'âme, est capable de tout, que les forfaits de tous les temps ont été commis par des hommes – bons ou méchants – possédés par un absolu

quelconque. Celui qui croit totalement à quelque chose, est l'assassin virtuel de ceux qui croient à autre chose, chaque formule de salut plaçant une guillotine dans l'esprit qui la propose ; le bourreau sommeille dans toute âme fervente. Ainsi, les chrétiens nous ont fait payer cher leurs martyrs. Jésus a été la victime la plus vengée de toutes celles que l'histoire⁵² connaît. Il n'y a que le sceptique pour se mettre lui-même sur la croix ; il expie, dans cet invisible crucifiement, non pas les péchés ou les souffrances des autres, mais leurs croyances, ces croyances qui, une fois éliminées, transformeraient l'histoire intégralement. Elle n'aurait plus ni dieux ni idéaux ; elle serait assurément plus claire ou alors plus agréablement absurde... On assisterait à une chute limpide ; les humains seraient comme des plantes légèrement perchées sur leurs propres flétrissures, heureux d'être tristes ; l'univers deviendrait un hôpital où l'homme pourrait finalement se guérir de lui-même, où il s'enivrerait sans rêver aux séductions du mal temporel ; à moins que le germe du péché ne fût inépuisable – alors, dans un redoublement de vitalité, il se mettrait à exterminer ses doutes et, comme n'importe quel acte débute par un massacre des concepts délicats, tout retournerait aux ornières classiques de la chute.

LE SUICIDE COMME MOYEN DE CONNAISSANCE⁵³

Pour se tuer il faut être *surpris* par le malheur, il faut être apte à concevoir autre chose que lui. Seule une âme fraîche envahie par les déceptions peut se résoudre à un acte aussi capital. Celui qui s'est habitué à ne plus croire à la vie, pleinement exercé à ne plus rien attendre d'elle, n'osera jamais conclure par un geste une amertume invétérée. Il a acquis l'automatisme dans le malheur ; il s'est sauvé. Il sait trop bien que rien ne démentira cette lie d'irréparable où a échoué son espoir et que dans son cœur les êtres et les choses ont déposé toute leur quintessence d'horreur et de pourriture. Pour en finir avec soi-même il est indispensable d'avoir imaginé le bonheur pendant longtemps, d'être disponible à la nouveauté, et d'être écrasé par l'inouï. Mais pour un classique du malheur il n'y a rien d'inouï ; pour lui tout est *interminable* ; les souffrances s'enchaînent mais ne s'achèvent jamais ; l'irrémédiable⁵⁴, loin d'être une révélation, est un système, *son* système. Ainsi il repousse la génialité du suicide ; pour se tuer il faut [s]avoir *quoi* tuer. Mais quand on traîne son absence et avec elle non pas des regrets mais leur idée, on ne peut pas liquider dans la chair l'abstraction de ce qui n'est pas, ni noyer dans le sang le manque idéal de consolations. De quoi se défaire, quand on n'appartient plus à rien, quand on ne peut plus mendier aucune illusion, quand les larmes demandent une prodigieuse initiative et des

ressources immenses ? Le suicide, c'est encore de l'enthousiasme, c'est encore de l'inspiration : un jeune malheur entreprenant, trop assoiffé d'action et soumis aux réflexes.

Mais il en est qui, hésitants, ont succombé, à force de réfléchir, au seuil de leur propre suppression. Ils se sont tués mille fois en pensée et mille fois ont recommencé d'être.

Ils⁵⁵ ont vécu leurs jours comme des veilles et des lendemains de suicide. Chaque fois ils ont tué quelque chose en eux ; ce qu'il en reste compose leur « vie ».

Ainsi, l'acte le plus important qu'un être puisse exécuter, ils l'ont converti en exercice, en *moyen de connaissance*. Tout ce qu'ils *savent* ils le doivent à ces moments d'indétermination et de lâcheté, à ces tentations géniales et manquées. La perception tranchante des apparences, sous lesquelles s'agitent des énigmes stupides et monstrueuses leur a fait accumuler tant de malheur distinct et trouble qu'ils passent leur vie à le dépenser, à l'user, n'ayant ni richesse ni gloire en dehors de lui.

(Chaque être ressent le besoin de s'excuser du suicide qu'il n'a pas accompli. Qui serait assez modeste pour avouer n'avoir jamais envisagé de se tuer ? On respecte l'orgueil des autres en leur accordant qu'ils se sont *ravisés* au dernier moment. Il faut pour vivre en commun dispenser une absolution tacite à la vie de chacun. La fierté d'exister compromet ; tout le monde – à des degrés différents – la cache, trop forte et trop blessante qu'elle est pour les autres. Elle ne perçoit qu'aux enterrements...)

LE CŒUR EXPIE LES LUMIÈRES DE L'ESPRIT⁵⁶

Dans l'équilibre naturel de nos facultés nous ne pouvons pas accepter la vie : nous avons cultivé trop de distances et d'éloignements pour que nous puissions encore glisser sur la durée. Mais, dans les moments privilégiés, quand notre esprit s'élève à la pointe extrême de la fièvre, dans l'incendie de l'extase qui embrase la matière et l'âme et engloutit les idées agencées dans une dissymétrie de flammes, les négations se suspendent, et la vie devient merveilleusement et instantanément possible. C'est un feu d'artifice divin qui nous arrache un consentement à tout par la mort subite et fugitive de nos dégoûts lucides. La vie est retrouvée, le miracle présent, le charme aberrant a triomphé. Pourtant cet enchantement qui paraissait éternel ne dure qu'un instant : l'absolu d'un clin d'œil ; l'irréparable joie d'une seconde. Nous rentrons dans le jeu ; tout redevient impossible ; la tête reprend le dessus ; les arguments cruels se renforcent ; l'évidence se raffermie. Voir clair c'est voir le rien. L'insupportable⁵⁷ est l'élément de la vie, comme la lassitude en est la catégorie. Comment regarderions-

nous les choses en face sans perdre le lien vital qui nous y rattache ? L'être s'évapore à la moindre analyse, s'évanouit devant l'évidence accumulée que tout est pour ne plus être. *Accident* et *vanité* ne sont pas les mots d'une fatigue irréfléchie, mais les résultats élaborés – et comme les fruits mortels – de la clarté. L'extase n'entre pas dans les conditions naturelles de l'esprit, qui se refuse à supprimer ses propres démarches et à disparaître dans une lumière complète et donc ignorante. L'esprit avance sans merci ; mais ses progrès c'est le cœur qui les expie. Ce qui est connaissance pour l'un est détresse, souffrance ou dégoût pour l'autre. Le cœur⁵⁸ est la grande victime de nos lumières. Il n'a pas besoin d'être éclairé sur les dessous des surfaces chatoyantes, sur l'identité désertique de ce monde nécessaire. Les conclusions de nos connaissances transposées sur le plan des sentiments, desserrent les liens qui nous unissent à la vie. L'âme s'illumine et se meurt. Ses instants de fièvre s'espacent jusqu'à la disparition. L'extase et la sensation de froid universel n'altèrent plus – ou si rarement – que le cœur, nativement désireux de flammes, se résigne enfin à son destin glacial.

(Il⁵⁹ est curieux qu'aucun auteur de manuels n'ait eu la pensée d'écrire un *Précis de décomposition intérieure*, où il eût tracé nos fluctuations⁶⁰ et nos dégringolades alors que nous ne nous imposons ni contraintes ni gênes, alors que nous nous livrons à nous-mêmes... Un tel *Précis* devrait naturellement comporter une *morale* : la morale de la *formule*. Les dégoûts *énoncés* – c'est un pas vers la purification ; et c'est « remonter le courant » que de soumettre notre propre pourriture à la rigueur d'un schème.

Sans l'exploitation intellectuelle de nos dangers intérieurs, nos sensations feraient de nous des hyènes pathétiques⁶¹ ; sans l'intervention *formelle* dans l'imprécision de nos *faits* d'âme, nous finirions dans un tel arbitraire que nos caprices eux-mêmes nous sembleraient trop géométriques.

Le destin de ce qu'on appelle *âme* c'est de n'avoir ni équilibre ni point d'appui intérieur. Ainsi on la voit disparaître : en *entrailles* ou en *logique*. Elle grouille ou se dessèche, suivant qu'elle est *sauvée* par la physiologie ou par l'esprit⁶².)

PHILOSOPHIE DU PARTI PRIS⁶³

Celui qui voit les choses *telles qu'elles sont* – qui *croit*⁶⁴ les voir ainsi – devrait naturellement donner sa démission du monde des vivants. Car aucun choix, donc aucun acte, ne saurait lui paraître préférable à un autre ; pour lui, *tout est ainsi* devient la maxime maudite d'une acception générale de toutes les possibilités. La conscience de ne pas être dupe, l'orgueil de l'œil lucide ne souffrent aucune des restrictions

venues des démentis que l'expérience inflige à l'esprit – converti par son propre décret – en miroir du monde. Croire refléter impartialement la réalité c'est vivre dans l'absolu l'illusion de l'objectivité. Les conclusions qui en dérivent sont les plus néfastes pour celui qui les conçoit et les subit.

Le refus prémédité de toute partialité entraîne une répugnance à toute décision avant un examen minutieux des voies qui s'ouvrent à la volonté. Or, cet examen découvre une égale raison et une égale inanité à tout ce qui arrive ou doit arriver. Être objectif c'est n'être plus rien ; c'est *regarder* agir. Vouloir se soustraire à la fatalité du *parti pris* c'est enlever aux instincts leur objet. Personne *n'agit* autrement que par une fausse conception des choses et par une vision suprêmement bornée de leur place et de leur importance. Toute action est une souffrance, voire une souillure de l'universel. Mais toute action est un signe de vie, mieux encore, la vie même. Sans les préventions favorables que chacun nourrit en soi, les phénomènes se volatiliserait, remplacés par une indifférence scrutatrice et ennemie de la vitalité. Le parti pris, – mais c'est la définition de tout être vivant.

Du⁶⁵ point de vue de la stricte connaissance, l'objectivité peut être une simple prétention. Néanmoins, pour celui qui l'adopte comme certitude intérieure, qui ne perçoit pas la nuance d'improbabilité, inséparable de toute image des choses, – elle l'engage à ne s'engager à rien. Elle est un pas vers cette sèche sérénité qui fait présager la mort. Est perdu celui qui porte sur sa propre vie le regard détaché⁶⁶ qu'il porte sur les autres, est perdu celui qui est pour lui-même un *autre* quelconque.

Être objectif c'est n'adhérer qu'à la *vue*, qui n'adhère à rien. C'est se mettre dans la position d'un dieu, qui n'eût pas créé le monde. Et c'est à cette extrémité qu'arrive l'Esprit quand, maître absolu de ses pouvoirs, il ne les exerce plus sur les choses. Celles-ci, il les voit telles qu'elles sont. Quelle ruine pour la vie, – jardin qui ne fleurit que sous les rayons partiels de points de vue, sous un soleil fragmentaire et émiettant ses trésors de clarté !

Un trouble vital flétrit l'être séparé de la sève des choses, de cette sève qui ne prospère que dans l'étroitesse des absolus finis et successifs, partis pris qui seuls composent l'histoire et en inscrivent les chapitres.

La partialité, c'est la vie ; l'objectivité, c'est la mort.

LA VANITÉ DES PREUVES⁶⁷

Sur ce qui a trait à la vie ou à la mort, on peut soutenir n'importe quoi : tout est pareillement vrai ou faux. Le souci d'honorabilité

intellectuelle prédomine malheureusement dans ce domaine où les arguments se valent, où toute conception s'édifie sur des fondements arbitraires et des schèmes capricieux. Si on peut *prouver* dans les sciences, il n'en est pas de même dans la philosophie – qui si elle aspire à une démarche rigoureuse dans les choses vivantes, devient oiseuse et respire finalement l'ennui, inséparable de toute preuve. Normalement, on peut tout au plus *affirmer* quelque chose de la vie et de la mort mais on n'y peut rien prouver d'une façon convaincante. Car il n'y a aucun argument irrévocable⁶⁸ pour quoi que ce soit. Ceux qui croient en avoir trouvé un oublient qu'il eût été tout aussi aisé aux autres – qui en doutent – de s'installer dans une prétention pareille. Le véritable honneur de l'intellect ne consisterait-il pas plutôt dans l'acceptation de l'irréductible, et dans une volupté de l'inexplicable ? Ne serait-il pas plus digne de reconnaître dans la stupeur le seul sentiment accordé à la pleine réalité et dans tout système un expédient futile ? On peut faire des efforts pour tout *démontrer*. Mais en quoi est-on plus avancé, en quoi les interrogations inextricables deviennent-elles plus lumineuses pour l'âme flagellée ? Les démonstrations ne sont belles que dénuées de foi ; les arguments splendides que dépouillés de conviction. Les explications auxquelles s'amuse l'intellect changent mais le cœur stupéfait qui lui en fournit la matière, demeure intact, la quantité de ses chagrins étant invariable.

En⁶⁹ elle-même, toute existence est rebelle à l'élégance d'une démarche discursive, en elle-même toute existence ressemble à une maladie incurable. Ce ne sont nullement certains accidents qui lui prêtent un caractère tragique, elle est tragique en elle-même car intrinsèquement sans issue. Comme le héros ne saurait tourner le dos à l'inéluctable et prendre une autre décision devant le désastre, ainsi la vie ne saurait reculer devant son essence qui n'est que l'engloutissement dans la possibilité infinie de sa propre négation. Personne ne peut *changer d'avis* une fois embarqué dans l'existence. Celui qui a un destin plus nettement tragique *manifeste* davantage sa propre essence, tandis qu'un lot plus terne la développe sous les avantages de l'apparence⁷⁰. Dans la hiérarchie de l'irréparable, le degré d'actualité du malheur désigne les différences des êtres : leur substance est la même ; seule l'inspiration ou la soif de désastre varie. Si chaque être était doté d'une vue irrémédiablement claire de ce qu'il est, il découvrirait que son destin ressortit nécessairement à la tragédie. Mais cette vue lui est naturellement voilée. Héros médiocre et anonyme dans une des tragédies infinies et courantes, le déroulement de ses peines n'attire pas l'attention des autres, ni même la sienne. Il n'est pas moins *perdu* : lui aussi a participé de la vie, lui aussi a accepté un rôle, lui aussi invoquera des arguments contre le dénouement. Mais quelle démonstration pourra encore sauver sa vie ?

Dans son ignorance il n'a pas pu ne pas pressentir le rideau⁷¹ qui clôt finalement le spectacle du temps. Ainsi, tous les êtres, prééminents ou effacés, se rencontrent dans un trait commun : la stupeur, réaction – mi-obscur, mi-lucide – de la vie devant elle-même.

C'est⁷² que la loi de chaque existence est la résignation à la médiocrité. Tout homme *promet* tout⁷³. Mais tout homme vit pour connaître la fragilité de son étincelle et le manque de génialité de la vie. L'authenticité d'une existence consiste dans sa propre ruine. La floraison de notre devenir n'est qu'un chemin détourné et glorieux qui conduit à un échec fatal, l'épanouissement de nos dons le camouflage éclatant et perfide de notre gangrène essentielle. Tout ce qui resplendit sous le soleil n'est qu'un printemps de charognes comme la beauté n'est que la mort qui se pavane dans les bourgeons.

Je n'ai connu aucune vie « nouvelle » qui ne fut illusoire et compromise à ses racines. J'ai vu les hommes sujets aux mêmes obsessions, aux mêmes manies, aux mêmes fantômes. Je les ai vus avancer dans le temps pour s'isoler, chacun dans sa folie séparée, à la poursuite d'une rumination stérilement angoissée. J'ai vu chaque homme retomber irrémissiblement dans sa propre vie, avec pourtant rien, en guise de renouvellement, que les grimaces imprévues de ses propres espoirs.

[Comment se fait-il que jusqu'à présent aucun auteur de manuels n'ait écrit un *Précis de décomposition intérieure* ?] [b]

LA VIE SANS OBJET⁷⁴

[...] Quand tu ne peux penser sans ironie à l'impudence du printemps, quand le monde qui se ranime te fait rougir ou ricaner, quand tu es devenu le grand *attentif* à ce qui n'est plus et à ce qui ne sera jamais, emporteras-tu cette frivolité ténébreuse vers d'autres firmaments, et ton âme trouvera-t-elle son compte et sa délectation à la foire des astres ?

LA COMÉDIE DES PRESENTIMENTS⁷⁵

Si tous mes pressentiments s'étaient accomplis, le monde existerait-il encore ? C'est une question que chacun de nous devrait se poser. Fouillons avec minutie l'archéologie de nos angoisses. Combien en ont été vérifiées ? Une partie infime, néanmoins suffisante pour que ce monde soit une entreprise des plus problématiques. Si toutes les peurs stratifiées dans notre mémoire eussent subi une traduction actuelle, si toutes les interrogations de l'âme trouble eussent enregistré une réponse dans l'histoire immédiate, cette correspondance entre les événements intérieurs et les faits visibles eût converti l'apparence

convenable du monde en un chaos plus capricieux que celui duquel l'univers eût procédé. Car n'importe qui dans l'angoisse la plus banale a dû ressentir combien est fragile l'architecture communément acceptée : aucune loi immanente ne garantit que le pas suivant avancera encore sur le sol ferme. Il nous suffit d'avoir peur *sans raison* pour que *tout* devienne déraisonnable. Et qui de nous s'est appesanti sur un seul présage, qui de nous l'a médité jusqu'au bout ? La négation et l'affirmation de l'existence est un conflit qui se dispute dans chaque globule du sang ; dans le plus intime de nous-mêmes nous pressentons ce qui n'est pas, pour ensuite *oublier* automatiquement ce que nous pressentions. Quand cet équilibre se rompt, quand la disproportion entre les anxiétés et les amnésies salutaires s'accroît à l'avantage des premières, nous marchons à tâtons sur une terre qui *imite* notre âme et la contredit pourtant. C'est la « réalité » qui finit par avoir raison. Car heureusement pour nous, ce monde n'est pas plus effrayant que notre âme.

MYTHOLOGIE QUOTIDIENNE⁷⁶

Chaque jour, l'homme s'exerce à rafraîchir⁷⁷ un mensonge usé ou à en forger un nouveau. Le *faux* constitue une dimension naturelle de la vitalité. Toute biographie devrait s'intituler : « Histoire d'une illusion », car la chaleur de la vie n'est qu'un feu d'artifice, un spectacle irréel adapté uniquement aux plaisirs d'un œil abusé.

Qu'un être défende ses intérêts les plus vils ou un dieu quelconque, une même activité d'affabulation tisse ma trame des désirs imaginés et des symboles improbables. Mais le regard qui promène une tristesse itinérante sur le déroulement des intrigues vitales en découvre aisément la part d'irréalité et de désert.

Tant que vous pouvez mentir, le soleil luit pour vous. Mais quand vous vous éveillez sans la ressource d'aucun mensonge, nul rayon ne vous effleure. Alors, ce qui vous reste d'énergie se concentre à l'affût d'un prétexte, qu'il soit une basse besogne ou un rêve transcendant, pourvu qu'il vous délivre de cette mortification lucide qui dépossède les heures et contraint le temps à mendier aux portes de votre âme. N'importe quelle fausse lumière qui irrite vos penchants ou tente vos pensées, vous la saisissez, avides que vous êtes d'un prestige fragile triomphant du vide envahissant.

Une réalité, qui n'est pas embellie par les fables est plus difficile à supporter qu'un enfer drapé de mythes. L'homme a toujours préféré des figurations incertaines à la vision dépouillée qui démasque les jours. La crainte d'affronter l'absence dans son âme et dans le temps, l'a fait peupler d'illusions le ciel et la terre : les dieux impalpables comme les soucis quotidiens en résultèrent ; l'effroi de contempler au

milieu de la vie le silence qui la précède, et celui qui lui succède, l'a fait accepter ce fracas qui s'appelle vivre, auquel chacun ajoute sa voix de peur de s'écouter soi-même et de ne plus rien entendre.

Adorer⁷⁸ et abhorrer la vie en même temps, être tiraillé entre deux ardeurs contradictoires, subir cette prédestination d'écartelé dans l'espace de chaque instant, ces accès d'enthousiasme et d'horreur dans le ciel et l'enfer de tous les jours... Si au moins l'âme avait un seul patron, un dieu de lumière ou de ténèbres, si son destin était fixé une fois pour toutes, irrévocablement clair ou obscur ! Tous les êtres ont un monde à eux, un milieu idéal de leurs joies et de leurs peines, une patrie de leurs stupidités et de leurs éclairs. Mais nous ne savons pas où nous sommes ; rien n'est nôtre, pas même cet exil entre la matière et le rêve. Nous sommes rayés des registres de la vie et de la mort ; cependant nous traînons notre survivance illégale, fourvoyé entre le temps et l'éternité, ne pouvant nous réclamer ni de l'un ni de l'autre, et à jamais vomis par les berceaux et les tombes.

*

LES APORIES DE L'ÂME⁷⁹

Être contaminé par l'éternité – et ne jurer que par le temps ; planer au-dessus de la vie – et se vautrer dans les désirs ; soupirer après les plus douces irréalités – et patauger dans les marécages du devenir. Quel ciel et quelle terre dénoueront jamais les nœuds de l'âme ? C'est un labyrinthe où se sont égarés les saints et les gredins, où les rossignols crachent, où les anges vénériens sont las de virilité, où des cadavres cupides désertent les cercueils et les étoiles ricanent comme de vieilles grues sans dents. – Non ! jamais personne n'y mettra un ordre. Car qui dit âme dit confusion. Ses oscillations entre des pôles : entre la pureté et l'abjection ; entre le ciel qui s'étend au-delà des astres, chanté selon Platon par aucun poète, et les dernières couches d'une géologie immonde ; entre l'écume sonore des rêves transcendants et les menstruations terrestres ; – entre ces extrêmes c'est un climat hétéroclite, mélange d'encens et de puanteur, et où l'âme cherche en vain à s'équilibrer. Car elle est le monstre le plus singulier de tous ceux que la Création a [laissés] prolifér[er], et devant qui toutes les définitions abdiquent, aucune n'étant assez contradictoire pour l'englober. Un dieu génialement fou pourrait probablement la qualifier ou alors un Shakespeare qui ne s'appliquerait qu'à cette seule définition.

LES APORIES DE L'ÂME⁸⁰ [b]

(La somme d'insoluble qu'accumulent les problèmes de l'univers est

relativement restreinte auprès de ces arcanes indéchiffrables qui débordent et envahissent l'âme, et qui barrent ainsi le chemin de l'analyse et le progrès de l'intellect. Les difficultés théoriques, suscitées par l'univers, ne sont inextricables qu'à raison de la limitation de notre intelligence et de nos moyens de connaissance. Dans un sursaut d'orgueil et d'espoir, nous pouvons légitimement ou absurdement concevoir un moment où notre démarche exhaustive réduirait les contradictions éternelles à l'évidence plate et les mystères à des truismes, et où nous regarderions la liste des antinomies comme une affiche surannée et merveilleusement intelligible de la raison enfin parvenue à une clarté sans retour. Mais il est du domaine de l'utopie d'attendre que l'intellect puisse jamais aboutir dans la jungle psychologique. *L'inextricable* est l'attribut majeur de l'âme : elle ne vit qu'en une continuelle rébellion contre toute définition ; ses fluctuations imprévisibles déconcertent toute exigence d'ordre et déjouent toute tentative d'arriver à une solution univoque et rassurante. Car elle est l'anarchie permanente dans le calme de la Création, un état d'absurdité invariable. C'est pour cela que tout être est accablé par ce qu'il a de plus intime et de plus précieux en lui, c'est pour cela que nul ne vit sans connaître cet instant suprême, où, à la suite de vieilles légendes et d'ancestrales paniques, il pense à vendre son âme, que pourtant personne n'achète, pas même le Diable.)

*

CONDITIONS DE LA TRAGÉDIE⁸¹

[...] (Qu'est-ce que⁸² Shakespeare aurait pu faire d'un martyr ?) Le véritable héros combat et meurt au nom de sa destinée et non pas, au nom d'une croyance, son existence n'a pas d'échappatoire ; les chemins qui ne mènent pas à sa mort lui sont barrés ; il travaille arduement et inconsciemment à sa biographie ; il soigne son dénouement ; il met tout en œuvre pour se composer des événements fatals, par instinct et non par raisonnement. La fatalité est sa raison de vivre, et toute possibilité de sortie une source de tentation en même temps que de crainte. C'est ainsi que l'homme du destin ne se *convertit* jamais à quoi que ce soit : il manquerait sa fin. Et s'il est mis sur la croix ce n'est pas lui qui lèverait les yeux vers le ciel. Son seul absolu c'est sa propre *histoire*. Dans toute tragédie il y a un dernier acte, alors qu'il n'y en a point dans aucune religion.

(Ce qui est déroutant chez le vrai chrétien, c'est qu'il n'est jamais réellement *seul*. Il est toujours solidaire des prochains ou de Dieu. Comment connaîtrait-il cette solitude stérile où tout se dévoile sans relation, où rien de ce qui relève du monde n'est un complément pour

l'âme ? Judas a été l'unique chrétien véritablement seul, ce qui est autrement plus grave que d'être *solitaire*. Car le solitaire *communie* par-delà l'espace avec les êtres ou avec Dieu : il est un amoureux ; tandis que *l'homme seul* se débat dans une destinée négative, pourtant rarement pourvu de cette force d'âme qui préfigure la tragédie.⁸³)

VARIABILITÉS⁸⁴

La *vie*, la *mort*, l'*âme* – thèmes de nos derniers désastres, mais thèmes de cabaret aussi ; sources de larmes et de balivernes. Ce qui nous touche le plus intimement excite en même temps la verve frivole ; ce qui est profond devient fastidieux : notre irritation le renvoie à la classe des prétextes divertissants. Ce qui est *tout* est *rien* par nécessité. Parfois la vie est [grave]⁸⁵, parfois burlesque ; la gravité de la mort inspire de l'effroi, ou du mépris : les abîmes de l'âme sont infinis ou grotesques. La clarté qui illumine nos dégoûts relève la nullité des objets qui entretiennent nos affres. Tour à tour nous subissons un drame ou nous nous amusons de choses et de nous-mêmes. Les réalités⁸⁶ capitales dépendent de nos humeurs. Nous *expédions* Dieu par des prières ou par des jurons. C'est que *réalité* est un mot vide, le plus vide de tous ; mais nul ne saurait s'en passer. Il est nécessaire à cette fantasmagorie verbale qui constitue l'activité de l'esprit.

L'exploration intellectuelle de nos paniques nous transforme alternativement en acteurs ahuris ou en spectateurs détachés. Qui sait combien de fois il a changé radicalement son attitude en face des événements ultimes ? Qui n'a pas aimé la vie et qui ne l'a pas détestée ? Qui n'a pas été attiré par la mort et qui ne l'a pas fuie ? Qui n'a pas abhorré son âme et qui ne l'a pas chérie ? C'est à nos *états* de décider si l'existence est ridicule ou incurable. Et ils décident quand ils veulent et comme ils veulent. – *Ce n'est donc que cela ?* se demande notre naïve honnêteté, étonnée de cette inavouable mascarade de tombeaux et de couplets.

(Ceux⁸⁷ qui croient en Dieu et en n'importe quoi ne connaissent point la force destructrice de la mauvaise humeur, dont l'assaut est d'une si irrésistible violence qu'aucun argument du Réel ne saurait la faire fléchir. C'est une intransigeance viscérale qui a finalement raison de l'existence et de la philosophie ; c'est la négation physiologique qui broie le dernier reste de substance et d'idéal. L'insomnie, l'indigestion ou une vision sans miséricorde, autant de déterminants du rejet de ce monde infime, que l'allégresse seule ou l'angoisse rendent vaste.

Ce sont nos poisons, du corps et de l'âme, qui décident en dernière instance de notre adaptation aux choses. Pourquoi le soleil s'obstine-t-

il à luire quand nous émergeons d'un sommeil de ténèbres et quand ces ténèbres voilent le jour et insultent la clarté ? Et pourquoi cette hâte du présent à s'évanouir dans le passé et le futur quand par nos fatigues nous plongeons au-delà des confins de l'enfer et dans une obscurité plus noire que celle de l'idiotie ou de la mystique ? La fatigue, instrument de connaissance...

Nos états momentanés ou durables dénaturent les phénomènes plus cruellement que ne saurait le faire une abolition soudaine des lois physiques. L'affectivité implique toujours une métaphysique ; mais celle-ci est si capricieuse, si conditionnée par les nuances variables des heures, qu'il serait malaisé de la discriminer de la folie.

Il nous arrive que le monde existe ; il nous arrive qu'il n'existe pas. À qui la faute ? Qui saurait dire à son coucher que le lendemain il ne se sentira [pas] l'âme d'un ange ou d'un assassin ? Il tient à très peu si nous peuplons le ciel et la terre des fantômes agréables ou sinistres. Nos sensations sont plus fortes que nous-mêmes et que l'univers.)

LE MIRACLE VERTICAL⁸⁸

Avoir connu la tentation de tous les doutes, les avoir sentis ronger les os et la chair livide, s'être complu à leur infiltration meurtrière et y avoir puisé des délices dépravées, – et rester *debout* néanmoins, et accomplir ce que chacun accomplit ! La performance la plus hardie et la moins prévue de l'esprit affranchi de tout, c'est sa *position verticale*, alors que l'amas d'incertitudes annexées à sa carcasse devrait le faire languir après tous les lits et tous les tombeaux. Quand tout invite à la chute, persévérer sur ses deux pieds, s'obstiner dans la posture banale, cela implique un effort qui surpasse l'héroïsme. Parvenir au bout de tous les doutes, et ne pas tomber, est-il défi plus téméraire quand le sol n'est pas plus sûr pour nous que la corde pour le funambule ? Arrivée à un certain point, la vie n'est qu'une acrobatie dangereuse et la position habituelle une question *d'équilibre* et tout acte non horizontal un vertige imminent. Et c'est ainsi qu'un nouveau miracle se dessine à l'horizon de tous les jours : le miracle vertical.

EMBRASEMENT⁸⁹

Si une seule étincelle de ce feu intérieur se propageait au-dehors, le vaste monde se transformerait en cendres⁹⁰ depuis le ver trémoussant [jusqu']⁹¹ aux étoiles glacées. Qui a rallumé, au sein de nos recoins inhabitables pour notre âme et inaccessibles à nos veilles, des brasiers dont la chaleur dévore le corps jusqu'à le faire fondre et périr ? Quand l'âme même devient victime d'un incendie secret, il nous faut des forces inhumaines pour garder encore le souvenir de notre propre moi

et l'espoir de nous retrouver. Nous sommes trop petits pour nos propres flammes ; nous n'avons pas assez de matière pour notre propre enfer. Comment éteindre les idées incandescentes dans un cerveau attisé⁹² par la rage ? Comment étouffer les concepts flamboyants qui envahissent l'espace des nuits ? Cet embrasement soudain nous menace comme il menace les choses. Instant sublime et indécent où la folie des viscères a contaminé l'esprit, instant atterrissant que nous aimerions fuir et perpétuer, émerveillés et effrayés par notre pire irrésolution. Saurions-nous réagir contre nos flammes, notre cendre finira par se mêler à celle de cet univers subalterne ?

(L'épuisement⁹³ qui succède aux feux intérieurs abandonne l'âme à une volupté mélodieuse, aux accents des ferveurs qui expirent. C'est une défaillance à laquelle le désir de mourir donne un contenu et un sens. Et ce désir n'est pas l'appétit d'un trépas irréparable, mais le rêve d'une extinction qui ne s'achève jamais, d'une douceur éternelle d'agonie. La vie et la mort, trop brutales, ne sauraient que maculer ou suspendre ce rêve qui se veut interminable. Sur la terre il n'y a rien de plus délicieusement angoissant que la soif de mourir qui fuit la mort. C'est comme un breuvage vaguement empoisonné qui nous plonge dans les pénombres du néant, au-delà du fracas de la vie, en deçà du silence de la mort : songe éthéré et funèbre d'un cimetière au Paradis.

En exécrant la mort, on devient amoureux du désir de mourir⁹⁴.)

HISTRIONISME⁹⁵

Aussi, si nous n'avons pas le courage de ne plus persister parmi les irréalités courantes, qu'au moins nos talents nous permettent d'évoluer superbement, qu'au moins la fragilité de notre souffle et l'inconsistance de nos croyances se trouvent le décor et le costume dignes de la fiction générale. Jouons avec nos joies, jouons avec nos peines. Car notre vie n'est qu'un cirque de transports et de douleurs où les authentiques gémissements ne sont pas de mise. Nous *personnifions* notre existence ; nous n'en sommes pas l'auteur. Et *l'Auteur* lui-même ne fait que se donner un genre en face du Néant, de manière que le seul brin de réalité que critique ce monde n'a d'autre support que l'adresse de notre exécution, la perfection de notre jeu. Entre le rituel de notre enfantement et celui de notre respiration, nous déployons une fantaisie sur une scène dont les coulisses imitent l'inconsistance du théâtre cosmique : les étoiles de papier sont de la même essence que celles du firmament. Nous sommes tous des prétextes d'un même Rêve qui, assoiffé de multiplicité, s'incorpore dans nos êtres vainement hantés par l'unicité. Ainsi notre orgueil est plus vaste que l'univers, alors que dans le germe de notre procréation se délectait déjà le ver, et que dans le carnaval universel, cercueils et berceaux sont tout aussi

indiscernables que pourpres et haillons, et que le sont les soupirs de plaisir et de chagrin. Et si dans l'amour nous oublions pour un instant notre squelette c'est pour mieux en sentir après les côtes hideuses, le crâne attenant, les jointures grinçantes. Nous sommes les cabotins d'une féerie macabre : nos rôles bien joués, cela, en fin de compte, ne rachète personne, car avant même que nous rencontrions la lumière et les ténèbres, avant même qu'elles ne rencontrassent le monde, tous les jeux étaient faits.

(Tout⁹⁶ homme arrivé à un certain degré de détachement et d'ironie est nécessairement farceur⁹⁷. Dans ses rapports avec les autres il se comporte comme si rien n'était changé, comme s'il partageait leurs sentiments, leurs erreurs et leurs vérités. Mais il ne saurait jamais être sincère. Il est *faux* par profondeur, par la profondeur d'une amertume clairvoyante. Maître de tous les artifices de la simulation, en regard de lui, les hypocrites innés, les menteurs professionnels, les imposteurs invétérés et le reste des prédestinés à la lucidité ne composent qu'un ensemble d'exemplaires naïfs, s'empêtrant sur le seuil de la Farce. Il s'imagine un Diable qui eût approfondi le mépris des hommes à l'école de Pyrrhon et de Diogène, mais un Diable poli qui eût profité de leur enseignement et dédaigné leur rudesse. Et il rêve à l'idéal de ce Prince de la Lumière Mortelle, de ce Prince plus fort que tous les sages.)

DE LA SEULE MANIÈRE

DE SUPPORTER LES HOMMES⁹⁸

Qui, durant les heures et les jours que le Rien lui a dévolus, durant les années qu'il a souhaitées malgré lui, qui dans son passage à côté des humains n'a pas rêvé aux perfections du désert⁹⁹, à des promenades à travers l'absence pour échapper à l'haleine de ses semblables, à cette terreur de l'être absurdement multiplié et à cette chair si inutilement verticale ? Le spectacle de tant de cœurs qui s'acharnent à battre, qui poursuivent un rythme suggérant seulement l'imminence de sa cessation n'est pas de nature à encourager un espoir excédé et replié sur lui-même. La vie des autres, et à plus forte raison notre propre vie, n'a pas d'excuse à la vision exempte de sortilèges et de ressources de la curiosité. Ce n'est pas la fascination du futur, loi secrète de tout être vivant, qui peut nous attacher à celui-ci ; ce n'est pas non plus l'avidité du possible qui nie la séduction de l'immédiat. C'est plutôt le manque d'avenir qu'on lit dans le présent de tous les yeux, comme s'ils illuminaient un visage tourné vers la vie par un accident infiniment répété, vaguement conscient des bienfaits de cette erreur, – qui nous fait marcher *de concert* avec nos semblables et nous rend complices de la même caducité. Il y a une irradiation funèbre¹⁰⁰ dans chaque être, une sorte de mort généreuse en lui, cachée

soigneusement, et émanant pourtant de toutes ses fibres. Quand il a l'air le plus rassuré, quand chaque instant lui paraît une suprême tentation, quand il est subjugué par la fausse éternité de ses désirs¹⁰¹, il semble nous dire d'une voix qu'aucune oreille n'entend : « Et pourtant je suis celui qui n'est pas¹⁰². » Et¹⁰³ c'est à ce moment qu'il nous attendrit et que de son inexistence¹⁰⁴ nous faisons notre foi. Nos pensées ne s'ouvrent fraternellement que dans la mesure où il est le vaincu de sa propre vie, où il règne intérieurement sur le rien, lucide dans son échec en plein soleil et pur de tout consentement à l'astre. Comme toute créature ne dispose effectivement que de sa possibilité de ne plus être, en tant qu'elle réellement *est*, nous ne saurions que l'abhorrer ou [la] mépriser¹⁰⁵. Son coefficient négatif¹⁰⁶ est sa seule valeur ; sa fragilité son seul éclat. Et la mort son unique richesse. Un vivant qui ne se nourrit que de la vie, est un être monstrueux, obtus et impénétrable. Bourré d'espoir, victime de la santé, englouti dans le futur, il lui manque cette incertitude, l'apanage de ceux qui se sont fait un mérite d'arpenter les chemins entre les zones irréductibles d'existence, citoyens autant de la vie que de la mort, chercheurs d'un seul équilibre : entre la pitié et le mépris envers tout ce qui est – et envers eux-mêmes¹⁰⁷.

L'ENNUI INTERROGÉ¹⁰⁸

Notre expérience temporelle s'étend entre l'Ennui et l'Extase¹⁰⁹, deux modalités différentes entre lesquelles, l'une servant de point de départ, l'autre d'arrivée, se déroule notre perception de l'instant. C'est la gamme qui va du malaise à la félicité, d'une suspension froide du temps à une suspension ardente. Mais le malaise, par sa fréquence, par sa stabilité, par sa qualité de fondement de tous nos états, s'impose à notre attention et l'emporte en signification sur les frissons insolites de la félicité.

Nos maladies s'installent dans nos organes en y cherchant le *lieu* de la moindre résistance. Nous savons *où* elles sont. Mais quel est le lieu de l'ennui, son endroit favori et comme prédestiné ? Il n'a pas d'espace local ; le corps entier lui appartient et toutes les régions de l'âme. Un vide infinitésimal bâille dans chaque cellule, une caverne invisible dans chaque parcelle de notre être, comme si la matière dont nous sommes pétris eût été insuffisante et qu'on l'eût mélangée de néant pour¹¹⁰ suppléer à sa déficience. Dépourvus de densité, nous traînons un héritage de Rien : nous sommes nous-mêmes – et *personne*. Et c'est par la collection de toutes ces vacuités qui se dilatent dans notre substance que nous percevons l'inefficacité du temps. Une pendule qui s'arrête – et qui *saurait* qu'elle s'est arrêtée, telle est notre condition d'objets incurablement lucides. Et comme la fatalité de la vie affective

empêche d'imaginer qu'on puisse éprouver [d'] autre état que celui dont on subit l'empire, et qu'il y ait une quantité d'êtres étrangers au tourment auquel on est en proie, on en arrive à ne voir les choses et les événements qu'à travers des lumières et des ombres dont la dose est fixée par la vision déformante d'un seul sentiment. C'est ainsi que l'Ennui ne conçoit que lui-même, qu'il dispose d'une vision simple et d'une formule intelligible du non-sens temporel, d'une philosophie qui lui semble la seule valable, mais qui ne constitue qu'un cas dans la diversité des points de vue. La joie crie : pourquoi les hommes ne tressaillent-ils pas de joie ? – Pourquoi ne hurlent-ils pas de désespoir ? réplique le désespoir. Et le mal le plus terrible rumine son interrogation, son évidence : Par quel miracle ne périssent-ils pas d'Ennui¹¹¹ ?

ENTRE DIEU ET LE VER¹¹²

L'absolu¹¹³ : mythe creux, pitoyable, fantomatique. Comment en parler sans en être honteux ? et comment ne pas¹¹⁴ le poursuivre ? Le moindre scrupule théorique le tue – et pourtant tous nos instincts se remplissent de son impensable et nécessaire absurdité. Cette passion dernière aux prises avec notre esprit fait de chacun de nous une créature hybride.

Dieu seul – et le ver – ont une position *claire* : l'un crée – et l'autre ronge la création. Ballottés entre les deux, nous n'avons pas de mission définie : tantôt démiurges, tantôt destructeurs, – miniatures d'enfantement et d'agonie, sordides agents du devenir, fourvoyés entre des songes et des excréments, nous ne fûmes conçus à l'image de personne : nous singeons une infinité de modèles. La succession des dieux, les simulacres d'absolu qu'inventa notre piété, et la suite de monstres, nés de notre pourriture, ébahissent l'esprit, pourtant lui-même trop souvent complice indirect de cette œuvre d'erreur et de nécessité. Il s'examine et rougit. Un instant il *s'oublie* : et un dieu quelconque émerge de nouveau. Nous sommes des cadavres¹¹⁵ qui ne veulent pas mourir. C'est la fiction de l'absolu qui soutient ce non-consentement à notre destinée véritable, à notre sens propre.

LE DON DE LA TRISTESSE¹¹⁶

[Que les fous sont heureux ! Ils ne se *rencontrent* presque jamais avec leur tristesse : leur mal est indépendant d'eux. Car la folie est un enfer naïf ; les lucidités y sont instantanées et sans conséquence : les larmes y sont amères, mais sans la conscience de l'amertume. – Il n'en est pas de même avec nous autres : le sort nous a départi la faculté d'être tristes toujours et partout, et jusqu'à la débauche, jusqu'à l'orgie des

larmes. En deçà du Paradis il n'y a pour l'homme que le besoin de s'anéantir dans des pleurs, de s'y rouler en proie à une démence consciente et destructrice, [b]]

La morale y réagit : elle propose de[s] solutions et de[s] préceptes ; et elle veut nous détourner de l'impasse où nous conduit la vision de notre état. Il est certain qu'aucune résolution ne nous donne une satisfaction morale plus complète que celle de *n'être plus tristes* : l'éthique, en tant que négation de l'enfer terrestre, en procède. Mais cette résolution est *contre nature* et fragile comme tout système de valeurs et comme tout « idéal ». Il faut avoir connu jusqu'où la tristesse – cette poésie du péché originel¹¹⁷ – peut aller pour comprendre dans quel abîme on peut descendre lorsqu'on se répète à soi-même : « Je cesserais d'être si je n'étais plus triste. Que m'importe le monde si ce vice me fait vivre et m'instruit de ma chute. »

ESCHATOLOGIE

[La] Connaissance¹¹⁸ s'annule, la conscience expire. Désormais le soleil dissipera ses feux sur la bêtise et sur nos cadavres. L'ère des fouilles commence. Pourvu que le Diable soit bon archéologue.

C'est ainsi que plus l'homme s'avancera dans le temps moins il pourra fredonner naïvement un chant de vie. Il multipliera ses conquêtes, il asservira la Vie mais au prix de la sienne. Lorsqu'il sera matériellement le vrai roi de la terre, sa couronne¹¹⁹ rayonnera d'un éclat de mort. Il comprendra trop tard qu'il fut victime de la *volonté* et de la *conscience* de vivre, qu'il devint plus grand que sa substance ne lui permettait, qu'il a perdu ses propres limites en abandonnant la passivité extatique des créatures nonchalantes. L'immensité inutile de l'histoire – sa création – se tournera contre lui. Et, avant de s'éteindre d'orgueil et d'ennui, ou de s'anéantir violemment, le Vide lui-même lui paraîtra un message.

Et pour le remplir, il ne sera plus capable que de réfléchir à une seule question, que de subir une seule hantise : de toutes les modalités de me détruire, laquelle est la meilleure ? Et ce sera sa dernière subtilité.

LA FIN DU VERBE¹²⁰

Si par un prodige les mots s'envolaient, notre hébétude, notre angoisse deviendraient intolérables. Le mutisme subit nous réduirait au plus cruel supplice. C'est l'usage du concept qui nous dispense du contact avec les frayeurs qui traversent la vie. Nous disons : *la mort* – et cette abstraction nous empêche de la voir, d'en ressentir l'infini et l'horreur. Nous baptisons les choses et les événements pour en éluder

l'Inexplicable intrinsèque et terrifiant. L'activité de l'esprit est ainsi une tricherie salubre, un exercice systématique d'escamotage. Elle nous permet de circuler dans une réalité adoucie, confortable et inexacte. Apprendre à manier les concepts c'est désapprendre à regarder les choses. La réflexion est née un jour de fuite. La pompe verbale en résulta. Mais quand on revient à soi et qu'on est seul – *sans la compagnie des mots* – on redécouvre l'univers *inqualifié*, l'objet pur, l'événement nu. Où puiser tant d'audace pour affronter ce monde immédiat ? Au lieu de spéculer sur la mort, on la contemple et on *est* la mort ; au lieu d'orner la vie et de lui assigner des buts, on en enlève la parure de nobles faussetés, et on voit qu'elle n'est qu'un euphémisme pour le mal. Les grands mots : destin, infortune, disgrâce se dépouillent de leur éclat, et on perçoit la misérable créature aux prises avec des maux concrets, des organes défaillants, vaincue et sanglotante sous une matière prostrée et ahurie. Retirez à l'homme le mensonge du Malheur, donnez-lui le pouvoir de regarder au-dessous de ce vocable consolateur et creux : il ne pourrait un seul instant supporter *son* malheur. C'est l'abstraction qui empêche l'humanité de sombrer dans le désespoir et la démence ; ce sont les sonorités sans contenu, dilapidées et boursoufflées, qui¹²¹ l'ont sauvée, et non pas les religions ou les instincts.

Lorsqu'Adam fut chassé du Paradis, au lieu de vitupérer son bourreau, il s'empressa de baptiser les choses. C'était l'unique façon de les oublier, l'unique accommodement avec elles. Les bases de l'idéalisme furent posées. Ni Platon, ni Kant, ni Hegel n'inventèrent rien ; ils consacrèrent subtilement le geste du premier Balbutieur. Nous convertissons jusqu'à notre propre nom en entité : procédé pour ne pas nous appesantir sur notre accident, sur notre pourriture. Du moment qu'on s'appelle Pierre ou Paul on ne peut pas mourir. Ainsi chacun s'abandonne à une illusion d'immortalité, parce que chacun en pensant à son nom s'oublie [lui]-même. Le mystique qui a renoncé à la parole a renoncé à tout : il n'est plus créature, il est fin d'une race. L'articulation évanouie, c'est l'homme totalement seul. Imaginons-le sans verbe et sans foi, *mystique nihiliste* – et nous aurons le plus bel exemplaire de couronnement désastreux de l'aventure humaine. Il n'est que trop naturel de penser que l'homme deviendra las des mots, et, à bout de rabâchage des temps, qu'il débaptisera les choses et jettera leurs noms et le sien au grand autodafé où s'engloutiront ses espoirs sonores. Nous courons tous vers ce modèle final, vers l'homme dévêtu et dégoûté¹²², – vers l'homme muet et nu.

VISION D'INDOLENCE¹²³

Il nous faudrait une éternité pour nous guérir de cette plaie¹²⁴ d'être

nés. Et, au lieu d'employer nos jours de vie à la seule fin d'une convalescence¹²⁵ passive et indolente, nous nous exténuons – idolâtres de l'efficacité – dans l'action. Le titre à la lassitude nous est refusé. Depuis que le désœuvrement¹²⁶ fut proscrit par les religions, l'humanité s'engagea officiellement dans le malheur. C'est l'Action, et non pas la Paresse, qui est la mère de tous les vices ; et ce sont les fainéants seuls qui font contrepoids au mal dispensé par les violents¹²⁷. L'Éducation procède en ligne directe du Péch^é, le confirme et l'intensifie¹²⁸. Il en est de même de la civilisation, immense mise en œuvre de la Chute. S'il n'y avait sur la terre quelques isolés qui refusent l'abjection de la sueur, quelques amoureux du bonheur d'être las, quelques excédés d'agir, la vie offrirait le spectacle d'une folie nauséabonde.

Viendra-t-il jamais le vrai Sauveur pour délivrer les vivants de la hantise du *but* ? leur apprendre à se réjouir de leur non-sens, à s'abandonner sans peine à leur inanité ? Viendra-t-il un jour les affranchir de la terreur de l'acte ? Et quand commencera l'ère de la passivité et les douceurs de l'épuisement ?...

L'INTRUS¹²⁹

Que cherche-t-il parmi les êtres ? il le demande en vain au hasard qui l'y a insinué. Ni appelé ni admis à la vie, il y traîne pourtant son ombre comme un trouble-fête et constate son incompatibilité avec tout ce qui se meut, avec tout ce qui fleurit dans le temps, lui, qui y perd son souffle et s'évertue sans profit à s'y complaire. Nulle part ne fut-il le bienvenu : sans parenté avec la planète, ses désirs y trouveraient malaisément leur compte¹³⁰.

DÉLICES DE L'APATHIE¹³¹

Je ne pense – comme je ne sens et ne vis – que par accès¹³². Il *m'arrive* d'avoir une idée et de la subir ; je l'isole de quelques autres qui la précéderent – puis je m'en désintéresse et retombe en moi-même. J'y découvre la monotonie habituelle du non-vouloir, des sensations floues, des bribes de sentiments, une agitation sans objet et des désirs qui n'osent « relever la tête ». Et je suis comme une vague qui – par besoin d'inaction – déserterait la mer, je *me* cesse, je m'attends. Je goûte à ces moments où je ne fais plus état de celui que je pourrais être, et je plonge dans l'ivresse de mon rien¹³³. Nulle attache : point de mouvement qui m'entraînerait vers l'image que je me forme de moi quand ce moi m'est *présent*... seulement cet abandon aux ondoiements de mon absence, et ce songe sans identité. Trop peu de matière pour qu'elle supporte un nom, juste assez pour ressentir

encore les délices impersonnelles qui la défont. Je me dépense à me perdre, et je n'ai plus de force pour me liguer avec la vie contre la mort.

DÉBAT QUOTIDIEN¹³⁴ [b]

« Vais-je me tuer ? » – je pactise encore avec la vie, je pactise encore avec la mort ; je laisse à chaque instant la latitude de me détruire : sans y résister. Tout homme, qui ne rougit pas de respirer, est un salaud. Je m'arroe l'honneur de consentir à périr, comme un fervent de sa propre lèpre. J'ai désappris d'exister. Le Devenir, – quel forfait !

Il m'est difficile d'imaginer que j'aie jamais désiré quoi que ce soit. Chaque jour vomit son lendemain : charogne trémoussante, je joue – entre l'aurore et le couchant – la farce du Jugement.

L'air ne se renouvelle plus : il est passé par tous les poumons ; à jamais infesté par le temps, il pue la créature. Tout m'est à charge : épuisé comme une bête de somme à laquelle on eût attelé la Matière, je traîne après moi les planètes, et la folie de me croire encore vivant.

Que l'on m'offre un autre univers – ou je succombe.

RÊVE DU FAINÉANT¹³⁵

J'évoluai[s] sur la route, et je me disai[s] : « Nos¹³⁶ doutes s'annulent sous nos pas. Plus d'hésitations pour celui qui marche. Je monte une côte : je m'enivre de l'effort ; la matière me subit. L'ancienne mythologie était une apothéose des muscles : vint l'Esprit – et le monde croupit dans la stagnation. Au début était le Mouvement : tout ce qui le gêne ou l'arrête est déchéance. Je marche : de nouvelles incertitudes ; je suis le maître de toutes les solutions ; les problèmes se confondent avec la poussière des chemins ; géant fanfaron, j'écrase les mystères, et j'ai tout résolu.

Et je m'étendis au bord d'une rivière, et, assoiffé successivement d'ombre et de soleil, j'oubliai les heures : « Je suis le fils du grand Repos ; j'abhorre ce temps frétilant qui secoua l'immense et primordiale Paresse. L'immobilité précéda les actes et leur survivra. Je naquis pour m'allonger indolemment en marge du tourbillon, hors de la fureur des êtres et des astres. Qui donc suspendra le vaste circuit, et figera la trépidation des instants ? Je rêve d'océans comme des mares, peupliers résignés comme des saules pleureurs, je soupire après une volupté d'inaction, après un infini non déclenché, après l'atonie extatique des éléments. Je rêve d'une hibernation en plein soleil, d'un songe qui envelopperait les créatures, du porc à la libellule.

ABDICATION¹³⁷

Je ne vois autour de moi que des carcasses gesticulantes. Je voudrais déceler le sens de leurs mouvements sans pourtant y parvenir. La vie ? Un composé de tout ce qui ne « vaut pas la peine ». Et je me répète : « Tu n'es qu'un fanatique de la futilité universelle. Tu as trouvé enfin ta marotte, comme tant d'autres ont trouvé les leurs : l'argent, le pouvoir, l'amour, Dieu. Te voilà en possession d'un absolu, d'un passe-partout, te voilà *rangé*. »

J'ai donc aussi ma Vérité : j'y crois – mais je ne m'y enferme guère. Cependant tout m'invite à abdiquer : les mers, les cieux, la beauté, la logique de la mélancolie comme celle de la joie – et je persiste encore (insensément) : assassin du rêve de mon absence, un Rien qui triomphe toujours dans cette grande création manquée.

J'ai cherché en pure perte chez tous les dialecticiens de l'espoir un seul démenti convaincant de l'immense proposition : « Tout est vain », et me replongeant dans la fatalité du « Je suis », j'ai survécu à l'évidence de cette proposition. Alors que la raison me délie d'être, je ne sais quels prestiges m'y relient : serait-ce que mon Moi résiste encore à ma Vérité, ou que, rongé d'indolence, je ne puis me hausser à l'Acte ? Pâle et lâche comme tous les Écclésiastes, comme tous les fanfarons du néant et du suicide, comme tous les repus de leur destruction, je me chuchote ce que l'empereur Sévère clama dignement : « Omnia fui et nihil expedit. » (J'étais tout et rien ne vaut la peine.)

L'IRRÉFUTABLE DÉCEPTION¹³⁸

Ayant trop aimé, trop admiré, il ne me reste qu'une *ferveur de dégoût* pour mes anciens excès : lesquels me semblent tristement inutiles, et à quoi me donner encore ? Il me faudrait une secousse surnaturelle, une chiquenaude miraculeuse pour étreindre un seul de ces prestiges pour lesquels jadis je dépensais une chaleur que je ne retrouverais jamais. À présent tout me paraît froid et défunt. Je me perds parmi les squelettes de mes rêves ; j'évolue sur leur vestige glacial, indifférent aux feux d'autrefois, insensible à leurs cendres. Température de la jeunesse pour toujours évanouie ! Seul un dérangement de l'esprit saurait me la faire recouvrer, ou un aveuglement salutaire et imprévu qui triompherait de la savante et irrécusable Déception. Autant vaut imaginer une canicule aux pôles, la poésie chez un comptable, l'humanité chez l'homme. Car la Déception est si sûre d'elle-même, si pénétrée de ses acquisitions, que l'arithmétique en comparaison semble le règne absolu de la lubie. Rien ne peut l'ébranler, dût le paradis faire pleuvoir des arguments contraires, le printemps remplacer ses fleurs par des vérités terrifiantes. Elle ne fléchira point, puisqu'elle, qui doute de tout, se sent en possession d'une telle

certitude que les cieux eux-mêmes devraient s'y plier et avouer leur ignorance. Aussi ne reconnaît-elle point de vérité qui la domine : sa science surpasse la divinité naïve, et finalement écrase ceux qui supportent son fardeau de lumière, son dogmatisme visionnaire, et son orgueilleuse insanité.

RÉPONSE¹³⁹

« Jusqu'où, me disiez-vous, faut-il endurer les adversités ? »

« Jusqu'à ce que vous perdiez la raison. Si la mort vous épargne, il est possible que la folie sera plus clément ; espérez, attendez votre chance, souhaitez la ruine de votre intellect, l'obscurcissement de vos clartés. Votre lumière une fois amortie, des lueurs espacées ponctueront à peine vos ténèbres salutaires et votre continuité dans l'ombre. Vous souffrez ainsi de moins en moins l'irruption de la douleur et les surprises du chagrin. Momie pantelante, vous ne comprendrez plus votre souffle ; impassible à vous-même, vous ne serez plus dérangé par cette gale que les humains appellent vie ; vous subsisterez pour jamais en dehors de vous, créature inexistante dans l'existence, fiction palpitante fourvoyée parmi les autres, parmi des fantoches plus concrets, imperméables à leur irréalité. Favorisez votre dérèglement mental afin d'éviter à votre patience, à votre raison qu'elle n'épuise sa vitalité, et, à bout d'endurance, excédée, qu'elle n'éclate pour avoir trop essayé d'éprouver et de comprendre votre insensé et inappréhensible lot. Tournez vos espoirs vers votre destruction, donnez un sens de délivrance et de fuite à votre image de l'avenir, car il n'y a guère de leurre plus bas¹⁴⁰ que la fascination de tout ce qui n'est pas démence ou mort. »

SOUVENIRS¹⁴¹

Il fut un temps où il me semblait voir, érigée dans chaque intérieur, une potence¹⁴² à laquelle un macchabée était suspendu. J'arpentais les rues hanté par d'innombrables exécutions ; et, tandis que les instants s'étaient comme des cercueils béants, je me délectais à survivre à une pendaison universelle.

Il fut un autre temps où, de chaque passant – j'attendais le coup d'une lame s'implanter dans ma chair. Tant de fois j'ai dû renaître après l'épreuve idéale du poignard !

Ou alors, accablé par la sensation d'être la dernière des roulures, je puisais dans le venin mon seul aliment, pendant que la tourbe des créatures, remâchant une dose inépuisable d'hostie, s'élevait au niveau des anges et des saints, parmi lesquels, grâce à une inadvertance du Très-Haut, je me faufilais : – vomissure au milieu d'un troupeau

sanctifié.

[Mais, au-dessus de ces paniques, une autre trônait ; voulant m'en défaire, j'interrogeais les philosophes, les poètes : point de réponse au terme de leurs raisonnements et de leurs chants. Et c'est ainsi que je me précipitai un jour vers l'agent du coin : « Monsieur l'agent, sauriez-vous me dire, si ce monde existe, si moi j'existe ? »][b]]

SOUVENIR¹⁴³ [second état]

Il fut un temps où dans chaque intérieur je voyais érigée une potence à laquelle un macchabée était suspendu, se balançant hideusement avant d'expirer. Et j'arpentais les rues hanté par d'invisibles exécutions : les instants s'étalant comme des cercueils, je savourais l'affre de me sentir le seul survivant d'une pendaison universelle.

Il fut un autre temps où je me figurais dans chaque passant un assassin¹⁴⁴, où je n'attendais que le coup d'une lame froide s'implantant dans ma chair. Tant de fois j'ai dû renaître après l'épreuve du poignard idéal et redouté ! Ou alors à d'autres moments, accablé par la sensation d'être la dernière des canailles, je puisais dans le venin ma seule nourriture, tandis que la tourbe de créatures, remâchant une dose inépuisable d'hostie, s'élevait au niveau des anges et des saints, parmi lesquels, grâce à une inadvertance du Très-Haut, je traînais mon avilissement : vomissure au milieu d'un troupeau sanctifié.

Mais, au-dessus de ces paniques, une autre trônait plus talonnante, et dont je voulais me défaire : j'interrogeais les philosophes, les poètes : point de réponse au terme de leurs raisonnements et de leurs chants. Et c'est ainsi que sous le coup d'une exaspération morbide, je me précipitai un jour vers l'agent du coin : « Monsieur l'agent, sauriez-vous me dire, si ce monde existe, si moi j'existe ? » Et je tuais ma panique par le ridicule ; mais je ne sais quel miracle la fait subsister encore...

*

LA TRIBU PHILOSOPHIQUE¹⁴⁵

Tout philosophe¹⁴⁶ qui aborde les choses avec une arrière-pensée d'espoir – par là même – se disqualifie pour toujours. Il faut envisager l'univers et les hommes comme si on n'en faisait guère partie. Le penseur doit être monstre ou comédien : il est comédien s'il *respecte* quoi que ce soit ; monstre, s'il brise ses attaches aux objets et aux créatures, la pensée véritable devenant alors nécessairement le produit

d'un *non-être*. – Par quel prodige de ruse et fausseté la bande d'optimistes a-t-elle envahi l'espace de la philosophie ? C'est qu'il est plus facile de considérer les problèmes en *citoyen* qu'en solitaire. Servir, servir ! tel est devenu le refrain secret du philosophe qui ne se lasse de prolonger – sur le plan intellectuel – l'œuvre de ses réflexes. « Il me faut un but, comme il en faut un aux autres ! » se répète-t-il avant même d'avoir entrevu une réponse aux insolubles questions qui le pressent. Et voilà l'univers débordant de sens, s'acheminant vers une fin morale, s'empêtrant presque dans une jubilation que pourtant rien ne présage ni ne justifie. Regardez en face chaque instant et la quantité de stupeur qu'il recèle pour un œil non prévenu. Le philosophe-citoyen vous en détourne : « L'avenir est devant vous, vous attend, n'est-ce pas ? Ayez un peu de patience, comptez sur la spiritualisation imminente de la matière, sur le triomphe certain du Bien ; le Mal est-il autre chose qu'un accident ? » Ainsi la superstition et l'espoir ont infesté non seulement la conduite des hommes, mais leur logique même : c'est que peut-être les cœurs ne palpitent et les idées n'agissent qu'entretenus par la farce du bonheur.

LA PENSÉE MACABRE¹⁴⁷

Ces pauses subites dans l'indifférence, ces fulgurations dans la monotonie habituelle : des cadavres surgissent et disparaissent ; on s'y reconnaît ; on s'y distingue soi-même. En un clin d'œil, l'espace est farci de vers, et le temps déroule sa pourriture¹⁴⁸. Cette vision dure peu ; mais elle se déguise et glisse – pour s'y perpétuer – dans les concepts ; elle altère la pensée, en corrompt la nature, la direction et la couleur : c'est un processus analogue qui à la fin du Moyen Âge donna naissance à la série de Danses macabres et à ce pullulement de livres que l'on intitulait : « L'art de mourir ». Dans les poèmes de Jacopone da Todi¹⁴⁹ ou dans les images de Holbein, c'est la terreur de la physiologie qui détermine cette vision de chair abolie et de squelette gambadant. Et, en effet, rien n'est plus troublant que les vérités de la physiologie : nos plus concrètes et nos plus profondes angoisses en procèdent, comme si nos os et la graisse qui s'y agrippe constituaient le fondement unique de nos tourments et qu'il n'y eût point de réalité supérieure à la condition de notre poussière. En vain chercherions-nous d'y opposer tant de réflexions nourries de sérénité : nos organes, nos tripes, nos glandes, enveloppés dans un fiel diffus, concourent à la ruine de ces réflexions et se concertent à leur imposer un autre corps et un modèle de « savoir » tout différent. Et c'est ainsi que nous tombons en dépendance de notre corps, et que notre esprit, pour l'avoir trop souvent imaginé en décomposition, se décompose avant lui.

S'appesantir¹⁵¹ sur une idée, s'y agripper, la fouiller, et s'en imbiber, – quelle monotonie, quel labeur de forçat, de consciencieux ! La profondeur est inséparable de la stupidité. Je puis happer une idée au passage, m'y arrêter, à quoi bon ? J'en démêlerais les implications dernières que je ne serais guère plus avancé qu'en l'effleurant, puisqu'il n'y a *rien* à expliquer et que rien ne s'explique. Toute idée est ennuyeuse, toute idée est superflue. Le philosophe-avorton sans nerfs – ou lourde créature empêtrée dans l'archéologie des vocables – se refuse les surprises réservées à celui qui glisse avec enjouement sur la futilité de questions et des réponses ; le philosophe – vraie taupe de l'esprit – vit dans le souterrain des problèmes ; il n'a pas d'yeux pour les scintillations des apparences ni pour le miroitement et la splendeur de la fatalité. Je vole d'une idée à l'autre, non pas pour en profiter comme l'abeille qui pille les fleurs, je vole par nécessité de divertissement, sans désir de prospection ni d'utilité et pour le seul plaisir des ailes. L'air m'entoure de partout – et il ne *cache* rien ; lui seul règne ici-bas : les idées en sont les figures, impalpables et inutiles comme lui. Comment leur reconnaître une pesanteur qu'elles n'ont pas et ne sauraient avoir, et leur attribuer des couches ou des abîmes étrangers à leur nature diaphane, alors qu'elles surpassent en irréalité les instants les plus humbles et les songes les plus volatils ? Je n'ai jamais *eu* aucune idée ; cependant tout le monde s'enorgueillit d'en *avoir*. Possesseurs de vent, propriétaires de fumée, usurpateurs de brises... Une légère excitation du cerveau – et vous êtes les maîtres d'un insaisissable trésor ; vous n'attendez que les félicitations – et la jalousie... Il se pourrait que le Ciel lui-même fût fier de ses nues.

Rien ne flatte autant que *l'Idée*. C'est le *faux* le plus honorable. Et même celui qui s'en détourne ne saurait se passer de puiser dans son mépris une satisfaction de supériorité : il aura eu l'« idée » de vaincre les idées en les survolant ; il ne se sera point départi d'un sérieux dans son inconstance ni libéré d'un poids sur ses ailes.

... C'est que nous sommes tous complices d'un univers *non valable*.

VISION D'INDOLENCE¹⁵²

L'éternité est trop infime pour nous guérir de la plaie d'être... Au lieu de nous abandonner à une convalescence oisive, nous nous exténuons, idolâtres de l'efficacité. Plus de titres au désœuvrement... Depuis qu[e]¹⁵³ [le désœuvrement] fut proscrit par les religions, l'humanité s'engagea officiellement dans la chute. L'action, – mère de tous les vices... : au mal dispensé par les affairés, les fainéants seuls font contrepoids.

L'éducation est le signe du Péché, comme la civilisation en est la mise en œuvre. S'il n'y avait sur la terre quelques isolés à qui répugne l'abjection et la sueur, quelques amoureux du bonheur d'être las, quelques excédés d'agir, la vie offrirait le spectacle d'une folie nauséabonde.

Viendra-t-il jamais le véritable Sauveur pour délivrer les vivants de la hantise du but, pour leur apprendre à se réjouir de leur non-sens ? Viendra-t-il un jour les affranchir de la terreur de l'acte ? Et quand commencera l'ère de la passivité, de la décomposition dans un marasme béni ?

TERME¹⁵⁴ DE GLOIRE

Tout sentiment représente une expérience philosophique complète. Prenez l'amour¹⁵⁵. À ses débuts, il vous rend maître de l'univers ; vous portez une couronne invisible : le temps est à vos pieds comme l'éternité ; les mystiques vous paraissent trop tièdes, les poètes trop réticents : vous vivez dans une angoisse de lumière, et rien n'existe, sauf vous – et l'autre : on dirait que la réalité ne mérite plus l'effort de votre perception, ni l'attention de vos regards. – Il se calme : tout reprend vie alentour : les objets se dessinent, ils regagnent une existence indépendante : vous les contemplez avec douceur et indulgence ; l'aimée redevient femme, comme votre moi, individu ; l'extase fléchit ; le bonheur la remplace. Et ce bonheur est menacé : sujet du temps, il dépérit ; plus d'« éternité » – simple mot qui fait pitié. – Il se dégrade : tout vous résiste ; vous êtes plus seul que vous ne le fûtes jamais ; étranger aux instants, vous êtes libre, mais dans le vide : souffrance incolore, âme évaporée. – La folie disparue, il ne reste plus que l'indifférence ou la connaissance. À la fin de tout sentiment, l'esprit reprend ses droits : il redécouvre l'*objet*. L'amant qui n'aime plus est philosophe : il s'analyse, et tout ce qu'il fut l'étonné. D'où revient-il ? De quelles merveilles fut-il possesseur ? Il fut *tout* sans le savoir ; il est rien, et il s'en aperçoit. Un enchantement qui se rompt est déjà une possibilité de connaître : l'esprit s'élargit à mesure que les sentiments se défont ; son règne s'étend dans les agonies de l'amour et ne prospère que sur les délires usés. Il se venge de toutes les humiliations que l'ivresse lui a fait subir ; il pulvérise les rêves ; il voit clair à nos dépens ; nous le laissons agir : il nous modèle à sa façon ; et, frustrés de tous nos songes, nous voilà fantômes clairvoyants.

ÉTATS DE DÉPENDANCE¹⁵⁶

Il y a tel état de santé : vous enregistrez la moindre variation de

température : fait-il humide ? chaud ? vos nerfs sont comme du linge tordu : vous êtes flasque, déliquescent, moisi ? vous êtes figé, une douleur sourde s'installe dans votre corps. À tous les degrés, vous ressentez cette pesanteur sur le cerveau qui accompagne et l'inaction et l'effort. Les nuages comme l'azur, le brouillard comme la limpidité déterminent de même les nuances du ciel et de vos humeurs. Le sirocco ainsi que la bise vous suggèrent des idées de crime, comme si le vent portait des poignards : si vous ne tuez, pas c'est lui qui vous tue ; il vous traverse pareil à mille lames... Vous ne serez jamais libre : la nature n'aura aiguisé vos sens que pour vous rendre son esclave ; et vous subirez ses changements et caprices, ses saisons, – ses maladies, – comme si vous aviez pris sur vous les fautes, les péchés de son inconscience : vous *l'expiez*. C'est la *terreur du climat*... Il n'y en a pas de pire, si ce n'est celle de la misère... Même dépendance : mais ici les hommes remplacent les saisons... Vous êtes en fonction de chacun d'eux : toujours la requête à la main, toujours à épier leurs mouvements et la gamme de leur dureté. Vivre dans la misère sans vocation de mendiant, est-il destin plus sinistre ? Si, au moins, on pouvait demander l'aumône à une autre espèce ! Mais s'humilier devant la figure de ces singes, sourire à ces ouistitis vêtus, chanceux, infatués ! être à la merci de ces caricatures indignes du mépris ! C'est la honte de solliciter quoi que ce soit qui excite l'envie d'anéantir cette planète, avec toutes ses hiérarchies et toutes les dégradations qu'elles provoquent. La société n'est pas un mal, elle est un désastre. On s'y souille à chaque moment : et c'est un miracle qu'en en respirant l'air on puisse vivre encore. Lorsqu'on la contemple, entre la rage et l'indifférence, il devient inexplicable que personne n'ait pu en démolir l'édifice, qu'il n'y ait pas eu jusqu'à présent [plus] d'esprits de bien, désespérés et décents, pour la raser et en effacer la trace.

EXCLAMATIONS D'UN RÉPROUVÉ¹⁵⁷

« J'ai gâché tous mes instants dans une tension vers l'inefficacité... Ayant piétiné le temps, mon temps, il se venge, et, comme un poignard, se retourne dans la plaie de mes remords. Je méprise tout le monde, et je suis à la merci de quiconque ; je ramasse les miettes d'autrui, et jamais écornifleur ne fut plus triste ni plus haineux. J'aimerais que mon sang – suppléant aux prières – éclaboussât le ciel, que de sa tache il y marquât ma honte et les fureurs de mon humiliation. Fut-il jamais vivant plus inaccompli ? roulure plus lucide dans une abjection ? canaille plus prompte à se dégrader et plus avide d'amertume ? Je cumule les indignités de la planète : le diable serait-il commissaire-priseur que je l'emporterais sur toutes les horreurs mises à l'encan. Maudit soit l'instant où le germe qui m'engendra s'avisa

d'imiter la vie et d'en suivre la procession des tares. Mourir – seule preuve d'équilibre et de bienséance... Combien exister déroute et déshonore ! Je n'ai pu m'endurer que lorsque la futilité universelle me paraissait si écrasante que mon inutilité se dessinait à mes yeux comme un suprême exploit. »

EXASPÉRATION¹⁵⁸

Je comprends l'état de celui qui renonce au monde : qu'est-ce qu'on y trouve qui vaille la peine d'y rester ? Je vis au seuil du couvent : le manque de foi m'empêche d'y entrer ; d'autre part, le dégoût des hommes m'[en]¹⁵⁹ éloigne, et je suis aussi peu à Dieu qu'à ses fils. Je n'ai que l'imitation du moine sans ses certitudes, son horreur du temps sans l'espoir de l'éternité, et une vision de la vie qui m'oblige [à] la fuir sans moyen de lui substituer autre chose, ne pouvant chérir ses balivernes ni me reposer dans l'absolu. Tout me bannit du monde ; tout m'arrête dans la marche vers le ciel, et je n'ai qu'une tristesse sans direction, une âme sans caractère, un moi ivre d'une liberté qui le perd. Je me représente toutes les haines de tous ceux qui abandonnèrent le monde : je les assume ; toutes les crispations qui firent frissonner les monastères : je les ressens ; tous les cauchemars qui traversèrent les solitudes : je les prends à mon compte.

LA MORT VIVIFIANTE¹⁶⁰

Sans l'idée du suicide¹⁶¹, je me serais tué depuis longtemps. Je ne vis que parce que je puis mourir quand je veux. Et je m'étonne que ceux à qui cette idée est étrangère ne soient pas tous fous. De quelle puissance disposent-ils pour se supporter, et comment tolèrent-ils tant d'afflictions sans l'obsession du terme qu'ils pourraient leur imposer ? Se donner la mort me semble l'acte le plus naturel, la consolation la plus positive que l'on puisse trouver ; tout le reste n'étant qu'extravagance et divagation... Il faudrait, lorsqu'on prépare l'enfant à affronter les maux et les mécomptes de la vie, lui faire sentir, avant même de le bourrer de préceptes et d'illusions, qu'il est projeté dans un univers diabolique, qu'il y sera broyé si lui-même ne le broie pas par l'idée du néant. Tant de désordres psychiques proviennent de ce que l'individu n'entrevoit aucune issue à l'existence, et tant de gens se tuent parce qu'ils n'avaient pas longuement envisagé qu'ils pourraient se tuer ! Peut-on réellement vivre sans manier l'idée de mourir ? Si depuis toujours j'avais conçu le suicide, je n'aurais jamais connu le désespoir. L'éducation devrait nous le faire concevoir avant que nous ayons rencontré le malheur, lequel nous surprend sans que nous puissions le combattre ni le mépriser. Puisque donc l'idée de la mort

permet tout, même de vivre, soyons des cadavres dignes : est-il, lorsqu'on s'autorise du seul suicide, existence plus honorable ?

L'HOMME D'UN SEUL CHAGRIN¹⁶²

Il passe comme une ombre épaissie de silence ; rien ne le distrait ; il s'écoute : comment saisir l'objet de son attention ? Lui seul le connaît : dédaignant les paroles, il abrite son malheur, n'en espère point d'autres, l'entretient et le poursuit. Il se sait condamné à une déchirante monotonie : nul ne saura jamais si c'est une maladie, une déception, la folie déguisée qui l'opprime. C'est l'homme d'un seul chagrin...

Combien nous devrions remercier le sort de nous avoir prodigué une diversité de maux ! Et quel bonheur de pouvoir se répéter à soi-même : « Je ne suis pas en peine de chagrins. » Lorsqu'on en est assailli, on les chasse les uns par les autres ; c'est une succession bienfaisante : ils se neutralisent, s'affaiblissent réciproquement ; leur concurrence est salutaire pour celui qui les subit. Job fut loin d'être le plus infortuné des hommes : l'avalanche de malheurs l'empêcha de les approfondir, d'en choisir un et de le sonder ; au milieu de la prospérité de ses malchances, son attention se portait sur leur défilé : aucun ne pouvait le retenir ni le tourmenter avec cette discrétion souterraine qui caractérise un chagrin insidieux et caché. Il hurlait, mais il n'était pas rongé ; il pouvait maudire ou prier : c'est l'immense avantage des tortures spectaculaires sur les douleurs intimes, sur les douleurs sans cris ni gestes. Les coups du sort sont supportables : on peut accuser les hommes, la nature, Dieu ; mais à qui s'en prendre dans l'agitation d'un mal sans éclat et sans rapport avec les autres ? – Je verrais mille lépreux que je n'en serais point ébranlé ; mais j'éprouve une telle curiosité de pitié devant ce chagrin sans nom qui se faufile discrètement que je souhaite la mort de toutes les âmes, la disparition de tous les cœurs...

LE MÉPRIS¹⁶³

Lorsque les bagatelles et les fléaux te causent une même intensité de souffrance, et que tout t'alarme – le passage d'une mouche ou la démence de la planète – tu es perdu si tu n'en appelles pas à la seule arme dont dispose l'homme blessé par les instants et les êtres : le mépris. Mettez les créatures sur le même niveau : cette femme, lèvre grimaçante comme les autres ; cet ami, une caricature qui s'est annexé[e] une âme ; ces passants, des ennemis inconnus. Dans chaque cœur circule un sang de fripouille, dans tous les yeux brille le crime, et toutes les mains sont crispées de ne pouvoir étrangler. Élève-toi au-

dessus de l'espérance, regarde la vie comme un souvenir et les dimensions du temps comme autant de calamités. En toi s'agite la même férocité que dans les autres ; qu'elle te serve au moins pour atteindre à cette hauteur où se hisserait un meurtrier qui, considérant tous les crimes qu'il n'a pas commis, dédaignerait trop les hommes pour les achever... Qu'aucun attachement ne te lie plus aux vivants, que nulle passion ne te fasse encore l'esclave supplicié d'une quelconque mortelle ! qu'à jamais tu ne t'apparies plus à aucune ! Et lorsque tu auras épuisé toute la gamme du désespoir et de la rage, lorsque, pour t'attendrir ou pour te révolter, tu n'auras plus ni sentiments ni forces – purifié des tares de l'existence, tu trouveras toujours un ciel où faire résonner ton exclamation : « Combien, Seigneur ! j'ai haï ce monde ! »

DÉNOMINATEUR¹⁶⁴

Je ne me rappelle pas avoir vu un paysage, éprouvé une joie, ruminé un souvenir ou conçu un dessein sans que le Désespoir ne s'y mêlât et ne les traversât pas, et je ne connais point de sentiment dont il ne soit le sens courant ou l'aboutissement. Il donne le ton et détermine la qualité de ce qui lui est proche comme de ce qui lui est étranger : présent dans l'amour comme dans l'ennui, dans l'aversion comme dans la sympathie, il est la matière que je contemple, l'air que je respire ; tout le révèle, le justifie et l'excite ; il anime – vision de panthéisme et de démente – l'infusoire autant que les aigles ; il est l'épilepsie des océans et des âmes, le délire des déserts et des songes, le stimulant et le virus des espèces comme s'il fut né avec la vie pour la propager et la ruiner à travers les ères... Et si je me reconnais sous mes caprices ou si j'aperçois une identité sous les vicissitudes de la nature, c'est à lui que je le dois, c'est son omniprésent désordre qui me défend du Chaos... Il y a donc un point stable dans l'absurde luxuriance universelle ; c'est par lui que je retrouve toutes choses et que je me retrouve, unique fondement du monde et du cœur. Tout me paraît étrange, sans mystère puisqu'il est là pour réduire tout à lui ; ce qui ne s'y rapporte pas [b] ne saurait exister, et encore moins avoir un sens. Le monde devenu intelligible parce que l'espoir s'en est évaporé ! Il n'y aura donc plus rien de trouble : tout s'illumine à une clarté de désastre et les choses comme des chiffres dans une arithmétique¹⁶⁵ de fin du monde, ne s'ordonnent et ne s'enchaînent que pour mieux disparaître...

EN GUISE DE PRIÈRE...¹⁶⁶

Comme il me semblait que le soleil avait perdu à jamais sa chaleur

et son rayonnement, je profitai d'une heure où ma solitude rejoignait la sienne : « Astre pâle, lui disais-je, maintenant que ta gloire s'efface, que tu partages l'indignité des autres planètes, combien m'est cher le crépuscule, qu'aucune aube ne suivra plus ! Je haïssais ta jactance de lumière, l'indiscrétion de tes prestiges, ton empressement à te répondre, ta prodigalité et ton lyrisme dans les matins de la vie. Ces oiseux midis où tu régnais avec pompe et impudence, qu'ils sont loin dans l'horreur de mes souvenirs ! À l'heure sonnée de ta défaite, comment te quitterai-je ? Je t'aime vaincu, incolore, abandonné : trop de vers grouillaient sous ta splendeur ; trop d'espoirs, trop de mirages et de malheurs. Tu m'as octroyé des jours dont je ne tirais que perplexité et ébahissement ; tu revenais à l'horizon pour secouer la torpeur de mes veines, pour fondre le plomb de mon cœur et dorer mes pensées : mais ni mon sang ni mon esprit ne trouvaient leur principe en toi : l'un et l'autre étrangers à tes séductions, retombaient stupéfaits souhaitant, pour eux et pour toi, un irrévocable évanouissement. Ils furent exaucés. Et te voilà, source de toutes les ombres, et mes nuits contentes d'y puiser ! »

— Et lorsque je regardai autour il me parut qu'il n'y aura plus jamais de clarté sur la terre et dans ma mémoire plus aucun souvenir de lumière...

LA DERNIÈRE NOURRITURE¹⁶⁷

Assoupis au bord de l'abîme, lorsque nous nous réveillons, nous ne voyons que le sol ferme ; nos regards se tournent du côté rassurant, le gouffre n'entrant ni dans la forme de notre esprit ni dans l'habitude de nos yeux. Quoique prédestinés à l'anéantissement, nous ne percevons que l'être : ce défaut de vision explique seul la vie, son immensité et son rien. Mais il suffit d'un ébranlement inattendu pour que la vue, devenant ample et complète, se rectifie et embrasse l'autre côté : les maladies incurables, les chagrins d'amour, les troubles nerveux, les lassitudes sans motif, la misère imprévue sont là pour nous secouer et nous dévoiler l'illusion de notre solidité. Nous sommes dans la condition des spectateurs assis dans leurs fauteuils et qu'un incendie arrache vite à leurs délices ; avant de mourir, nous connaissons tous une épreuve analogue ; nous étions *assis*, nous ne le serons plus. Debout, face à l'abîme, c'est notre tour d'expier l'arrogance de nos pas et la confiance en nos gestes. Nous payons, parmi nos déceptions et nos terreurs, toutes les illusions qui nous ont détournés de la mort. Tu as ressenti dans l'amour une sensation d'éternité ? L'amour finira et tu connaîtras dans l'amertume et le remords sa tromperie et ta fausse ivresse ; étais-tu sûr de tes organes, de ta santé et de tes biens ? L'épouvante de maux subits, la décrépitude et la mendicité se

concerteront pour aggraver ton vertige. Point de caresses, d'opulence, de vigueur dont tu ne rendras compte. Un moment viendra où tu cracheras sur ce que tu as adoré, et tout ce que ton cœur a escamoté à la mort tu le lui rendras au centuple. Vivre c'est voler son propre tombeau ; aussi la vie n'est-elle pas réelle : on ne la supporte que parce qu'on ignore l'infini qui l'exclut. Celui dont les yeux parcourent les profondeurs qui l'entament n'a plus de raison de les craindre ; la vie aura fait tout pour les lui faire aimer. Il en fait partie, il se les assimile ; car l'existence n'ayant pour lui plus de substance et son esprit n'y pouvant plus s'exercer, il ne lui reste qu'à se repaître de vacuité, à ruminer l'abîme.

DÉLICES DE L'APATHIE¹⁶⁸

Je ne pense – comme je ne vis – que par accès : il *m'arrive* d'avoir une idée et de la subir ; je l'isole de quelques autres – puis m'en désintéresse et retombe en moi-même. J'y découvre la monotonie du non-vouloir, des sensations floues, des bribes de sentiments, une agitation sans objet et des désirs sans ressort. Et je suis comme une vague qui – passionnée d'inaction – déserterait la mer...

Fanatisme de l'inaccompli, toute conclusion – fût-elle d'un geste ou d'une pensée – me fait peur. Aux autres de franchir le Styx : haïssant les flammes, je rôde dans l'indifférence ou plonge dans mon rien, pour y goûter à ces moments où je ne fais plus état de celui que je pourrais être. Ondolements de mon absence ; nulle attache ; songe sans identité... ; trop peu de matière pour qu'elle supporte un nom, juste assez pour ressentir encore les délices impersonnelles qui la défont...

Et si je me penche sur moi c'est pour y déceler la délectation prostrée d'avant l'âme, l'enchantement maussade qui précède la conscience, l'immense sous-ennui des bêtes... Et, dans le bonheur d'un esprit qui s'obscurcit, combien la Taupe m'est plus proche que le Soleil !

LE CORRUPTEUR D'ÂMES¹⁶⁹

« Je n'ai connu qu'un plaisir : démolir les certitudes autour de moi, plonger l'innocence dans la stupeur, semer le trouble dans les cœurs naïfs. J'ai répandu partout des points d'interrogation¹⁷⁰ : aux vicieux, j'ai suggéré la vertu, aux purs la souillure. Rendre un couvent athée et un bordel mystique ; aux tendres, proposer la cruauté, aux monstres la langueur ; aux heureux les délices de l'infortune, aux déshérités les attraits de l'insouciance, c'est bien là aspirer à la plus haute forme d'inquiétude. Toute destinée qui n'est pas tentée par son contraire ne mérite que mépris. Une condition qui s'accepte n'existe pas ; un être

n'est vivant qu'en tant qu'il se refuse. Prédicateur, je chasserais les dévots de l'église ; saltimbanque, je les y convierais. Dans les foires, j'ai le goût de l'absolu ; dans les temples, celui des bagatelles. Je ne peux me décider entre l'orgue de Dieu et l'orgue de barbarie – et je voudrais que les badauds fussent tourmentés par le sublime et les fidèles par la vulgarité. À une âme paisible je souhaite aussitôt les impiétés de l'ennui et à une âme tourmentée la perte dans l'équilibre. Ainsi je me venge contre la Création, j'y entretiens un dynamisme néfaste, je sers la vie en en soignant les contradictions, j'active l'œuvre du péché et je réveille la créature affaissée dans la somnolence de la chute.

Dans tout homme gît un besoin d'abandonner son idéal, d'être ce qu'il n'est pas. Quelle volupté d'exciter l'infidélité à soi-même ! Autour de nous pullulent des traîtres à eux-mêmes, timides encore, mais qui n'attendent qu'un coup de pouce pour trahir complètement leur sort, pour recommencer un autre sort. L'être conséquent avec lui-même est un radoteur. La multitude gémit en rabâchant toujours les mêmes sornettes, que ce soient celles de la foi ou de l'incrédulité. Apprendra-t-elle jamais – sous les charmes de nouvelles tentations et de nouveaux égarements à s'abjurer, à se renier ? Il faut saper l'édifice de l'homme, sinon il croulera insensiblement dans le pourrissoir de ses certitudes et sans l'excuse de l'avoir voulu. »

Et le Corrupteur, las des autres âmes, se tourne vers la sienne : « Il y a plus de distance entre toi et la pureté qu'entre le Diable et un sous-préfet ou qu'entre l'Art de la fugue et une farandole. Tu es inaltérable *par déchéance*. Ton passé est mort, ton présent se meurt – et l'avenir t'excède. Fût-il aspect du monde dont tu n'eusses embrassé le contraire ? Tu as vécu pour connaître les faces diverses des choses sans qu'aucune ne t'arrêtât. Mais on ne s'arroge pas impunément les attributs qu'on veut. Regarde Celui qui en posséda d'innombrables : il s'y est perdu et en mourut. L'infini le rendit impur. Et il succomba sous ses titres. Car on *n'est* qu'étant peu de chose. Vouloir être tout c'est se disperser dans l'Improbable : ce qui arriva au plus grand d'entre nous, forgé – pour son désastre – par notre généreuse imagination et par désir d'une versatilité suprême.

Tu rêvas que rien de la terre ne dût t'échapper, tu savouras l'arôme et la lie des choses, tu pérégrinas à travers des maladies insoupçonnées. Et tu es devenu cet astre contaminé qui dispense ses relents lumineux parmi les ténèbres de la créature.

INCOHÉRENCES SUR LE MARIAGE¹⁷²

Il n'est pas d'institution dont on puisse dire plus de mal et plus de bien. Tout s'y mêle, l'éternité et le bidet. Contrat de deux impudeurs ;

spasme béni par le maire et le curé ; régularisation des soupirs ; grognement commun jusqu'à l'agonie...

J'admire tous les mariés : leur courage ou leur inconscience m'effraye. Se lier officiellement jusqu'à la mort, cela me donne le vertige : c'est la plus grande aventure qu'on puisse entreprendre et par rapport à laquelle l'exploration des pôles n'est qu'un divertissement. La vie ensemble est sûrement plus *glaciale*...

L'absurdité d'une telle entreprise devait être corrigée : aussi faut-il reconnaître que l'idée la plus sensée, la plus raisonnable, que l'homme ait conçue, est celle du divorce. Cette idée seule rend le mariage supportable, comme celle du suicide, la vie. Deux échappatoires sans lesquelles chaque instant serait un martyre.

Le célibataire est un être sans mystère, il a compris, il est prudent, il n'a rien osé ; mais tout mari est un joueur : il a tout risqué dans l'aventure la plus quotidienne et la plus atterrante, dans l'imbécillité et l'héroïsme du lit commun, du tombeau commun. Le spectacle d'un couple fait peur, comme tout mélange d'abjection et d'audace. Porter une alliance : c'est être un bagnard applaudi qui exhibe triomphalement sa honte, c'est le plus terrible consentement à la duperie.

— Mais en face de cette duperie, le célibataire se morfond : il ne saurait méconnaître le vaste souffle sordide qui anime les mariages.

TIRAILLEMENT¹⁷³

Partagé entre Dieu et le Diable, entre entendre Bach et regarder les hommes, entre l'adoration et l'impiété, le mystère et le mépris, l'inquiétude et le ricanement, je ne saurais me décider entre les deux seules attitudes qui puissent séduire l'esprit : la frivolité¹⁷⁴ et le renoncement. Pour laquelle opter alors que toutes les deux sont légitimes, et qu'aux arguments de l'une l'autre oppose les siens avec autant de validité ? J'ouvre n'importe quel auteur galant du XVIII^e siècle : il me convainc ; je m'assombris à la lecture d'un « *ars moriendi* » quelconque : j'y consens de toute mon âme. Quel chemin prendre entre la farce et le sérieux ? Je renonce à la vie *avec ses moyens* : c'est le libertinage ; je la fuis – par une méthode qui l'annule – c'est l'ascétisme. Mais si je pratique les deux voies, tour à tour ou simultanément ? Si *rien ne vaut la peine*, pourquoi ne pas goûter aux voluptés avec l'ardeur d'un ermite et ne s'acheminer vers le renoncement avec l'aisance d'un esprit enjoué ? Le monde n'étant qu'un sous-produit de notre tristesse, tous les chemins qui nous y conduisent ou nous en détournent sont bons¹⁷⁵.

Celui¹⁷⁶ que la terre n'a pas définitivement édifié, et qui espère encore le Paradis ou craint l'enfer, n'a véritablement épousé aucun

instant de plénitude et de contradiction dans lequel toutes les formes possibles de vie se réunissent et se combattent. L'appétit céleste ou les frayeurs d'une damnation future sont le fait des âmes simples qui ne connaissent point la coexistence des expériences incompatibles. Il faut épuiser ici-bas toutes les tentations, tous les espoirs et toutes les épouvantes pour pouvoir arriver à l'indifférence complète à l'endroit d'une destinée ultérieure. Seuls les hommes qui *choisissent* se forgent un absolu. Eussent-ils poussé leur curiosité partout, ils auraient découvert la dilection et l'amertume que suscitent successivement la galerie des dieux, la déception inhérente à chaque culte inspiré au *fervent provisoire* ; fervent qui, ayant fait le tour de tous les temples, étant tombé dans les bras de tous les créateurs, prolonge son va-et-vient entre les vanités de l'instant et la vanité tout court.

MORALE DU DEVOIR¹⁷⁷

Je n'ai jamais connu le devoir d'amour envers les hommes. Je puis aimer comme quiconque, naturellement, bêtement, mais, aussitôt que je *pense* à l'inclination ou à l'acte d'aimer, je m'en détourne avec horreur. Je préférerais que tous mes semblables disparussent plutôt que de m'attacher à eux *consciemment*. Né avec toutes les affections inséparables de chaque âme, un instant de lucidité me suffit cependant pour les rejeter et m'en délivrer. Un esprit qui se possède soi-même et qui se sentirait lié à la créature me semble plus inconcevable qu'un paralytique saltimbanque. Envers les autres, je ne me reconnais qu'un devoir d'ironie. Je m'oublie : et je les aime ; je me retrouve : et je les fuis. La solitude débute par le mépris et se conclut par l'indifférence. J'ignore mon prochain, et je ne saurais l'aimer comme je m'aime puisque je ne m'aime qu'à mes moments naïfs, où précisément je ne suis point moi-même, où je ne me *sais* pas. L'instant de véritable réflexion me sépare autant de *l'autre* que de moi. Et cet instant – effroyablement abstrait – m'apparaît comme seul précieux, désirable et digne : point d'êtres qui s'y insinuent, aucune tentation d'amour qui s'y dessine, rien que la distance de ce qui me fut proche : mon cœur et ceux qui le remplirent.

PRÉDESTINATION¹⁷⁸ [b]

Donnez-moi dix mille ans de vie et toutes les richesses du ciel et de la terre : je serais triste ; dispensez-moi le bonheur de tous les paradis imaginés par la nostalgie : je le serais de même. Et si un dieu me mettait dans les secrets de la Vérité, mes doutes en sortiraient raffermis – et ce dieu, diminué et pitoyable. J'ai élevé l'incertitude au rang de péché et la tristesse à la dignité du vice. De tous les

exemplaires humains, je n'en connais point de plus haïssable et de plus répugnant que celui qui a découvert la « vérité » et s'y est installé. Tout « possesseur » – même sur le plan de l'esprit – témoigne de l'abjection inhérente à toute propriété. Je n'aime que le vagabond qui ne cherche rien, même pas la vérité, surtout pas la vérité..., je n'aime que le *pèlerin du Vague* – et qui, dans ses errements, pensant à tous les mythes et à tous les temples qu'il pourrait insulter ou saccager, se comporte comme un vandale apprivoisé par la mélancolie.

L'HEURE DES AVEUX¹⁷⁹ [b]

Il n'y a qu'un miracle qui puisse me guérir de l'Ennui¹⁸⁰. Je fais le tour de cette pharmacie médiocre : ciel, progrès, Dieu, histoire, – palliatifs dérisoires qu'il faut jeter dans les poubelles du temps¹⁸¹. Je voudrais ne pas haïr la terre, mais j'abhorre ses saisons, j'exècre ses printemps. Si au moins une fin d'octobre pouvait se prolonger à plaisir et qu'il fût possible d'éviter ainsi l'indiscrétion du soleil, les provocations de la verdure, de la sève et de l'azur ! Mon sang se désagrège quand les bourgeons éclosent et ma lassitude devient rage lorsque la brute et l'oiseau s'épanouissent. La jactance environnante me fait penser à ceux qui meurent de langueur et combien tous nous devrions en mourir pour racheter les vulgarités du renouveau. J'aimerais qu'un démon conçût une conspiration contre l'homme ; je m'y associerais. J'aurais enfin un prétexte d'idéal, car l'Ennui est le martyr de ceux qui ne vivent et ne meurent pour aucune croyance.

[LES DÉLICES DE... L'APATHIE]¹⁸²

Débilité par des pensées rongeantes, je ne me trouve pas de force d'être triste, encore moins de rêver à la mort ou de la souhaiter. Je ne prise encore de plaisir qu'en cette paresse où se dissolvent mes désirs, qu'en cet état où je ne suis *rien*. Aimerais-je *vouloir* que je n'y parviendrais pas : de qui suis-je la volonté, qui *veut* en moi¹⁸³ ? Ivre de mon vide et foudroyé par mon absence, je m'abandonne à l'espace obscur ainsi qu'une larme d'aveugle. Tout se décompose alentour, et il me semble que je pourrissais déjà avant de naître...

RÉHABILITATION DE LA PÉRIPHÉRIE¹⁸⁴

La somme de vérités que nous pouvons acquérir ne se trouve aucunement en proportion avec les conditions favorables à la prospérité de notre être. C'est la quantité de nos *manques* qui permet la promotion de la connaissance : c'est ce que nous n'avons pas qui remplit notre savoir. Ainsi, un défaut du corps constitue une

excellence dans l'âme ; une vacuité dans l'âme, une prééminence dans l'esprit. Pour cette raison un malade est nécessairement plus avancé – sur le plan de la conscience – qu'un être bien portant, quand [bien] même celui-ci aurait[-il] du génie, car la conscience des organes est la présupposition du réveil de l'esprit, le fondement physiologique de l'existence lucide. Quand nous sommes assimilés à l'être, cet être nous échappe ; toutes les choses qui sont en notre pouvoir ne nous appartiennent pas, puisque nous ne nous distinguons pas d'elles. Il n'y a que le mendiant pour qui toutes les choses *existent*, parce que toutes lui résistent. Et il *jouit* d'elles plus que celui qui s'en saisit comme la santé n'est savourée – en¹⁸⁵ tant qu'essence distincte – que par le souffrant. Nous ne possédons en esprit que ce qui nous fait défaut réellement ; nous ne *savons* que ce qui nous semble éternellement inaccessible ; nous ne disposons consciemment que des fruits défendus.

Ceux que la vie a choyés, qui ne sont pas nés avec la révélation de l'impossible, seront toujours étrangers à cette avalanche de vérités qui couvre et étouffe ceux que le hasard ou le sort a placés en marge d[e] tout. Il tombe sous le sens qu'on dit plus de vérités dans un hôpital, dans un bistrot ou dans un bordel que dans tous les endroits honorables du monde, qu'il y a plus de réalité à la périphérie de la vie qu'à son centre, qu'un raté s'est avancé dans des profondeurs autrement plus dangereuses¹⁸⁶ qu'un bâtisseur de cité. L'esprit ne fleurit que sur les échecs du corps et de l'âme ; la connaissance s'élève d'une plaie secrète ou évidente ; la vue claire des choses s'amplifie par l'insuccès dans le combat avec les hommes. Là où l'esprit règne sans restrictions, l'être est vaincu quelque part. Toute défaite – quelle qu'elle soit – représente une victoire philosophique, car dans toute défaite les choses se dépouillent elles-mêmes devant l'esprit : l'écorce de la réalité se brise et le noyau ou la fiction qu'elle couvrait se démasque. N'importe quelle défaite¹⁸⁷ met l'existence dans l'obligation d'une exhibition ontologique. Ainsi, tout échec a un côté positif. On arrive à trouver partout un peu moins de réalité qu'auparavant ; et la partie vidée de celle-ci devient le contenu de la connaissance.

LES ESPRITS CONTRADICTOIRES¹⁸⁸

Un esprit n'intéresse que par les incompatibilités qu'il assume, par la tension de ses tendances opposées, par le divorce de ses opinions d'avec ses penchants. L'empereur Lucien¹⁸⁹ sur son trône prise la vie contemplative, envie les sages, et perd ses nuits à écrire contre les chrétiens ; Marc Aurèle, engagé dans des expéditions lointaines, a plus à cœur l'idée de la mort que la défense de l'Empire ; Luther, avec des instincts de vandale, s'enfonce et se morfond dans l'obsession du

péché, tandis que sa vitalité éclate, et que sa grossièreté enveloppe ses plus délicats frissons de croyant ; Nietzsche¹⁹⁰, dont toute l'œuvre est une ode à la vie et à la force, traîne une existence malade, chétive, d'une terrible monotonie. Rousseau, qui fausse toutes ses expériences, ne vit que dans l'idée de sa sincérité.

— ... C'est qu'un esprit n'est fécond que pour autant qu'il n'a pas trouvé une solution à sa vie, qu'il se trompe sur ce qu'il veut, sur ce qu'il aime ou hait et qu'il ne peut pas se choisir parce qu'il est *plusieurs*, et qu'il n'a pas le choix de soi-même. Un pessimiste qui n'adore pas secrètement la vie, est un cadavre : il ne mérite que mépris ; un agitateur d'espairs qui ne compte pas se réfugier dans l'amertume, est un débile mental. L'ivresse ou l'aigreur d'un esprit n'est tolérable que par le contraire qu'elle connaît ou prévoit. « Je ne sais pas qui je suis », « mon tempérament est ma seule doctrine », – voilà la formule d'un esprit vivant ; le¹⁹¹ savoir est un appendice de mes jours. Je suis l'apôtre de mes caprices.

Je ne puis m'attacher à un esprit que s'il est capable de n'importe quoi, sans égard à son passé, à la bienséance, à la logique, ou à son renom ; je n'aime que le penseur sans instinct de conservation¹⁹², et qui n'a rien à perdre ni à gagner ; de même je n'aime l'homme d'action que s'il est auteur d'événements, avec une arrière-pensée d'échec. Si je réussirai ou non, cela ne peut regarder que les autres... Je n'en suis plus au désir d'avoir une vie.

TRAGI-COMÉDIE D'UN VAINCU¹⁹³

Si toutes les planètes se transformaient en autant d'yeux pour pleurer ses jours, irrassasié de larmes, il en attendrait encore d'autres, venues de plus loin, de fontaines d'utopie. Malheureux sans malheur, il ne peut s'insurger contre personne, si ce n'est contre soi. Las de prendre le Très-Haut à partie, il lui faut bien pourtant accuser quelqu'un ; et de tourner contre soi les griefs adressés à l'univers, ainsi qu'un ange exterminateur qui finirait par s'exécrer, par succomber sous son propre glaive... Il a fait le tour des mondes pour chercher le coupable – qu'il portait en soi... Tous ses blasphèmes lui reviennent : archer qu'assaillent ses propres flèches, il s'en défend avec cet *orgueil de la défaite*, – dernière bonté envers soi-même, attendrissement du vaincu sur un champ de bataille sans partenaires. Dieu ni ses fils n'ont consommé leur aporie ; le Spectacle continue : d'avoir tenté en pure perte de l'interrompre, il languit dans l'humiliation, – trouble-fête accablé sous la risée universelle : pour y échapper, il n'espère plus qu'en la mélancolie, – forme d'apitoiement sur soi dans laquelle les larmes, suppléant aux instants, inondent et engloutissent le temps.

Ayant usé en moi mon humanité, je ne veux plus être homme. De quelque côté que je me tourne, je n'aperçois que des troupeaux ; partout, et dans tous les temps, les bestiaux à idéal s'agglutinent : je les entends bêler, hennir... Ceux mêmes qui ne vécurent point en société, les hommes les y ont obligés rétrospectivement : on a constitué la communauté des saints... À la poursuite d'un vrai solitaire, je passe les âges en revue : je n'y jalouse que le diable... La raison le bannit ; le cœur l'implore. Esprit de mensonge, Prince des ténèbres, Le Maudit, l'Ennemi, – combien j'aime à me remémorer les noms par lesquels ses médiocres victimes baptisèrent sa solitude ! et combien je le regrette depuis que l'intellect le relègue de jour en jour ! Il est plus seul que jamais ; et tout en moi me le rend présent, et m'assure son existence. Je crois en Lui de toute mon incapacité de *croire* ; il me faut aussi une compagnie, celle d'un seul, du Seul. Je n'ai personne nulle part, je me dois de créer un être au-dessus de moi ; mon pouvoir d'admirer demeure autant sans emploi. Tous vivent dans leur modèle ; il m'en faut un, méprisant, méchant, lucide ; je le construis de toute ma ferveur ; je punis ma solitude de n'être pas totale, j'en construis une autre au-dessus d'elle... c'est ma façon d'être humble, ou de me rechercher une paternité... On remplace Dieu comme on peut ; car tout dieu est bon, pourvu qu'il nous imite, qu'il perpétue dans l'éternité notre désir de solitude et qu'il nous dédommage ainsi de nos liens avec les autres et avec nous-mêmes.

[second état]¹⁹⁵

Ayant *usé* mon humanité, il ne m'est plus profitable d'être un homme. Je n'aperçois partout que des bestiaux à idéal qui s'agglutinent, bêlant, hennissant... Ceux mêmes qui ne vécurent point en société, on les y oblige rétrospectivement, sinon à quelle fin a-t-on constitué la « communauté » des saints ?... À la poursuite d'un véritable solitaire, je passe les âges en revue, et n'y trouve à jalouser que le Diable... La raison le bannit ; le cœur l'implore. Esprit de mensonge, Prince des ténèbres, le Maudit, l'Ennemi, – combien il m'est doux de me remémorer les noms qui flétrirent sa solitude ! et combien je l'aime depuis que jour après jour on le relègue ! Tout en moi le restitue à l'existence : je crois en Lui de toute mon incapacité de *croire*. Je rêve aussi d'une compagnie : il me faut la sienne, celle d'un seul, du Seul. N'ayant personne, nulle part, je me dois de créer quelqu'un au-dessus de moi ; mon pouvoir d'admirer – de peur de demeurer sans emploi – m'y oblige. J'aurai – comme tout le monde – un modèle : en le construisant je punis ma solitude de n'être point

totale, j'en forge une autre qui la dépasse : c'est ma façon d'être *humble*... On remplace Dieu comme on peut ; car tout dieu est bon, pourvu qu'il nous imite, qu'il perpétue dans l'éternité notre désir d'une solitude capitale en nous dédommageant ainsi de nos liens avec les autres et avec nous-mêmes...

Le¹⁹⁶ vent, folie de l'air ! la musique, folie du silence ! c'est commettre un péché que [de] sortir de soi. Ce monde par le temps fut traître au néant, comme nous le sommes au monde par le désir...¹⁹⁷

*

L'IMPOSSIBLE DÉMISSION¹⁹⁸

Des rêves biscornus peuplent les épiceries et les églises : je n'ai rencontré jusqu'à présent un seul homme qui ne vécût dans le délire. Le moindre désir fait de n'importe qui un aliéné : il suffit de se conformer à l'instinct de conservation pour qu'on mérite l'asile, et d'être vivant pour déraisonner à jamais. La vie, – accès de démence secouant la matière ! Je respire : c'en est assez pour qu'on m'enferme : incapable d'atteindre à la lumière de la mort, je me vautre dans la nuit des jours. Je ne veux plus être homme, et le suis par cette négation ; j'aspire – blessé de n'être point cadavre – à la séduction des tombes, mais les vers chôment sur mes instincts. Me haïssant entre la vie et la mort, je rêve – dans cette haine – d'une autre vie, d'une autre mort. J'ai voulu être un sage comme il n'en fut jamais, et ne suis qu'un fou parmi les fous.

L'IMPOSSIBLE DÉMISSION¹⁹⁹ [*second état*]

Des songes insensés traversent les épiceries et les églises : je n'y ai rencontré personne qui ne vécût dans le délire. Le moindre désir fait de n'importe qui un aliéné : il suffit de se conformer à l'instinct de conservation pour mériter l'asile, et d'être vivant pour déraisonner. La vie, – accès de démence secouant la matière ! Je respire : c'en est assez pour qu'on m'enferme ; incapable d'atteindre à la lumière de la mort, je me vautre dans la nuit des jours. Je ne veux plus être homme, et le suis par cette négation ; blessé de n'être point cadavre, j'aspire à la séduction des tombes ; cependant les vers chôment sur mes instincts. Je me hais entre la vie et la mort, et dans cette haine je rêve d'une autre vie, d'une autre mort ; j'ai voulu être un sage comme il n'en fut jamais, et ne suis qu'un fou parmi les fous.

L'IMPOSSIBLE DÉMISSION²⁰⁰ [*troisième état*]

Des songes insensés peuplent les épiceries et les églises : je n'y ai rencontré personne qui ne vécût dans le délire. Comme le moindre désir fait de n'importe qui un aliéné, il suffit de se conformer à l'instinct de conservation pour mériter l'asile. Je respire : c'en est assez pour qu'on m'enferme. La vie – accès de démence secouant la matière. Incapable d'atteindre aux clartés de la mort, j'étouffe dans la fumée des jours, et ne *suis* encore que par la volonté de n'être plus. L'intervalle qui me sépare de mon cadavre m'est une blessure ; cependant en vain j'aspire aux séductions de la tombe : tout en moi m'assure que les vers – déçus d'une proie qui s'obstine à palpiter – chômeraient sur mes instincts. Aussi incompetent dans la vie que dans la mort, je me hais entre les deux, et dans cette haine je rêve d'une autre vie, d'une autre mort. J'ai voulu être un sage comme il n'en fut jamais, et ne suis qu'un fou parmi des fous...

L'IMPOSSIBLE DÉMISSION²⁰¹ [quatrième état]

Des songes insensés peuplent les épiceries et les églises : je n'y ai rencontré personne qui ne vécût dans le délire. Comme dans le moindre désir gît une source d'insanité, il suffit de se conformer à l'instinct de conservation pour mériter l'asile. La vie – accès de démence secouant la matière... Je respire : c'en est assez pour que l'on m'enferme. Incapable d'atteindre aux clartés de la mort, j'étouffe dans la fumée des jours, et ne *suis* encore que par la volonté de n'être plus. L'intervalle qui me sépare de mon cadavre m'est une blessure, cependant en vain j'aspire aux séductions de la tombe : ne pouvant me dessaisir de rien, tout en moi m'assure que les vers chômeraient sur mes instincts. Aussi incompetent dans la vie que dans la mort, je me hais, et dans cette haine je rêve d'une autre vie, d'une autre mort. J'ai voulu être un sage comme il n'en fut jamais, et ne suis qu'un fou parmi des fous...

*

AUTOBIOGRAPHIE²⁰² [b]

Avec quelle quantité d'illusions ai-je dû naître pour pouvoir en perdre une tous les jours²⁰³ ! La vie est un miracle que l'amertume détruit. À vingt ans, j'imaginai parvenir sous peu à broyer l'espace d'un coup de poing, à jouer avec les étoiles, à arrêter la durée et à réduire la mort à l'inspiration de mes caprices. Les grands capitaines me paraissaient des grands timides, et les poètes les plus déchaînés, des pauvres balbutieurs : je ne connaissais pas encore la résistance que vous opposent les choses, les hommes, et les mots, comme je ne savais

pas encore que nous sommes tous des dieux par le cœur, et quelques-uns seulement par l'esprit. Je croyais *sentir* plus que l'univers ne le permettait ; mais ce n'était là qu'un infini à la portée des *nerfs*, métaphysique surgie des malaises, orgueil de la fièvre, cosmogonie d'une puberté inapte à se conclure.

LA VOGUE DE LA MORT²⁰⁴

Quand on parcourt les grands philosophes, on dirait qu'ils se sont fait un point d'honneur de ne pas regarder la mort en face. Platon lui-même l'a éludée, car en nous suggérant une pédagogie du mourir il nous a ouvert toutes les portes à l'immortalité, – supercherie transcendante devant l'irréparable déguisement inefficace du désastre imminent et indéfinissable de chaque créature comme telle. Ce n'est pas dans les grands systèmes antiques qu'on peut trouver des lumières ou des ombres sur ce problème, à la fois quotidien et éternel. Il faut attendre pour cela les penseurs crépusculaires, contemporains de la fatigue et du déclin historiques qui dans un monde de problèmes élargi, cherchaient un remède à leur situation concrète plutôt qu'un débat logique ou un exercice des fonctions pures de l'esprit. Celui-ci, avant d'être contaminé par les besoins de l'âme, ne voulait se connaître que lui-même, ses modalités et ses formes. Quand il eut permis l'intrusion des aspects réfractaires à sa nature, il fit preuve d'épuisement. La grande philosophie disparut ; elle rejeta l'idolâtrie de la connaissance. Le « cœur » n'a rien à chercher dans les constructions théoriques ; quand il réclame ses droits, quand la pensée se met à son service, c'est que cette pensée est lasse d'elle-même. La décadence commence. Le phénomène s'est répété dans la philosophie moderne.

Les²⁰⁵ problèmes qui nous paraissent aujourd'hui d'une importance capitale et comme d'une nécessité immédiate ne se trouvent ni dans Leibniz, ni dans Kant, ni dans Hegel. Nous pensons l'homme, l'attitude, la vie ou la mort ; eux pensent le sujet connaissant, les démarches de l'esprit, l'univers rationnel. Schopenhauer et surtout Nietzsche ont déplacé le centre d'intérêt des spéculations pures vers les zones irrationnelles. Les constructions grandioses d'ancien style ne sont plus possibles, s'il en existent, elles n'ont pas d'échos, n'intéressent nullement les cercles extraphilosophiques, ne concernent que les techniciens de la philosophie. Celle-ci est devenue *pratique* ; répond à un appel. Les littérateurs et tous les gens qui ne se font pas de la rigueur une idole la cultivent. Les problèmes périphériques – ou ce qu'elle considérerait ainsi – ont triomphé : la « vie » et la « mort » ont submergé les architectures classiques, se sont insinuées dans l'intimité de la pensée ; les anciennes catégories ne pouvant pas les appréhender, s'estompent et suivent le chemin de l'effacement

historique. Comment imaginer dans le système de Kant la présence d'une vie personnelle de la mort, sans l'impression d'incompatibilité ridicule et pitoyable ? Tout rationalisme est obligé de renoncer aux questions « éternelles ». Et qui sait si la raison même, par pudeur, par sécheresse ou par incapacité aura le courage ou la complaisance de les envisager ! En tout cas la philosophie capitule au moment où elle s'ouvre à *l'homme*. C'est ce qui s'est passé depuis un demi-siècle.

La mort est devenue une des obsessions de la philosophie contemporaine, parce que la *vie* l'a précédée dans l'ordre²⁰⁶ des problèmes. Une philosophie de la mort devrait être l'aboutissement naturel d'une philosophie de la vie. Car la vie a été *tuée* par le vitalisme, par la doctrine qui la convertissait en absolu. La frénésie de Nietzsche et celle un peu plus discrète de Bergson nous en ont fait entrevoir le fond ; ils l'ont *usée* à force de l'exalter. La volonté de puissance et l'élan vital étaient trop *positifs* pour refléter l'équivoque essentielle de la réalité vitale. Bergson (le philosophe le moins tragique des temps modernes) échoue dans l'optimisme et la superficialité métaphysique : il n'a pas vu, – remarque son disciple et son critique, Simmel, – le paradoxe de la vie qui pour se maintenir doit se détruire. Nietzsche, n'ayant pas un système nettement équilibré, *s'oublie* plus souvent – la poésie l'y aidant – et tourne ses regards vers *l'autre côté* ; il ne croit pas toujours avoir *découvert* la vie ; il y a des failles dans son enthousiasme (autrement qui le lirait encore ?).

La vie transformée en seul principe explicatif n'explique presque rien. Notre hérédité monothéiste et notre préjugé moniste nous poussent à inventer toujours des motifs originaires qui réduisent tout à un ensemble coordonné et transparent. Même *le point de vue* tend à se substituer à une divinité. Le penchant de l'esprit vers la réductibilité totale lui fait sacrifier les détails du réel, qui à leur tour se vengent ; ils percent à la surface et chacun – dans la succession de l'inspiration métaphysique – est promu au rang de seul élément explicatif. La « vie » en fut un et aussi peu satisfaisant que ceux qui l'ont devancé ou ceux qui l'ont suivi.

L'histoire²⁰⁷ de la philosophie n'est autre chose que l'usure des absolus. Chacun s'épuise à cause de sa propre limitation, et de l'ennui qu'il inspire nécessairement un jour. Je pense l'infini de Dieu – et, par ce penser, Dieu fait un pas vers le fini ; j'analyse l'esprit universel – et Hegel est victime de ses propres simplifications ; l'élan vital lui-même retombe à force d'être ressenti : on découvre finalement que ses absences occupent plus d'espace dans le monde que son jaillissement. C'est que tout principe approfondi méticuleusement ou seulement vécu se subtilise en fantôme ou en nullité. C'est la farce tragique de la philosophie. Ainsi, normalement la mort devrait être le centre de toute

spéculation de tous les temps, l'unique obsession de l'animal vertical, car elle est toujours là, substance de toutes les craintes, aliment de toutes les angoisses, ton implicite des événements et de la banalité, seul point qui unisse indissolublement dans l'être l'immédiat et l'éternité. Elle a attendu notre temps pour pouvoir entrer en théorie ; elle y est entrée par Heidegger – et elle va devenir aussi anachronique que lui. Pourtant c'est elle qui fut l'unique raison de vie de la poésie. Ou presque. Sa substance, réfractaire aux concepts, glisse facilement dans le vers ; elle appartient aux choses qui doivent être chantées ; elle est mal à l'aise dans la philosophie. Plus encore que la vie, elle s'accommode des définitions les plus contradictoires. Ensuite, sa réalité métaphysique n'est révélabile que par des états d'âme, par la psychologie. Donc, aucune garantie de validité abstraite. Ce que nous dévoile²⁰⁸ notre âme est toujours mal assimilé par notre esprit. Celui-ci a été *forcé* d'accepter la mort, qui ne le rend pas très éloquent : les pages de Heidegger sur elle n'égaleront jamais en intensité celles de Tolstoï ou de Rilke. C'est que la philosophie est un mode d'expression inapte à rendre ce qu'il y a de plus intime et de plus nécessaire en nous. Elle a une réputation de profondeur, mais elle n'est pas profonde, ni réellement géniale. Il y a un moment où tout philosophe cite un poète ou le devient lui-même : cette faillite des concepts coïncide avec le vrai moment philosophique, et constitue *l'excuse* de la philosophie. Pour la religion, pourrait-on en trouver une ? Ce qui aggrave son cas, c'est qu'en se nourrissant de la mort, elle l'escamote en même temps par tout un système de subterfuges. N'importe quel Dieu tue tous les problèmes. La mort n'est une réalité inconditionnée que pour ceux qui n'ont ni les ressources du suicide ni celles de l'immortalité. À la philosophie existentielle revient le mérite d'avoir accepté l'impasse. Elle aurait pu aisément glisser vers des erreurs consolatrices. Or, la vraie méditation sur la mort ne souffre pas l'atténuation par le salut ou la délivrance. Le ciel est né un jour d'une angoisse tiède. Et la révélation de la vie, qui sait si elle n'est pas née d'un suicide manqué ! Les questions métaphysiques ont trop souvent leur racine dans des accidents psychologiques²⁰⁹.

LA VOGUE DE LA MORT

DANS LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE²¹⁰ [second état]

Après avoir parcouru les grands philosophes, on dirait qu'ils se sont fait un point d'honneur de ne pas regarder la mort en face. Platon lui-même l'a éludée, car en nous suggérant une pédagogie du mourir, il nous a ouvert toutes les portes de l'immortalité, supercherie transcendante devant l'irréparable déguisement inefficace du désastre imminent et indéfinissable de chaque créature comme relie. Ce n'est

pas dans les grands systèmes antiques qu'on peut trouver des lumières ou des ombres sur ce problème à la fois quotidien et éternel. Il faut attendre pour cela les penseurs crépusculaires²¹¹ contemporains de la fatigue et du déclin historiques qui, dans un monde de problèmes élargi, cherchaient un remède à leur situation concrète plutôt qu'un débat logique ou un exercice des fonctions pures de l'esprit. Celui-ci, avant d'être contaminé par les besoins de l'âme, ne voulait connaître que lui-même, ses modalités et ses formes. Quand il eut permis l'intrusion des aspects réfractaires à sa nature, il fit preuve d'épuisement. La grande philosophie disparut ; elle rejeta l'idolâtrie de la connaissance. Le « cœur » n'a rien à chercher dans les constructions théoriques ; quand il réclame ses droits, quand la pensée se met à son service, c'est que cette pensée est lasse d'elle-même. La décadence commence.

Le phénomène s'est répété dans la philosophie moderne.

Les²¹² problèmes qui nous paraissent aujourd'hui d'une importance capitale et comme d'une nécessité immédiate ne se trouvent pas dans Leibniz, ni dans Kant, ni dans Hegel. Nous pensons l'homme, l'attitude, la vie ou la mort ; eux pensent le sujet connaissant, les démarches de l'esprit, l'univers rationnel. Schopenhauer et surtout Nietzsche ont déplacé le centre d'intérêt des spéculations pures vers les zones irrationnelles. Ces constructions grandioses d'ancien style ne sont plus possibles ; s'il en existe, elles n'ont pas d'échos, n'intéressent nullement les cercles extraphilosophiques, ne concernent que les techniciens de la philosophie. Celle-ci est devenue pratique ; elle répond à son appel. Les littérateurs et tous les gens qui ne se font pas de la rigueur une idole la cultivent. Les problèmes périphériques, ou ce que l'on considérerait ainsi, ont triomphé ; la « vie » et la « mort » ont submergé les architectures classiques, se sont insinuées dans l'intimité de la pensée ; les anciennes catégories ne pouvant pas les appréhender, s'estompent et suivent le chemin de l'effacement historique. Comment imaginer dans le système de Kant la présence d'une vision personnelle de la mort, sans l'impression d'incompatibilité ridicule et pitoyable ? Tout rationalisme est obligé de renoncer aux questions « éternelles ». Et qui sait si la raison même, par pudeur, par sécheresse ou par incapacité aura le courage ou la complaisance de les envisager ! En tous cas la philosophie capitule au moment où elle s'ouvre à *l'homme*. C'est ce qui s'est passé depuis un demi-siècle.

La²¹³ mort est devenue une des obsessions de la philosophie contemporaine, parce que *la vie* l'a précédée dans l'ordre des problèmes. Une philosophie de la mort devrait être l'aboutissement naturel d'une philosophie de la vie. Car la vie a été *tuée* par le vitalisme, par la doctrine qui la convertissait en absolu. La frénésie de

Nietzsche et celle un peu plus discrète de Bergson nous en ont fait entrevoir le fond ; ils l'ont *usée* à force de l'exalter. La volonté de puissance et l'élan vital étaient trop *positifs* pour refléter l'équivoque essentielle de la réalité vitale. Bergson (le philosophe le moins tragique des temps modernes) échoue dans l'optimisme et la superficialité métaphysique ; il n'a pas vu, – remarque son disciple et son critique Simmel, – le paradoxe de la vie qui pour se maintenir doit se détruire. Nietzsche n'ayant pas un système nettement équilibré, *s'oublie* plus souvent – la poésie l'y aidant – et tourne ses regards vers *l'autre côté* –, il ne croit pas toujours avoir *découvert* la vie ; il y a des failles dans son enthousiasme (autrement qui le lirait encore ?).

La vie transformée en seul principe explicatif n'explique presque rien. Notre hérédité monothéiste et notre préjugé moniste nous poussent à inventer toujours des motifs originaux qui réduisent tout à un ensemble coordonné et transparent. Même le *point de vue* tend à se substituer à une divinité. Le penchant de l'esprit vers la réductibilité totale lui fait sacrifier les détails du réel, qui, à leur tour²¹⁴, se vengent ; ils percent à la surface et chacun – dans la succession de l'inspiration métaphysique – est promu au rang de seul élément explicatif. La « vie » en fut un, et aussi peu satisfaisant que ceux qui l'ont devancé ou ceux qui l'ont suivi.

L'histoire de la philosophie n'est autre chose que l'usure des absolus. Chacun s'épuise à cause de sa propre limitation, et de l'ennui qu'il inspire nécessairement un jour. Je pense l'infini de Dieu et, par ce[tte] pens[ée], Dieu fait un pas vers le fini ; j'analyse l'esprit universel – et Hegel est victime de ses propres simplifications ; l'élan vital lui-même retombe à force d'être ressenti : on découvre finalement que ses absences occupent plus d'espace dans le monde que son jaillissement. C'est que tout principe approfondi méticuleusement ou seulement vécu se subtilise en fantôme ou en nullité. C'est la force tragique de la philosophie. Ainsi, normalement la mort devrait être le centre de toute spéculation de tous les temps, l'unique obsession de l'animal vertical, car elle est toujours là, substance de toutes les craintes, aliment de toutes les angoisses, ton implicite des événements et de la banalité, seul point qui unisse indissolublement dans l'être l'immédiat et l'éternité. Elle a attendu notre temps pour pouvoir entrer en théorie ; elle y est entrée par Heidegger et elle va devenir aussi anachronique que lui. Pourtant c'est elle qui fut l'unique raison de vie de la poésie ou presque. Sa substance, réfractaire aux concepts, glisse facilement dans le vers ; elle appartient aux choses qui doivent être²¹⁵ chantées ; elle est mal à l'aise dans la philosophie. Plus encore que la vie, elle s'accommode des définitions les plus contradictoires. Ensuite, sa réalité métaphysique n'est révélabile que pour des états d'âme, par la psychologie. Donc, aucune garantie de validité abstraite. Ce que nous

dévoile notre âme est toujours mal assimilé par notre esprit. Celui-ci a été *forcé* d'accepter la mort qui ne le rend pas très éloquent. Les pages de Heidegger sur elle n'égaleront jamais en intensité celles de Tolstoï ou de Rilke. C'est que la philosophie est un mode d'expression inapte à rendre ce qu'il y a de plus intime et de plus nécessaire en nous. Elle a une réputation de profondeur, mais elle n'est pas profonde, ni réellement géniale. Il y a un moment où tout philosophe cite un poète ou le devient lui-même. Cette faillite des concepts coïncide avec le vrai moment philosophique, et constitue *l'excuse* de la philosophie. Pour la religion, pourrait-on en trouver une ? Ce qui aggrave son cas, c'est qu'en se nourrissant de la mort, elle l'escamote en même temps par tout un système de subterfuges. N'importe quel Dieu tue tous les problèmes. La mort n'est une réalité conditionnée que pour ceux qui n'ont ni les ressources du suicide ni celles de l'immortalité. À la philosophie existentielle revient le mérite d'avoir accepté l'impasse. Elle aurait pu aisément glisser vers des erreurs consolatrices. Or, la vraie méditation sur la mort ne souffre pas l'atténuation par le salut ou la délivrance. Le ciel est né un jour d'une angoisse²¹⁶ tiède. Et la révélation de la vie, qui sait si elle n'est pas née d'un suicide manqué ! Les questions métaphysiques ont trop souvent leur racine dans des accidents psychologiques. Quand ceux-ci coïncident avec les nécessités du moment historique, l'esprit est supérieurement *contemporain*, il périt dans l'époque parce qu'adopté par elle, qui l'épuisé et le voue implicitement à la liquidation. Kierkegaard n'est pas contemporain de son temps, mais du nôtre. Entre lui et les exigences de son époque il n'y avait aucun contact. Philosophiquement un penseur ne vit que dans le moment qu'il féconde. Kierkegaard a anticipé toute la crise de la philosophie actuelle ; mais il n'a été compris qu'au moment où cette crise est arrivée à son point culminant ; à la nudité complète des choses et des idées qui est le symbole de tout désarroi. Ainsi nous sommes mis devant la vie et la mort nues, prisonniers d'une vision sans mythologie. Nous sommes dans la situation des philosophes anciens du temps de la décadence ; les grands systèmes classiques sont usés ; nous sommes les sceptiques, les stoïciens, les épicuriens, des Romes modernes. Quand les Grecs promenaient leurs doutes à travers l'empire, l'ébranlement de celui-ci et de la philosophie était un fait virtuellement consommé. Une philosophie de la mort qui intéresse le public, répond toujours à une mort historique, mais émane des réalités dernières de l'âme. C'est le *fundus animæ* qui trouve des conditions extérieures et propices, l'intimité ultime de l'âme qui se reconnaît dans les dehors du temps.

Quand²¹⁷ on ne peut plus forger de mythes éternels, on se contente de regarder la vie et la mort comme telles, sans les complicités de l'espoir et après avoir extirpé des dimensions du temps et le passé et

l'avenir. Le présent devient alors cette possibilité de l'impossibilité de l'existence, par laquelle Heidegger qualifie la mort.

Ainsi l'âme trop mûre s'insinue dans les concepts. Les instruments de l'abstraction, déconcertés devant tant de décomposition à la fois subtile et confuse, s'évertuent à créer une ordonnance, une apparence de système. Nous sommes venus tous avec notre propre mort devant les portes de la philosophie. Elles-mêmes étant pourries et n'ayant plus rien à défendre, s'ouvrent et n'importe quoi devient sujet philosophique. Imaginez la *Monadologie* de Leibniz ou l'*Éthique* de Spinoza, où les paragraphes seraient remplacés par des cris. C'est à peu près l'image de la pensée contemporaine et de l'âme qui la supporte. Car si on prend comme point de départ la situation immédiate de l'homme, sa condition en dehors des valeurs et des normes, toute affirmation devient légitimée. Nos vérités tuent la vérité ou l'exigence de la vérité. Nous *restons* dans le vrai ; mais la philosophie *construit* celui-ci. Jamais la poésie n'a remporté un tel succès avec d'autres moyens que les siens. Tout son monde est entré en théorie. Les quelques pages de *Was ist Metaphysik ?* de Heidegger – petite brochure et le chef-d'œuvre de la philosophie contemporaine – ne remplacent certainement aucun vers d'aucun²¹⁸ poète en proie au néant, mais c'est néanmoins un des essais les plus réussis de voler à la poésie sa matière. Ainsi la philosophie s'enrichit à ses propres dépens ; elle sacrifie son destin impersonnel ; les sentiments s'infilrent dans les catégories ; le cœur se *transpose* dans de vagues essences qui se prêtent à la description ; le moi concret avec ses variabilités est converti en seul invariant ; *l'âme prend la place des mythes qu'elle a forgés*. Et c'est ainsi que chacun de nous consent à la fin de la philosophie²¹⁹.

MIHAIL EMINESCO²²⁰

Il ne peut y avoir d'aboutissement à la vie d'un poète. C'est de tout ce qu'il n'a pas vécu que lui vient sa puissance. Plus le contenu de l'instant est nourri d'inaccessible, plus le poète est à même d'en exprimer la substance. La quantité de résistance que la vie oppose à la soif de vivre détermine la qualité du souffle poétique. L'expression se condense dans la mesure où l'existence nous échappe et le poids du mot est proportionnel au caractère fuyant du vécu.

Eminesco, le plus grand poète roumain, est une des illustrations les plus probantes de l'échec qu'implique toute existence poétique. Sa vie n'est qu'une série de misères accompagnées par le pressentiment de la folie qui devait finalement les couronner. Raconter cette vie ne servirait à rien, du moment qu'elle était nécessaire, et du moment que les accidents heureux n'entachent aucunement sa pureté négative. Pourquoi faire l'histoire d'une fatalité, quand elle aurait été la même

dans n'importe quelle situation du temps et de l'espace ? La biographie n'a de sens que si elle met en évidence l'élasticité d'une destinée, la somme de variables qu'elle comporte. Chez Eminesco, c'est la monotone idée de l'irréparable qui laisse prévoir dès les premiers vers ce qui devait suivre et qui rend inutiles les soucis biographiques. Ce sont les médiocres qui ont une vie. Et si on a inventé les biographies des poètes, c'est pour suppléer la vie inutile qu'ils n'ont pas eue.

On a beaucoup écrit en Roumanie sur Eminesco et surtout sur son « pessimisme », sur l'influence dans son œuvre de Schopenhauer et du bouddhisme. Pessimiste, il l'a été en effet et il fait penser dès l'abord à un Leopardi ou à cet étrange Portugais, Quental. Seulement c'est passer à côté de l'essence de sa poésie ou se débarrasser trop facilement des difficultés qu'elle suscite que de la qualifier de « pessimiste » – comme s'il pouvait y avoir une autre sorte de poésie ! A-t-on jamais vu un chant de *l'espoir* qui n'inspirât pas un léger dégoût ? Le mot de Valéry : « Les optimistes écrivent mal » signifie, au fond, qu'il ne saurait y avoir d'affinité qu'entre le rêve et l'absence. Comment chanter une présence quand le *possible* lui-même est entaché d'une ombre de vulgarité ? Entre la poésie et l'espoir l'incompatibilité est complète. Car la poésie n'exprime que ce qu'on a perdu ou ce qui n'est pas – pas même ce qui pourrait être. Sa signification dernière : *l'impossibilité de toute actualité*. C'est pour cela que le cœur du poète n'est rien d'autre que l'espace intérieur et incontrôlable d'une fervente décomposition. Qui oserait se demander comment il a ressenti la vie quand c'est par la mort qu'il a été vivant ?

Eminesco a vécu dans l'invocation du non-être. Et cette invocation se déploie entre une sensation matérielle, qui est le *froid* de la vie, et une sorte de prière, qui en est l'aboutissement.

La Prière d'un Dace, un des poèmes les plus désespérés de toutes les littératures, est un hymne à l'anéantissement. Il y demande la grâce de l'éternel repos. Et pour s'assurer que rien ne l'attacherait encore à la vie et que rien n'entraverait son désir du néant, il exige de Dieu qu'il maudisse tout homme qui aurait pitié de lui, qu'il bénisse celui qui l'accablerait, qu'il prête force au bras qui voudrait le tuer et que parmi les hommes celui-là soit le premier qui lui ôterait la pierre où reposer sa tête.

*Celui qui excitera les chiens pour qu'ils déchirent mon cœur
Accorde-lui, Seigneur, une précieuse couronne
Et à celui qui lapidera ma face
Sois²²¹ bienveillant, Toi Tout-Puissant, et donne-lui la vie éternelle.*

Ce n'est qu'ainsi qu'il peut remercier Dieu de lui avoir accordé « la chance de vivre ». Disparaître irrémédiablement dans « l'éternelle

extinction » lui paraît le suprême achèvement.

Dans *Mortua est* il se demande : « Le tout n'est-il pas folie ? » Les hommes sont des « rêves incorporés qui courent après des rêves ».

Eminesco n'a pas trouvé le subterfuge sublime de l'extase. Il s'élève de *l'intérieur de la mort* au-dessus de la vie. Dans l'extase on est au-delà de l'une comme de l'autre. C'est la solution de Shelley, qui a réussi à transcender l'irréductible de la vie et de la mort tandis qu'il les fond en musique irréelle. Philosophiquement parlant, c'est les escamoter ; poétiquement, c'est les sauver dans une irréalité plus efficace que leur réelle dissemblance.

Dans toute extase il y a quelque chose de divin ; et de frelaté aussi.

Pour échapper à une telle lucidité, un Hölderlin se complaît dans une Grèce idéale de l'âme ; il veut *se* leurrer. Il *sentait* qu'il était condamné. Et voulait faire quelque chose pour fuir son destin. Il est grand parce qu'il n'a pas pu y réussir. C'est mentir pour un poète que de ne pas s'effondrer sous son propre idéal. Plus que tous les humains, il est à la recherche de l'illusion, sans pouvoir jamais s'y installer.

On pourrait avoir l'impression qu'Eminesco a essayé de se laisser tromper par l'amour. Pourtant il *sait* l'illusion de toutes ses langueurs. Il ne s'adonne à la passion que pour les souffrances qu'elle inspire, pour son échec. D'ailleurs n'a-t-on pas remarqué que l'amour est substance de poésie uniquement parce qu'il exclut le bonheur ? Pour les cœurs dissociés du monde, il ne peut être éprouvé que sous la forme de la félicité ou du malheur. Qu'Eminesco ait aimé une femme que tout le monde a eue, sauf lui, cela peut tenir à beaucoup de choses. Le fait important, c'est qu'il n'a pu succomber à la dégradation du bonheur. Son âme n'était pas suffisamment mystique pour désertir dans la félicité (Shelley), mais suffisamment forte pour recourir au malheur qui lui aussi est une désertion. Ainsi, pour le poète, tout est possible sauf sa vie.

Comœdia, 16 janvier 1943.

LES SECRETS DE L'ÂME ROUMAINE LE « DOR » OU LA NOSTALGIE

On pourrait appréhender l'essence des peuples – plus encore que celle des individus – par leur façon de participer au *vague*. Les évidences où ils vivent dévoilent uniquement leur être transitoire qui les rend accessibles et effacés. Les psychologues, spécialisés dans la perception des périphéries de l'âme, ce par quoi elle fait partie du monde, ont dégradé les irréductibles intérieurs et les ont ramenés à quelques variétés significatives pour l'apparence seulement.

Ce qu'un peuple peut exprimer n'a qu'une valeur historique. C'est sa

réussite dans le devenir. Mais ce qu'il ne peut pas exprimer, *son échec dans l'éternel*, c'est son âme même, infructueusement assoiffée de sa propre identité. Tout essai de s'épuiser dans l'expression est frappé d'impuissance. Et pour suppléer à cette déficience, les peuples ont inventé certains mots – les mots de leur âme – qui ne sont que des allusions à l'indicible, pâles émanations d'un accord mystérieux.

Combien²²² de fois, dans nos pérégrinations en dehors de l'intellect, n'avons-nous pas reposé nos troubles à l'ombre de ces *Sehnsucht*, *yearning*, *saudade*, de ces fruits sonores éclos pour des cœurs trop mûrs !

Celui qui s'évertuerait à trouver la formule du *mal du lointain* deviendrait – philosophiquement – victime d'une architecture mal construite. Pour remonter à l'origine de ces expressions du vague, il faut pratiquer une régression affective vers leur essence. Il faut se noyer dans l'ineffable et en sortir avec les concepts en lambeaux. Une fois perdus l'assurance théorique et l'orgueil de l'intelligible, on peut essayer de tout comprendre. De tout comprendre, *pour soi-même*. On arrive alors à se réjouir dans l'inexprimable, à passer ses jours en marge du compréhensible et à se vautrer voluptueusement dans la banlieue du sublime. Car pour échapper à la stérilité – il faut vivre dans une musique absurde où souffrent les concepts. Sans le deuil quotidien de la raison, l'âme se desséchera dans un automne lucide, dans un refus ultime de la fin.

Vivre continuellement dans l'attente, dans ce qui n'est pas encore, c'est accepter le vital déséquilibre que suppose l'idée d'avenir. Toute nostalgie est un dépassement du présent. La vie n'a de contenu que dans la violation du temps. L'obsession de l'*ailleurs*, c'est l'impossibilité de l'instant. Et cette impossibilité est la nostalgie même.

Le fait que les Français se soient refusés à éprouver et surtout à cultiver l'imperfection de l'indéfini n'est pas sans avoir un accent révélateur. Sous forme collective, ce mal n'existe pas en France. Le *cafard* n'a pas de qualité métaphysique et l'*ennui* est singulièrement digéré. C'est que les Français refusent de se complaire dans le « possible ». La langue même élimine toute complicité avec ses dangers. Y a-t-il un autre peuple qui se trouve plus à son aise dans le monde, pour qui le *chez soi* ait plus de sens et plus de poids ?

Pour désirer fondamentalement autre chose, il faut être désintégré dans l'espace et dans le temps, il faut vivre dans un minimum de parenté avec le lieu et le moment. Ce qui fait que l'histoire de la France offre si peu de discontinuités, c'est le désir d'identité avec soi-même, qui flatte notre inclination à la perfection et déçoit le besoin du *nouveau* qu'implique une vision tragique. La seule chose contagieuse en France, c'est la lucidité. L'horreur d'être dupe, d'être victime de quoi que ce soit empêche de se mêler au drame. C'est pour cela qu'un Français n'accepte l'aventure qu'en pleine conscience : il veut être dupe ; il se bande les yeux. L'héroïsme inconscient lui semble un manque de goût. Mais la vie n'est féconde que si l'on anticipe – à tout instant – l'impulsion, et non la volonté, d'être cadavre, d'être métaphysiquement dupe.

Si les Français ont chargé de trop de clarté la *nostalgie*, s'ils lui ont enlevé certains prestiges intimes et dangereux, la *Sehnsucht*, par contre, épuise ce qu'il y a d'essentiel dans les conflits de l'âme allemande. Chez les Allemands il n'y a pas de solution à la tension entre la *Heimat* et l'infini. C'est être enraciné et déraciné en même

temps, c'est n'avoir pas pu trouver un compromis entre le foyer et le lointain. L'impérialisme, dans son ultime essence, n'est-il pas la traduction politique de la *Sehnsucht* ? On ne saurait trop insister sur les conséquences historiques de certaines approximations de l'âme. Or, la nostalgie en est une. Approximation, car elle empêche l'âme de se reposer dans l'existence ou dans l'absolu : elle oblige à flotter dans l'indistinct, à perdre ses assises, à vivre à *découvert* dans le temps.

On²²³ voit se grouper autour d'un même sens profond toutes les manifestations d'un peuple si on arrive à réaliser le contenu affectif des mots-clefs de sa langue. Le mot roumain *dor* est une de ces expressions, d'une douce et tyrannique fréquence, qui expriment toutes les indéterminations sentimentales d'une âme. Il signifie *nostalgie*. Mais aucun équivalent ne peut rendre sa substance particulière. Il pousse sur un fond de souffrance et s'épanouit, aérien, au-dessus de l'accablement d'un peuple, étranger au bonheur. Car il faut penser à son histoire de détresse, à l'amoncellement de malchances, d'échecs et de malheurs pour comprendre la note plaintive que dégage la sonorité condensée et volatile du *dor*. Toute la poésie populaire en est imbuë. Ce n'est pas une fleur raffinée, ni un prétexte pour des sensibilités désabusées, c'est *l'aveu* poétique de l'âme à la recherche d'elle-même. Infiniment plus répandu chez les paysans que chez les intellectuels, il surgit de l'obscurité du sang, comme une sorte de tristesse de la terre. La « *doîna* », qui de toute la poésie populaire exprime le mieux l'essence mélancolique du *dor*, est une lamentation, adoucie par la résignation et l'acceptation du destin.

Tandis que la *Sehnsucht* était plutôt une aspiration vers le lointain, le *dor* est le dépassement dans le lointain. On se sent partout trop loin. Il n'est pas sans intérêt le fait que le motif principal de la littérature roumaine, pendant très longtemps, a été le déracinement. Il se peut que cela soit un caractère commun à toutes les œuvres surgies du folklore, de toutes les littératures pour qui le paysan *existe*. Mais le fait capital qui nous intéresse, c'est que, indépendamment des conditions et des explications historiques, la ferveur vaguement négative du *dor* se soit infiltrée et stratifiée dans l'âme roumaine, à tel point qu'elle en est la définition même. Être arraché au sol, désorbité dans le temps, coupé de ses racines immédiates, c'est désirer une réintégration dans les sources originelles d'avant la séparation et la déchirure. Le *dor*, c'est justement se sentir éternellement loin de chez soi. Non pas la postulation contradictoire de l'infini et de la *Heimat*, mais le retour vers le fini, vers l'immédiat, vers la conquête de ce qu'on avait avant d'être seul, l'appel terrestre et maternel, la désertion du lointain. On dirait que l'âme ne se sent point consubstantielle au monde. Alors elle rêve tout ce qu'elle a perdu. C'est la négation du courage tragique, de l'abandon *dans le combat*. Ainsi que l'esprit, le cœur s'emploie à forger

des utopies. Et de toutes, la plus étrange, c'est celle d'un univers *natal*, où on se repose de soi-même, un univers-oreiller cosmique de toutes nos fatigues.

Le *dor* exprime d'une façon saisissante qu'il ne saurait y avoir de rêve sans lâcheté, que toutes les incertitudes du cœur tiennent à la peur de l'acte. Cela explique pourquoi dans toute nostalgie qui s'intériorise trop, qui se nourrit d'elle-même et qui perd le contact avec la vie, il y a une virtualité d'échec. C'est comme si on avait rassemblé toutes ses forces pour élaborer le Vague. Le *dor* est la vitalité d'un peuple, placée dans l'indéfini ; en lui s'expriment les instincts égarés dans l'âme et oublieux de leur puissance.

Les Roumains ont trop *d'âme* : ils ne se trouvent qu'au seuil de l'esprit. Pourront-ils convertir les forces du *dor* sur le plan de l'histoire ? Tout le problème est là.

Jusqu'à présent le *dor* n'a été que le retard toujours prolongé de tout accomplissement. Ne pouvant trouver une forme de vie qui leur convienne et n'étant pas suffisamment préparés pour regarder en face un destin en suspens, les Roumains ont fait de la nostalgie un succédané affectif du mal métaphysique.

En Occident, on vit le drame de l'intelligence ; dans le sud-est de l'Europe, celui de l'âme. D'un côté comme de l'autre on trébuche. On va trop loin dans une seule dimension. Les uns ont dépensé leur âme ; les autres ne savent quoi en faire. Nous sommes tous également éloignés de nous-mêmes.

VARIANTES DÉFINITIVES

1 – C'est parce qu'elle ne repose sur rien, parce que l'ombre même d'un argument lui fait défaut que nous persévérons dans la vie. La mort est trop exacte ; toutes les raisons se trouvent de son côté. Mystérieuse pour nos instincts, elle se dessine, devant notre réflexion, limpide, sans prestiges, et sans les faux attraits de l'inconnu.

À force de cumuler des mystères nuls et de monopoliser le non-sens, la vie inspire plus d'effroi que la mort : c'est elle qui est le grand Inconnu.

Où peut mener tant de vide et d'incompréhensible ? Nous nous agrippons aux jours parce que le désir de mourir est trop logique, partant inefficace. Que si la vie avait un seul argument pour elle – distinct, d'une évidence indiscutable – elle s'anéantirait ; les instincts et les préjugés s'évanouissent au contact de la Rigueur. Tout ce qui respire se nourrit d'invérifiable, un supplément de logique serait funeste à l'existence, – effort vers l'Insensé... Donnez un but précis à la vie : elle perd instantanément son attrait. L'inexactitude de ses fins la rend supérieure à la mort ; – un grain de précision la ravalerait à la trivialité des tombeaux. Car une science positive du sens de la vie dépeuplerait la terre en un jour ; et nul forcené ne parviendrait à y ranimer l'improbabilité féconde du Désir.

Comment imaginer la vie des autres, alors que la sienne paraît à peine concevable ? On rencontre un être, on le voit plongé dans un monde impénétrable et injustifiable, dans un amas de convictions et de désirs qui se superposent à la réalité comme un édifice morbide. S'étant forgé un système d'erreurs, il souffre pour des motifs dont la nullité effraie l'esprit et se donne à des valeurs dont le ridicule crève les yeux. Ses entreprises sembleraient-elles autre chose que vétilles, et la symétrie fébrile de ses soucis serait-elle mieux fondée qu'une architecture de balivernes ? À l'observateur extérieur, l'absolu de chaque vie se dévoile interchangeable, et toute destinée, pourtant inamovible dans son essence, arbitraire. Lorsque nos convictions nous paraissent les fruits d'une frivole démente, comment tolérer la passion des autres pour eux-mêmes et pour leur propre multiplication dans l'utopie de chaque jour ? Par quelle nécessité celui-ci s'enferme-t-il dans un monde particulier de prédilections, celui-là dans un autre ?

Lorsque nous subissons les confidences d'un ami ou d'un inconnu, la

révélation de ses secrets nous remplit de stupeur. Devons-nous rapporter ses tourments au drame ou à la farce ? Cela dépend en tout point des bienveillances ou des exaspérations de notre fatigue. Chaque destinée n'étant qu'une ritournelle qui frétille autour de quelques taches de sang, c'est à nos humeurs de voir dans l'agencement de ses souffrances un ordre superflu et distrayant, ou un prétexte de pitié.

Comme il est malaisé d'approuver les raisons qu'invoquent les êtres, toutes les fois qu'on se sépare de chacun d'eux, la question qui vient à l'esprit est invariablement la même : comment se fait-il qu'il ne se tue pas ? Car rien n'est plus naturel que d'imaginer le suicide des autres. Quand on a entrevu, par une intuition bouleversante et facilement renouvelable, sa propre inutilité, il est incompréhensible que n'importe qui n'en ait fait autant. Se supprimer semble un acte si clair et si simple ! Pourquoi est-il si rare, pourquoi tout le monde l'élude-t-il ? C'est que, si la raison désavoue l'appétit de vivre, le rien qui fait prolonger les actes est pourtant d'une force supérieure à tous les absolus ; il explique la coalition tacite des mortels contre la mort ; il est non seulement le symbole de l'existence, mais l'existence même ; il est le tout. Et ce rien, ce tout ne peut donner un sens à la vie, mais il la fait néanmoins persévérer dans ce qu'elle est : un état de non-suicide.

LA DÉRISION D'UNE « VIE NOUVELLE » 226

Cloués à nous-mêmes, nous n'avons pas la faculté de nous écarter du chemin inscrit dans l'innéité de notre désespoir. Nous faire exempter de la vie parce qu'elle n'est pas notre élément ? Personne ne délivre des certificats d'inexistence. Il nous faut persévérer dans la respiration, sentir l'air brûler nos lèvres, accumuler des regrets au cœur d'une réalité que nous n'avons pas souhaitée, et renoncer à donner une explication au Mal qui entretient notre perte. Quand chaque moment du temps se précipite sur nous comme un poignard, et que notre chair, à l'instigation des désirs, refuse de se pétrifier, – comment affronter un seul instant ajouté à notre sort ? À l'aide de quels artifices trouverions-nous la force d'illusion pour aller en quête d'une autre vie, d'une vie nouvelle ?

C'est que tous les hommes qui jettent un regard sur leurs ruines passées s'imaginent – pour éviter les ruines à venir – qu'il est en leur pouvoir de recommencer quelque chose de radicalement nouveau. Ils se font une promesse solennelle, et attendent un miracle qui les sortirait de ce gouffre médiocre où le destin les a plongés. Mais rien n'advient. Tous continuent d'être les mêmes, modifiés seulement par l'accentuation de ce penchant à déchoir qui est leur marque. Nous ne voyons autour de nous que des inspirations et des ardeurs dégradées : tout homme promet tout, mais tout homme vit pour connaître la fragilité de son étincelle et le manque de génialité de la vie. L'authenticité d'une existence consiste dans sa propre

ruine. La floraison de notre devenir : chemin d'apparence glorieuse, et qui conduit à un échec ; l'épanouissement de nos dons : camouflage de notre gangrène... Sous le soleil triomphe un printemps de charognes ; la Beauté elle-même n'est que la mort qui se pavane dans les bourgeons...

Je n'ai connu aucune vie « nouvelle » qui ne fût illusoire et compromise en ses racines. J'ai vu chaque homme avancer dans le temps pour s'isoler dans une rumination angoissée et retomber en lui-même, avec, en guise de renouvellement, la grimace imprévue de ses propres espoirs.

LA VIE SANS OBJET²²⁷

Idées neutres comme des yeux secs ; regards mornes qui enlèvent aux choses tout relief ; autoauscultations qui réduisent les sentiments à des phénomènes d'attention ; vie vaporeuse, sans pleurs et sans rires, – comment vous inculquer une sève, une vulgarité printanière ? Et comment supporter ce cœur démissionnaire, et ce temps trop émoussé pour transmettre encore à ses propres saisons le ferment de la croissance et de la dissolution ?

Lorsque tu as vu dans toute conviction une souillure et dans tout attachement une profanation, tu n'as plus le droit d'attendre, ici-bas ou ailleurs, un sort modifié par l'espoir. Il te faut choisir un promontoire idéal, ridiculement solitaire, ou une étoile de farce, rebelle aux constellations. Irrresponsable par tristesse, ta vie a bafoué ses instants ; or, la vie, c'est la piété de la durée, le sentiment d'une éternité dansante, le temps qui se dépasse, et rivalise avec le soleil...

CONDITIONS DE LA TRAGÉDIE²²⁸

Si Jésus avait fini sa carrière sur la croix, et qu'il ne se fût pas engagé à ressusciter, – quel beau héros de tragédie ! Son côté divin a fait perdre à la littérature un admirable sujet. Il partage ainsi le sort, esthétiquement médiocre, de tous les justes. Comme tout ce qui se perpétue dans le cœur des hommes, comme tout ce qui s'expose au culte et ne meurt pas irrémédiablement, il ne se prête guère à cette vision d'une fin totale qui marque une destinée tragique. Pour cela il eût fallu que personne ne le suivît et que la transfiguration ne vînt pas l'élever à une illicite auréole. Rien de plus étranger à la tragédie que l'idée de rédemption, de salut et d'immortalité ! – Le héros succombe sous ses propres actes, sans qu'il lui soit donné d'escamoter sa mort par une grâce surnaturelle ; il ne se continue – en tant qu'existence – d'aucune manière, il reste distinct dans la mémoire des hommes comme un spectacle de souffrance ; n'ayant point de disciples, sa destinée infructueuse ne féconde rien sinon l'imagination des autres. Macbeth s'effondre sans l'espoir d'un rachat : point d'extrême-onction dans la tragédie...

Le propre d'une foi, dût-elle échouer, est d'éluder l'Irréparable. (Qu'aurait pu faire Shakespeare d'un martyr ?) Le véritable héros combat et meurt au nom de sa destinée, et non pas au nom d'une croyance. Son existence élimine toute idée d'échappatoire ; les chemins qui ne le mènent pas à la mort lui sont des impasses ; il travaille à sa « biographie » ; il soigne son dénouement et met, instinctivement, tout en œuvre pour se composer des événements funestes. La fatalité étant sa sève, toute issue ne saurait être qu'une infidélité à sa perte. C'est ainsi que l'homme du destin ne se convertit jamais à quelque croyance que ce soit : il manquerait sa fin. Et, s'il était immobilisé sur la croix, ce n'est pas lui qui lèverait les yeux vers le ciel : sa propre histoire est son seul absolu, comme sa volonté de tragédie son seul désir...

INVOCATION À L'INSOMNIE²²⁹

J'avais dix-sept ans, et je croyais à la philosophie. Ce qui ne s'y rapportait pas me semblait péché ou ordure : les poètes ? saltimbanques propres à l'amusement des femmelettes ; l'action ? imbécillité en délire ; l'amour, la mort ? prétextes de bas étage se refusant à l'honneur de concepts. Odeur nauséabonde d'un univers indigne du parfum de l'esprit... Le concret, quelle tache ! se réjouir ou souffrir, quelle honte ! Seule l'abstraction me paraissait palpiter ; je m'abandonnais à des exploits ancillaires de peur qu'un objet plus noble ne me fît enfreindre mes principes et ne me livrât aux déchéances du cœur. Je me répétais : le bordel seul est compatible avec la métaphysique ; et je guettais – pour fuir la poésie – les yeux des bonniches et les soupirs des grues.

... Lorsque tu vins, Insomnie, secouer ma chair et mon orgueil, toi qui changes la brute juvénile, en nuances les instincts, en attises les rêves, toi qui, en une seule nuit, dispenses plus de savoir que les jours conclus dans le repos, et, à des paupières endolories, te découvres événement plus important que les maladies sans nom ou les désastres du temps ! Tu me fis entendre le ronflement de la santé, les humains plongés dans l'oubli sonore, tandis que ma solitude englobait le noir d'alentour et devenait plus vaste que lui. Tout dormait, tout dormait pour toujours. Plus d'aube : je veillerai ainsi jusqu'à la fin des âges ; on m'attendra alors pour me demander compte de l'espace blanc de mes songes... Chaque nuit était pareille aux autres, chaque nuit était éternelle. Et je me sentais solidaire de tous ceux qui ne peuvent dormir, de tous ces frères inconnus. Comme les vicieux et les fanatiques, j'avais un secret ; comme eux, j'eusse constitué un clan, à qui tout excuser, tout donner, tout sacrifier : le clan des sans-sommeil. J'accordais du génie au premier venu dont les paupières fussent lourdes de fatigue, et n'admirais point l'esprit qui pût dormir, fût-il gloire d'État, de l'Art ou des Lettres. J'eusse voué un culte à un tyran qui – pour se venger de ses nuits – eût défendu le repos, puni l'oubli, légiféré le malheur et la

fièvre.

Et c'est alors que je fis appel à la philosophie : mais point d'idée qui console dans le noir, point de système qui résiste aux veilles. Les analyses de l'insomnie défont les certitudes. Las d'une telle destruction, j'en étais à me dire : plus d'hésitation : dormir ou mourir..., reconquérir le sommeil ou disparaître...

Mais cette reconquête n'est pas aisée : lorsqu'on s'en rapproche, on s'aperçoit combien on est marqué par les nuits. Vous aimez ?... vos élans seront à jamais corrompus ; vous sortirez de chaque « extase » comme d'une épouvante de délices ; aux regards de votre trop immédiate voisine vous opposerez un visage de criminel ; à ses ébats sincères vous répondrez par les irritations d'une volupté envenimée ; à son innocence par une poésie de coupable, car tout deviendra pour vous poésie, mais une poésie de la faute... Idées cristallines, enchaînement heureux de pensées ? Vous ne penserez plus : ce sera une irruption, une lave de concepts, sans consistance et sans suite, des concepts vomis, agressifs, partis des entrailles, châtiments que la chair s'inflige à elle-même, l'esprit étant victime des humeurs et hors de cause... Vous souffrirez de tout, et démesurément : les brises vous paraîtront des bourrasques ; les attouchements, des poignards ; les sourires, des gifles ; les bagatelles, des cataclysmes.

C'est que les veilles peuvent cesser ; mais leur lumière survit en vous : on ne voit pas impunément dans les ténèbres, on n'en recueille pas sans danger l'enseignement ; il y a des yeux qui ne pourront plus rien apprendre du soleil, et des âmes malades de nuits dont elles ne guériront jamais...

SUR UN ENTREPRENEUR D'IDÉES²³⁰

Il embrasse tout, et tout lui réussit ; rien dont il ne soit point contemporain. Tant de vigueur dans les artifices de l'intellect, tant d'aisance à aborder tous les secteurs de l'esprit et de la mode – depuis la métaphysique jusqu'au cinéma – éblouit, doit éblouir. Aucun problème ne lui résiste, point de phénomène qui lui soit étranger, nulle tentation qui le laisse indifférent. C'est un conquérant, et qui n'a qu'un secret : son manque d'émotion ; rien ne lui coûte d'affronter quoi que ce soit, puisqu'il n'y met aucun accent. Ses constructions sont magnifiques, mais sans sel : des catégories y resserrent des expériences intimes, rangées comme dans un fichier de désastres ou un catalogue d'inquiétudes. Y sont classées les tribulations de l'homme, de même que la poésie de sa déchirure. L'Irrémédiable est passé en système, voire en revue, étalé comme un article de circulation courante, vraie manufacture d'angoisses. Le public s'en réclame ; le nihilisme de boulevard et l'amertume des badauds s'en repaissent. Penseur sans destin, infiniment vide et merveilleusement ample, il exploite sa pensée, la veut sur toutes les lèvres. Point de fatalité qui le poursuive : né à l'époque du matérialisme, il en eût suivi le simplisme et lui

eût donné une extension insoupçonnable ; du romantisme, il en aurait constitué une Somme de rêveries ; surgi en pleine théologie, il eût manié Dieu comme n'importe quel autre concept. Son adresse à prendre de front les grands problèmes dérouté : tout y est remarquable, sauf l'authenticité. Foncièrement a-poète, s'il parle du néant, il n'en a pas le frisson ; ses dégoûts sont réfléchis ; ses exaspérations, dominées et comme inventées après coup ; – mais sa volonté, surnaturellement efficace, est en même temps si lucide, qu'il pourrait être poète s'il le voulait, et, j'ajouterais, saint, s'il y tenait... N'ayant ni préférences ni préventions, ses opinions sont des accidents ; on regrette qu'il y croie : seule intéresse la démarche de sa pensée. L'entendrais-je prêcher en chaire que je ne serais pas surpris, tant il est vrai qu'il se place au-delà de toutes les vérités, qu'il les maîtrise et qu'aucune ne lui est nécessaire ni organique...

Avançant comme un explorateur, il conquiert domaine après domaine ; ses pas non moins que ses pensées sont des entreprises ; son cerveau n'est point l'ennemi de ses instincts ; il s'élève au-dessus des autres, n'ayant éprouvé ni lassitude, ni cette mortification haineuse qui paralyse les désirs. Fils d'une époque, il en exprime les contradictions, l'inutile foisonnement ; et, lorsqu'il s'élança à la conquérir, il y mit tant de suite et d'obstination que son succès et sa renommée égalent ceux du glaive et réhabilitent l'esprit par des moyens qui, jusqu'ici, lui étaient odieux ou inconnus.

VÉRITÉS DE TEMPÉRAMENT²³¹

En face des penseurs dénués de pathétique, de caractère et d'intensité, et qui se moulent sur les formes de leur temps, d'autres se dressent chez lesquels on sent, qu'apparus n'importe quand, ils eussent été pareils à eux-mêmes, insoucieux de leur époque, puisant leurs pensées dans leur fond propre, dans l'éternité spécifique de leurs tares. Ils ne prennent de leur milieu que les dehors, quelques particularités de style, quelques tournures caractéristiques d'une évolution donnée. Épris de leur fatalité, ils évoquent des irrutions, des fulgurances tragiques et solitaires, tout proches de l'apocalypse et de la psychiatrie. Un Kierkegaard, un Nietzsche – fussent-ils surgis dans la période la plus anodine, leur inspiration n'eût pas été moins frémissante ni moins incendiaire. Ils périrent dans leurs flammes ; quelques siècles plus tôt, ils eussent péri dans celles du bûcher vis-à-vis des vérités générales, ils étaient prédestinés à l'hérésie. Il importe peu qu'on soit englouti dans son propre feu ou dans celui qu'on vous prépare : les vérités de tempérament doivent se payer d'une manière ou d'une autre. Les viscères, le sang, les malaises et les vices se concertent pour les faire naître. Imprégnées de subjectivité, l'on perçoit un moi derrière chacune d'elles : tout devient confession : un cri de chair se trouve à l'origine de l'interjection la plus anodine ; même une théorie d'apparence impersonnelle ne sert qu'à trahir son auteur, ses secrets, ses souffrances : point

d'universalité qui ne soit son masque : jusqu'à la logique, tout lui est prétexte à autobiographie ; son « moi » a infesté les idées, son angoisse s'est convertie en critère, en unique réalité.

VISAGES DE LA DÉCADENCE²³²

[...] Si, par hasard ou par miracle, les mots s'envolaient, nous serions plongés dans une angoisse et une hébétude intolérables. Ce mutisme subit nous exposerait au plus cruel supplice. C'est l'usage du concept qui nous rend maîtres de nos frayeurs. Nous disons : la Mort – et cette abstraction nous dispense d'en ressentir l'infini et l'horreur. En baptisant les choses et les événements nous éludons l'Inexplicable : l'activité de l'esprit est une tricherie salutaire, un exercice d'escamotage ; elle nous permet de circuler dans une réalité adoucie, confortable et inexacte. Apprendre à manier les concepts – désapprendre à regarder les choses... La réflexion naquit un jour de fuite ; la pompe verbale en résulta. Mais lorsqu'on revient à soi et que l'on est seul – sans la compagnie des mots – on redécouvre l'univers inqualifié, l'objet pur, l'événement nu ; où puiser l'audace de les affronter ? On ne spéculé plus sur la mort, on est la mort ; au lieu d'orner la vie et de lui assigner des buts, on lui enlève sa parure et on la réduit à sa juste signification : un euphémisme pour le Mal. Les grands mots : destin, infortune, disgrâce se dépouillent de leur éclat ; et c'est alors que l'on perçoit la créature aux prises avec des organes défaillants, vaincue sous une matière prostrée et ahurie. Retirez à l'homme le mensonge du Malheur ; donnez-lui le pouvoir de regarder au-dessous de ce vocable : il ne pourrait un seul instant supporter son malheur. C'est l'abstraction, les sonorités sans contenu, dilapidées et boursouflées, qui l'ont empêché de sombrer, et non pas les religions et les instincts.

Lorsque Adam fut chassé du Paradis, au lieu de vitupérer son persécuteur, il s'empessa de baptiser les choses : c'était l'unique manière de s'en accommoder et de les oublier ; – les bases de l'idéalisme furent posées. Et ce qui ne fut qu'un geste, une réaction de défense chez le premier balbutieur, devint théorie chez Platon, Kant et Hegel.

Pour ne pas nous appesantir sur notre accident, nous convertissons en entité jusqu'à notre nom : comment mourir quand on s'appelle Pierre ou Paul ? Chacun de nous, attentif plutôt à l'apparence immuable de son nom qu'à la fragilité de son être, s'abandonne à une illusion d'immortalité ; l'articulation évanouie, nous serions totalement seuls ; le mystique qui épouse le silence a renoncé à sa condition de créature. Imaginons-le, de plus, sans foi – mystique nihiliste, – et nous avons le couronnement désastreux de l'aventure terrestre.

...Il n'est que trop naturel de penser que l'homme, las des mots, à bout du rabâchage des temps, débaptisera les choses et jettera leurs noms et le sien en un grand autodafé où s'engloutiront ses espoirs. Nous courons tous

vers ce modèle final, vers l'homme muet et nu...

VISAGES DE LA DÉCADENCE²³³

²³⁴*Je ressens l'âge de la Vie, sa vieillesse, sa décrépitude. Depuis des ères incalculables, elle roule sur la surface du globe grâce au miracle de cette fausse immortalité qu'est l'inertie ; elle s'attarde encore dans les rhumatismes du Temps, dans ce temps plus ancien qu'elle, exténué d'un délire sénile, du ressassement de ses instants, de sa durée radoteuse.*

Et je ressens toute la pesanteur de l'espèce, et j'en ai assumé toute la solitude. Que ne disparaît-elle ! – mais son agonie s'allonge vers une éternité de pourriture. Je laisse à chaque instant la latitude de me détruire : ne pas rougir de respirer est d'une fripouille. Plus de pacte avec la vie, plus de pacte avec la mort : ayant désappris d'être, je consens à m'effacer. Le Devenir, – quel forfait !

Passé par tous les poumons, l'air ne se renouvelle plus. Chaque jour vomit son lendemain, et je m'efforce en vain d'imaginer la figure d'un seul désir. Tout m'est à charge : fourbu ainsi qu'une bête de somme à laquelle on eût attelé la Matière, je traîne les planètes.

Que l'on m'offre un autre univers – ou je succombe.

FLUCTUATIONS DE LA VOLONTÉ²³⁵

« Connaissez-vous cette fournaise de la volonté où rien ne résiste à vos désirs, où la fatalité et la gravitation perdent leur empire et se subtilisent devant la magie de votre pouvoir ? Assuré que votre regard ressusciterait un mort, que votre main posée sur la matière la ferait frémir, qu'à votre contact les pierres palpiteraient, que tous les cimetières s'épanouiraient dans un sourire d'immortalité, vous vous répétez : « Désormais il n'y aura plus qu'un printemps éternel, une danse de prodiges, et la fin de tous les sommeils. J'ai apporté un autre feu : les dieux pâlisent et les créatures jubilent ; la consternation s'est emparée des voûtes et le tapage est descendu dans les tombes. »

...Et l'amateur de paroxysmes, essoufflé, ne se tait que pour reprendre, avec l'accent du quiétisme, des paroles d'abandon : « Avez-vous jamais éprouvé cette somnolence qui se transmet aux choses, cette mollesse qui anémie les sèves, et les fait rêver d'un automne vainqueur des autres saisons ? Sur mon passage les espoirs s'endorment, les fleurs s'étiolent, les instincts fléchissent : tout cesse de vouloir, tout se repent d'avoir voulu. Et chaque être me chuchote : « J'aimerais qu'un autre vécût ma vie, fût-il Dieu, fût-il limace. Je soupire après une volonté d'inaction, un infini non déclenché, une atonie extatique des déments, une hibernation en plein soleil, et qui engourdirait tout, du porc à la libellule... »

Tout ce qui a trait à l'éternité tourne inévitablement en lieu commun. Le monde finit par accepter n'importe quelle révélation et se résigne à n'importe quel frisson, pourvu que la formule en ait été trouvée. L'idée de la futilité universelle – plus dangereuse que tous les fléaux – s'est dégradée en évidence : tous l'admettent et personne ne s'y conforme. La frayeur d'une vérité ultime a été apprivoisée ; devenue refrain, les hommes n'y pensent plus, car ils ont appris par cœur une chose qui, entrevue seulement, devrait les précipiter vers l'abîme ou le salut. La vision de la nullité du Temps a fait naître les saints et les poètes, et les désespoirs de quelques isolés, épris d'anathème... Cette vision n'est pas étrangère aux foules : elles ressassent : « à quoi ça sert ? » ; « qu'est-ce que ça fait ? » ; « on en verra bien d'autres » ; « plus ça change plus c'est la même chose », – et pourtant rien n'arrive, rien n'intervient : pas un saint, pas un poète de plus... Si elles se conformaient à une seule de ces rengaines, la face du monde en serait transformée. Mais l'éternité – surgie d'une pensée antivitalité – ne saurait être un réflexe humain sans danger pour l'exercice des actes : elle devient lieu commun, pour qu'on puisse l'oublier par une répétition machinale. La sainteté est une aventure comme la poésie. Les hommes disent : « Tout passe », – mais combien saisissent la portée de cette terrifiante banalité ? combien fuient la vie, la chantent ou la pleurent ? Qui n'est pas imbu de la conviction que tout est vain ? Mais qui ose en affronter les suites ? L'homme à vocation métaphysique est plus rare qu'un monstre – et pourtant chaque homme contient virtuellement les éléments de cette vocation. Il a suffi à un prince hindou de voir un infirme, un vieillard et un mort pour tout comprendre ; nous qui les voyons, nous ne comprenons rien, car rien ne change dans notre vie. Nous ne pouvons renoncer à quoi que ce soit ; cependant les évidences de la vanité sont à notre portée. Malades d'espoir, nous attendons toujours ; et la vie n'est que l'attente devenue hypostase. Nous attendons tout – même le Rien – plutôt que d'être réduits à une suspension éternelle, à une condition de divinité neutre ou de cadavre. Ainsi, le cœur qui s'est fait un axiome de l'Irréparable, en espère encore des surprises. Inhumanité vit amoureusement dans les événements qui la nient...

L'IRRÉFUTABLE DÉCEPTION²³⁷

Tout abonde dans son sens, l'alimente et l'affermir ; elle couronne – savante, irrécusable – événements, sentiments, pensées ; point d'instant qui ne la consacre, d'élan qui ne la rehausse, de réflexion qui ne la confirme. Divinité dont le royaume n'a pas de bornes, plus puissante que la fatalité qui la sert et l'illustre, trait d'union entre la vie et la mort, elle les rassemble, les confond et s'en nourrit. Auprès de ses arguments et de ses

vérifications, les sciences paraissent un ramassis de lubies. Rien ne saurait diminuer la ferveur de ses dégoûts : est-il vérités, fleurissant dans un printemps d'axiomes, qui puissent défier son dogmatisme visionnaire, son orgueilleuse insanité ? Aucune température de jeunesse ni même le dérangement de l'esprit ne résistent à ses certitudes, et ses triomphes sont proclamés d'une même voix par la sagesse et par la démence. Devant son empire sans lacune, devant sa souveraineté sans limites, nos genoux se plient ; tout commence par l'ignorer, tout finit par s'y soumettre ; nul acte qui ne la fuie, nul qui ne s'y ramène. Dernier mot ici-bas, elle seule ne déçoit point...

LA MISÈRE : EXCITANT DE L'ESPRIT²³⁸

Pour tenir l'esprit en éveil, il n'y a pas que le café, la maladie, l'insomnie ou l'obsession de la mort ; la misère y contribue en égale mesure sinon plus efficacement : la terreur du lendemain tout comme celle de l'éternité, les ennuis d'argent de même que les frayeurs métaphysiques, excluent le repos et l'abandon. – Toutes nos humiliations viennent de ce que nous ne pouvons pas nous résoudre à mourir de faim. Cette lâcheté, nous la payons cher. Vivre en fonction des hommes, sans vocation de mendiant ! S'abaisser devant ces ouistitis vêtus, chanceux infatués ! être à la merci de ces caricatures indignes du mépris ! C'est la honte de solliciter quoi que ce soit qui excite l'envie d'anéantir cette planète, avec ses hiérarchies et les dégradations qu'elles comportent. La société n'est pas un mal, elle est un désastre : quel stupide miracle qu'on puisse y vivre ! Lorsqu'on la contemple, entre la rage et l'indifférence, il devient inexplicable que personne n'ait pu en démolir l'édifice, qu'il n'y ait pas eu jusqu'à présent des esprits de bien, désespérés et décents, pour la raser et en effacer la trace.

Il est plus qu'une ressemblance entre quêter un sou dans la cité et attendre une réponse du silence de l'univers. L'avarice préside aux cœurs et à la matière. Fi de cette existence chiche ! elle thésaurise les écus et les mystères : les bourses sont aussi inaccessibles que les profondeurs de l'Inconnu. Mais, qui sait ? il se peut qu'un jour cet Inconnu s'étale et ouvre ses trésors ; jamais, tant qu'il aura du sang dans les veines, le Riche ne déterrera ses deniers... Il vous avouera ses hontes, ses vices, ses crimes : il mentira sur sa fortune ; il vous fera toutes les confidences, vous disposerez de sa vie : vous ne partagerez pas son dernier secret, son secret pécuniaire...

La misère n'est pas un état transitoire : elle coïncide avec la certitude que, quoi qu'il arrive, vous n'aurez jamais rien, que vous êtes né en deçà du circuit des biens, que vous devez combattre pour respirer, qu'il faut conquérir jusqu'à l'air, jusqu'à l'espoir, jusqu'au sommeil, et que, lors même que la société disparaîtrait, la nature ne serait pas moins inclémente

ni moins pervers. Aucun principe paternel ne veilla à la Création : partout des trésors enfouis : voilà Harpagon démiurge, le Très-Haut pingre et cachottier. C'est Lui qui implanta en vous la terreur du lendemain : point ne faut s'étonner que la religion elle-même soit une forme de cette terreur.

Pour les indigents de toujours, la misère est comme un excitant qu'ils auraient pris une fois pour toutes, sans possibilité d'en annuler l'effet ; ou comme une science infuse qui, avant toute connaissance de la vie, en aurait pu décrire l'enfer...

LE CORRUPTEUR²³⁹

« Tes heures, où se sont-elles écoulées ? Le souvenir d'un geste, la marque d'une passion, l'éclat d'une aventure, une belle et fugitive démente, – rien de tout cela dans ton passé ; aucun délire ne porte ton nom, aucun vice ne t'honore. Tu as glissé sans traces ; mais quel fut donc ton rêve ? »

— « J'aurais voulu semer le Doute jusqu'aux entrailles du globe, en imbiber la matière, le faire régner là où l'esprit ne pénétra jamais, et, avant d'atteindre la moelle des êtres, secouer la quiétude des pierres, y introduire l'insécurité et les défauts du cœur. Architecte, j'eusse construit un temple à la Ruine ; prédicateur, révélé la farce de la prière ; roi, arboré l'emblème de la rébellion. Comme les hommes couvent une envie secrète de se répudier, j'eusse excité partout l'infidélité à soi, plongé l'innocence dans la stupeur, multiplié les traîtres à eux-mêmes, empêché la multitude de croupir dans le pourrissoir des certitudes. »

TRIBULATIONS²⁴⁰ D'UN MÉTÈQUE²⁴¹

Issu de quelque tribu infortunée, il arpente les boulevards de l'Occident. Amoureux de patries successives, il n'en espère plus aucune : figé dans un crépuscule intemporel, citoyen du monde – et de nul monde, – il est inefficace, sans nom et sans vigueur. Les peuples sans destin ne sauraient en donner un à leurs fils qui, assoiffés d'autres horizons, s'en éprennent et les épuisent ensuite pour unir eux-mêmes en spectres de leurs admirations et de leurs lassitudes. N'ayant rien à aimer chez eux, ils placent leur amour ailleurs, dans d'autres contrées, où leur ferveur étonne les indigènes. Trop sollicités, les sentiments s'usent et se dégradent, en premier lieu l'admiration... Et le Mèteque qui se dissipa sur tant de routes, s'écrie : « Je me suis forgé d'innombrables idoles, ai dressé partout trop d'autels, et me suis agenouillé devant une foule de dieux. Maintenant, las d'adorer, j'ai gaspillé la dose de délire qui m'échut en partage. On n'a de ressources que pour les absolus de son engeance, une âme comme un pays ne s'épanouissant qu'à l'intérieur de ses frontières : je paye pour les avoir franchies, pour m'être fait de l'Indéfini une patrie, et de divinités étrangères un culte, pour m'être prosterné devant des siècles qui exclurent mes

ancêtres. D'où je viens, je ne saurais plus le dire : dans les temples, je suis sans croyance ; dans les cités, sans ardeur ; près de mes semblables, sans curiosité ; sur la terre, sans certitudes. – Donnez-moi un désir précis, et je renverserai le monde. Délivrez-moi de cette honte des actes qui me fait jouer chaque matin la comédie de la résurrection et chaque soir celle de la mise au tombeau ; dans l'intervalle, rien que ce supplice dans le linceul de l'ennui... Je rêve de vouloir – et tout ce que je veux me paraît sans prix. Comme un vandale rongé par la mélancolie, je me dirige sans but, moi sans moi, vers je ne sais plus quels coins... pour découvrir un dieu abandonné, un dieu lui-même athée, et m'endormir à l'ombre de ses derniers doutes et de ses derniers miracles. »

SUR LA MÉLANCOLIE²⁴²

Quand on ne peut se délivrer de soi, on se délecte à se dévorer. En vain en appellerait-on au Seigneur des Ombres, au dispensateur d'une malédiction précise : on est malade sans maladie, et réprouvé sans vices. La mélancolie est l'état de rêve de l'égoïsme : plus aucun objet en dehors de soi, plus de motif de haine ou d'amour, mais cette même chute dans une fange languissante, ce même retournement de damné sans enfer, ces mêmes répétitions d'une ardeur de périr... Alors que la tristesse se contente d'un cadre de fortune, il faut à la mélancolie une débauche d'espace, un paysage d'infini pour y épandre sa grâce maussade et vaporeuse, son mal sans contour, qui, ayant peur de guérir, redoute une limite à sa dissolution et à son ondolement. Elle s'épanouit, – fleur la plus étrange de l'amour-propre, – parmi les poisons dont elle extrait sa sève et la vigueur de toutes ses défaillances. Se nourrissant de ce qui la corrompt, elle cache, sous son nom mélodieux, l'Orgueil de la Défaite et l'Apitoiement sur soi...

RESTAURATION D'UN CULTE²⁴³

Ayant usé ma qualité d'homme, rien ne m'est plus d'aucun profit. Je n'aperçois partout que des bestiaux à idéal qui s'attroupent pour bêler leurs espoirs... Ceux mêmes qui ne vécurent point ensemble, on les y contraint comme fantômes, sinon à quelle fin a-t-on conçu la « communion » des saints ?... À la poursuite d'un véritable solitaire, je passe les âges en revue, et n'y trouve et n'y jalouse que le Diable... La raison le bannit, le cœur l'implore... Esprit de mensonge, Prince des Ténèbres, le Maudit, l'Ennemi, – combien il m'est doux de me remémorer les noms qui flétrirent sa solitude ! et combien je le chéris depuis qu'on le relègue jour après jour ! Puissé-je le rétablir dans son premier état ! Je crois en Lui de toute mon incapacité de croire. Sa compagnie m'est nécessaire : l'être seul va vers le plus seul, vers le Seul... Je me dois d'y tendre : ma puissance d'admirer – de peur de demeurer sans emploi – m'y oblige. Me voilà face à mon modèle : en m'y

attachant, je punis ma solitude de n'être point totale, j'en forge une autre qui la dépasse : c'est ma façon d'être humble...

On remplace Dieu comme on peut ; car tout dieu est bon, pourvu qu'il perpétue dans l'éternité notre désir d'une solitude capitale...

PHYSIONOMIE D'UN ÉCHEC²⁴⁴

Des songes monstrueux peuplent les épiceries et les églises : je n'y ai surpris personne qui ne vécût dans le délire. Comme le moindre désir cèle une source d'insanité, il suffit de se conformer à l'instinct de conservation pour mériter l'asile. La vie, – accès de démence secouant la matière... Je respire : c'en est assez pour qu'on m'enferme. Incapable d'atteindre aux clartés de la mort, je rampe dans l'ombre des jours, et ne suis encore que par la volonté de n'être plus.

J'imaginai autrefois pouvoir broyer l'espace d'un coup de poing, jouer avec les étoiles, arrêter la durée ou la manœuvrer au gré de mes caprices. Les grands capitaines me paraissaient de grands timides, les poètes, de pauvres balbutieurs ; ne connaissant point la résistance que nous opposent les choses, les hommes et les mots, et croyant sentir plus que l'univers ne le permettait, je m'adonnais à un infini suspect, à une cosmogonie issue d'une puberté inapte à se conclure... Qu'il est aisé de se croire un dieu par le cœur, et combien il est difficile de l'être par l'esprit ! Et avec quelle quantité d'illusions ai-je dû naître pour pouvoir en perdre une chaque jour ! La vie est un miracle que l'amertume détruit. L'intervalle qui me sépare de mon cadavre m'est une blessure ; cependant j'aspire en vain aux séductions de la tombe : ne pouvant me dessaisir de rien, ni cesser de palpiter, tout en moi m'assure que les vers chômeraient sur mes instincts. Aussi incompetent dans la vie que dans la mort, je me hais, et dans cette haine je rêve d'une autre vie, d'une autre mort. Et, pour avoir voulu être un sage comme il n'en fut jamais, je ne suis qu'un fou parmi les fous...

APOTHÉOSE DU VAGUE²⁴⁵

On pourrait appréhender l'essence des peuples – plus encore que celle des individus – par leur façon de participer au vague. Les évidences où ils vivent ne dévoilent que leur caractère transitoire, leurs périphéries, leurs apparences.

Ce qu'un peuple peut exprimer n'a qu'une valeur historique : c'est sa réussite dans le devenir ; mais ce qu'il ne peut exprimer, son échec dans l'éternel, c'est la soif infructueuse de soi-même : son effort à s'épuiser dans l'expression étant frappé d'impuissance, il y supplée par certains mots, – allusions à l'indicible...

Combien de fois, dans nos pérégrinations en dehors de l'intellect, n'avons-nous pas reposé nos troubles à l'ombre de ces Sehnsucht,

yearning, saudade, de ces fruits sonores éclos pour des cœurs trop mûrs ! Soulevons le voile de ces mots : cachent-ils un même contenu ? Est-il possible que la même signification vive et meure dans les ramifications verbales d'une souche d'indéfini ? Peut-on concevoir que des peuples si divers éprouvent la nostalgie de la même manière ?

Celui qui s'évertuerait à trouver la formule du mal du lointain deviendrait victime d'une architecture mal construite. Pour remonter à l'origine de ces expressions du vague il faut pratiquer une régression affective vers leur essence, se noyer dans l'ineffable et en sortir avec les concepts en lambeaux. Une fois perdus l'assurance théorique et l'orgueil de l'intelligible, on peut essayer de tout comprendre, de tout comprendre pour soi-même. On arrive alors à se réjouir dans l'inexprimable, à passer ses jours en marge du compréhensible et à se vautrer dans la banlieue du sublime. Pour échapper à la stérilité, il faut s'épanouir au seuil de la raison...

Vivre dans l'attente, dans ce qui n'est pas encore, c'est accepter le déséquilibre stimulant que suppose l'idée d'avenir. Toute nostalgie est un dépassement du présent. Même sous la forme du regret, elle prend un caractère dynamique : on veut forcer le passé, agir rétroactivement, protester contre l'irréversible. La vie n'a de contenu que dans la violation du temps. L'obsession de l'ailleurs, c'est l'impossibilité de l'instant ; et cette impossibilité est la nostalgie même.

Que les Français se soient refusés à éprouver et surtout à cultiver l'imperfection de l'indéfini, n'est pas sans avoir un accent révélateur. Sous forme collective, ce mal n'existe pas en France : le cafard n'a pas de qualité métaphysique et l'ennui est singulièrement dirigé. Les Français repoussent toute complaisance envers le Possible ; leur langue même élimine toute complicité avec ses dangers. Y a-t-il un autre peuple qui se trouve plus à son aise dans le monde, pour qui le chez soi ait plus de sens et plus de poids, pour qui l'immanence offre plus d'attraits ?

Pour désirer fondamentalement autre chose, il faut être désinvesti de l'espace et du temps, et vivre dans un minimum de parenté avec le lieu et le moment. Ce qui fait que l'histoire de la France offre si peu de discontinuités, c'est cette fidélité à son essence, qui flatte notre inclination à la perfection et déçoit le besoin d'inachevé qu'implique une vision tragique. La seule chose contagieuse en France est la lucidité, l'horreur d'être dupe, d'être victime de quoi que ce soit. C'est pour cela qu'un Français n'accepte l'aventure qu'en pleine conscience ; il veut être dupe ; il se bande les yeux ; l'héroïsme inconscient lui semble à juste titre un manque de goût, un sacrifice inélégant. Mais l'équivoque brutale de la vie exige que prédomine à tout instant l'impulsion, et non la volonté, d'être cadavre, d'être métaphysiquement dupe.

Si les Français ont chargé de trop de clarté la nostalgie, s'ils lui ont enlevé certains prestiges intimes et dangereux, la Sehnsucht, par contre,

épuisse ce qu'il y a d'insoluble dans les conflits de l'âme allemande, tiraillée entre la Heimat et l'Infini.

Comment trouverait-elle un apaisement ? D'un côté, la volonté d'être plongé dans l'indivision du cœur et du sol ; de l'autre, d'absorber toujours l'espace dans un désir inassouvi. Et comme l'étendue n'offre pas de limites, et qu'avec elle s'accroît le penchant à de nouvelles errances, le but recule au fur et à mesure de la progression. De là, le goût exotique, la passion pour les voyages, la délectation dans le paysage en tant que paysage, le manque de forme intérieure, la profondeur tortueuse, tout à la fois séduisante et rebutante. Il n'y a pas de solution à la tension entre la Heimat et l'Infini : c'est être enraciné et déraciné en même temps, et n'avoir pu trouver un compromis entre le foyer et le lointain. L'impérialisme, constante funeste dans son ultime essence, n'est-il pas la traduction politique et vulgairement concrète de la Sehnsucht ?

On ne saurait trop insister sur les conséquences historiques de certaines approximations intérieures. Or, la nostalgie en est une ; elle nous empêche de nous reposer dans l'existence ou dans l'absolu ; elle nous oblige à flotter dans l'indistinct, à perdre nos assises, à vivre à découvert dans le temps.

Être arraché au sol, exilé dans la durée, coupé de ses racines immédiates, c'est désirer une réintégration dans les sources originelles d'avant la séparation et la déchirure. La nostalgie, c'est justement se sentir éternellement loin de chez soi ; et, en dehors des proportions lumineuses de l'Ennui, et de la postulation contradictoire de l'Infini et de la Heimat, elle prend la forme du retour vers le fini, vers l'immédiat, vers un appel terrestre et maternel. Ainsi que l'esprit, le cœur forge des utopies ; et de toutes la plus étrange est celle d'un univers natal, où l'on se repose de soi-même, un univers, – oreiller cosmique de toutes nos fatigues.

Dans l'aspiration nostalgique on ne désire pas quelque chose de palpable, mais une sorte de chaleur abstraite, hétérogène au temps et proche d'un pressentiment paradisiaque. Tout ce qui n'accepte pas l'existence comme telle, confine à la théologie. La nostalgie n'est qu'une théologie sentimentale, où l'Absolu est construit avec les éléments du désir, où Dieu est l'Indéterminé élaboré par la langue.

VERS LES SYLLOGISMES DE L'AMERTUME

— Me voilà enfin protégé contre les visages et les voix. Mansarde²⁴⁷ transformée en forteresse, et qui ne cédera à aucun assaut... J'ai des heures devant moi d'une solitude²⁴⁸ à rendre Dieu jaloux. Il viendrait me visiter qu'il ne pourrait pas. Les événements se subtilisent ; j'en perds jusqu'à la mémoire. Plus besoin d'argent : on cesse de se nourrir à une telle altitude. Éternité de douce inanition ! Je sais tout : je ne perdrai pas mon temps à penser. On pense *dans la durée*. Mais, parvenu ici, à cette dernière raréfaction, l'esprit goûte à soi, dépris des prétextes²⁴⁹ qui l'incitent à se dérouler et à choir.

Maintenant les mondes peuvent s'évanouir, l'espace crouler²⁵⁰, les cités disparaître ! Je n'ai plus d'oreilles pour les rumeurs des planètes. J'écoute l'Absence.

... Mais je m'arrête. Un tel bonheur m'oblige d'en divulguer le secret : il tient tout au casier de l'hôtel où une clef me défend des amis et de l'univers.

NOSTALGIE DU LYMPHATISME²⁵¹
VERS UN AVENIR DE LYMPHES²⁵²

Dans toutes les époques, frappées de *delirium tremens*, l'homme sort de ses gonds, ne se contrôle plus : ses idées se convertissent en obsessions. Cette conversion coïncide avec les moments culminants de l'histoire. Il en résulte que toutes les actions d'éclat²⁵³, émanées des foules ou retentissant sur elles, sont produites par une falsification de l'esprit, que les révolutions, les guerres, les crises religieuses, les appétits collectifs d'héroïsme relèvent d'un trouble mental. Ainsi donc l'histoire n'étant qu'un asile²⁵⁴ en marche, un mouvement coordonné des foules, l'historien doit être doublé d'un psychiatre²⁵⁵. Tous les événements sont des *cas*. Et tous ceux qui les déclenchent, des détraqués, *possédés* parce qu'ils veulent : c'est qu'aucun *Indifférent* n'a jamais été responsable d'un geste qui eût la moindre répercussion sur les autres. Le fracas des temps procède des *nerfs* des quelques individus secondés par la multitude. Les idées ne sont réduites à leur juste mesure que maniées par des abouliques²⁵⁶, par ceux qui ne veulent rien en faire : qu'elles tombent entre les mains des obsédés, et la pagaille de l'histoire s'organise en tragédie.

La volonté qui dépasse les exigences de la conservation, qui s'élève sur les réflexes et les domine, est la plus grande malédiction de

l'homme : tous les maux et tous les drames en dérivent. En regardant le spectacle des ambitieux, des volontaires, des « bûcheurs » (à l'échelle individuelle ou mondiale), force nous est d'attendre d'une humanité mollesse et lymphatique²⁵⁷ une compensation à quelques millénaires d'hystérie²⁵⁸.

ACTION ET RÉFLEXION²⁵⁹

À peu près tous les grands capitaines se sont effondrés, non pas à cause de leurs excès, mais d'un moment de réflexion, voire d'humanité. L'exemple du plus remarquable de tous, d'Annibal²⁶⁰, en est concluant. Au lendemain de Cannes, au lieu de foncer sur Rome, il perd des jours en spéculations, juste ce qu'il fallait pour que l'ennemi se redresse. La victoire temporaire lui a ouvert des horizons, incompatibles avec l'action. Quelques jours, il a vécu sur un autre *plan* que celui qui lui était habituel. Ainsi les héros gâchent leurs succès : ils changent de genre – et ce changement devient leur ruine. Il en est de même pour les penseurs. Combien ont résisté à leur réussite ? Aussitôt que leurs idées triomphent, ils veulent triompher avec elles, ils rêvent d'action, et s'y plongent. Le processus est inverse de celui des conquérants, mais identique dans ses conséquences. Regardez le philosophe²⁶¹ homme d'État, journaliste, prophète, avide d'applaudissements, d'estrades, de tréteaux ! Il s'y pavane pour son malheur et pour celui des autres ; il ajoute à la confusion générale par son manque d'instinct, comme un chef qui cesse d'être impitoyable – ne fût-ce qu'un moment – précipite la déroute de ses armées²⁶².

Tous les malheurs des hommes commencent dès que finissent leurs échecs. À partir de ce moment, ils ne redoutent plus de se perdre : et ils trahissent leur nature, et se perdent. On ne prospère que dans un bournier²⁶³ ; on s'enlise sur le trône. Les plus grands vaincus sont ceux qui ont réussi. Car tous les vices réunis dans un seul homme ne sauraient le pervertir autant que la gloire.

EUROPE, TERRE DES CHAROGNES...²⁶⁴

Ce continent sent mauvais²⁶⁵. Il a dépassé l'âge de mûrir ; il est hors d'âge. Avec ses instincts à vau-l'eau, il ne sait plus quoi chercher. Ayant dissipé ses croyances, il ne lui reste plus que des marottes et des forces pour radoter. Des conquérants²⁶⁶ finissent en races de retraits : la passion des économies remplace l'appétit de gloire et le rêve de sang.

Des Alaric²⁶⁷ qui guettent les Rome et les Athènes...

Ayant *tout* compris, nous sommes perdus ; et nous ricanerons sous la salive des autres...²⁶⁸

Nos paradoxes sont risibles : aucune force ne les soutient plus. Au XVIII^e siècle, une boutade de salon occupait les cours de partout ; une saillie piquante se communiquait comme un ultimatum : elle déroutait la sottise ou l'affinait. L'Europe était dans la fleur de l'âge, coquette et intraitable : elle n'est plus qu'une grue aux abois, à l'affût du premier client et trop contente de prodiguer ses caresses fétides²⁶⁹. L'Europe ? un bordel²⁷⁰ à cinq heures du matin...

France²⁷¹, Angleterre, Allemagne, et Italie²⁷²... peut-être... Le reste, des Allobroges²⁷³... Par quel accident une civilisation s'arrête ? Pourquoi la peinture hollandaise ou la mystique espagnole fleurirent un seul instant ? Tant de peuples dont le génie n'eut pas de lendemain ! Aussi leur effacement est-il tragique. Mais celui de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre tient d'un irréparable interne, de la conclusion d'un processus, d'un devoir mené à bien et débouchant sur le vide... ; il est mérité, explicable, naturel : point de révolte, ni de regrets. Il devait en être ainsi. Ces pays ont évolué parallèlement et se sont dévorés les uns les autres. Ils se sont évertués à prospérer et à se ruiner ensemble, précipités à épuiser par esprit de concurrence, de fraternité et de haine, cependant que sur le reste du globe, la pègre fraîche emmagasinait des énergies, se multipliait et attendait.

Des tribus fières s'agglutinent pour former une grande puissance ; vient le moment où, résignées et branlantes, elles soupirent après un protectorat. Quand on n'envahit plus, on consent à se faire envahir. Le drame d'Annibal²⁷⁴ a été de naître trop tôt : quelques siècles plus tard, il eût trouvé les portes de Rome ouvertes. L'Empire était devenu un boulevard, comme l'Europe de nos jours.

Nous²⁷⁵ sommes à peu près tous dans l'impossibilité de besogner, d'aimer, de combattre ou de prier sans nous faire de l'œil les uns aux autres ou sans rire carrément²⁷⁶. Nos ancêtres se sont assoupis pour toujours en nous : c'est que nous avons tous goûté à la maladie de l'Occident. Le travail, l'amour, la religion ou la guerre – nous sommes trop malins pour y croire encore ; nous nous y adonnons en dilettantes : trop de siècles y usèrent leur compétence... À nous d'atteindre à la perfection de l'inachevé, à la maîtrise du rafistolage. *L'époque des choses bien faites est révolue : l'individu ne combat plus : le carnage est abstrait, statistique ; la matière des poèmes, exténuée : les « sentiments » sont répudiés même par la racaille ; les cathédrales chôment²⁷⁷ : l'ineptie seule s'y agenouille encore... – Les vérités d'autrefois sont des niaiseries : nous vivons tous dans des « problèmes », des « théories », des « complexes » ; nos instincts mêmes sont instruits. L'Ignorance règne, mais tout le monde sait tout : nous sommes des dupes – qui se refusent, des dupes clairvoyantes, propres tout juste à faire des simagrées devant les événements.*

L'Occident ? Un *possible* sans avenir...

Nous²⁷⁷ allons être de moins en moins utilisables à quelque fin que ce soit : l'insolence du premier venu pourra nous bâillonner. La lucidité – incapable par définition de s'affirmer dans un combat de muscles – succombe dans l'esclavage, que dis-je ? y mène. La populace et les oisifs fleurissent dans l'anémie : l'Occident déborde de sages, pourris de savoir, de déshonneur et de flemme. C'est là que devaient aboutir les croisés, les pirates, les chevaliers... Les civilisations démarrent dans l'illusion et s'achèvent en la détruisant. Après tant d'erreurs inspirées une stupeur les contemple, et se désespère au spectacle d'une mission accomplie. Lorsque Rome retirait ses légions de partout, elle ignorait l'Histoire, et les leçons des ruines... Ce n'est point notre cas. Quel sombre Sauveur va s'abattre sur nous !

L'AMATEUR DE SATIÉTÉS²⁷⁸

On ne saurait trop se méfier de ceux qui demeurent fidèles à un seul vice. Ils le cultivent et l'approfondissent à nos dépens. Un ami qui ne se renouvelle pas devient à la longue, notre tortionnaire. Il en est de même des tyrans proprement dits : s'ils manquent de fantaisie, leur règne est un supplice monotone. Il vaut mieux avoir la trouille sous un cabotin que sous un obsédé : on tremble, mais on rigole. Les aliénés couronnés fascinent les foules, elles vont au cirque avec Néron²⁷⁹ ou Caligula²⁸⁰ : elles bâillent sous Marc Aurèle²⁸¹... (La trépidation²⁸² de l'Histoire relève uniquement de la psychiatrie, comme d'ailleurs tous les mobiles de l'action. Un homme ne peut bouger sans contredire la raison.)

Mais²⁸³ si on se résigne aux événements, on doit en tirer les conclusions, exciter la fébrilité des infirmes parmi lesquels on se trouve, les suivre dans leur ardeur à s'épuiser. Xerxès²⁸⁴ « poussa le goût des plaisirs jusqu'à proposer, par édit, une récompense à celui qui aurait inventé quelque volupté nouvelle » (Valère Maxime). J'ignore si ses sujets surent y satisfaire. S'ils en furent incapables, ils ne méritèrent point d'être contemporains de sa mélancolie.

Conduire²⁸⁵ les hommes, et n'avoir pas connu tous les vices²⁸⁶ ! Cela vous donne presque le goût de la vertu... Regardez les papes : tant qu'ils forniquaient, qu'ils pratiquaient l'inceste ou qu'ils assassinaient, ils dominaient le siècle, et l'Église était toute-puissante... Mais depuis qu'ils en respectent les préceptes, ils ne font que s'affaiblir ; leur empire se rétrécit de jour en jour ; – l'abstinence leur a été fatale. Ils sont devenus *respectables* : plus personne ne les adore ni ne les craint. C'est la fin édifiante d'une institution.

« Celui qui inventera un vice nouveau sera le plus grand bienfaiteur de l'humanité », a dit Verlaine. Propos digne d'un ancien... Il est vrai

que ce débauché avait quelque chose *d'antique* en lui... encore que ses vers ne fussent pas au niveau de sa vie. Un Pan égaré dans les cafés littéraires...

LE RÉVEIL²⁸⁷

« J'avais douze ans quand j'ai fait une maladie dont je ne sais pas le nom : on me touchait, mais je ne sentais rien. Cela a duré quelque temps. Puis, ça a passé. Seulement je n'étais plus la même : tout ce qui me faisait encore plaisir ou douleur venait de loin, m'était étranger. Quand il m'a fallu entrer dans une maison de couture, mon travail était mieux côté que celui de mes camarades ; mais je l'exécutais comme en rêve. À dix-huit ans, j'ai pris un amant. Il m'a quittée trois mois après. J'aurais tout aussi bien pu le quitter moi ; mais cela m'était égal. Quand je suis avec un homme n'importe quel autre me paraît préférable. Je ne puis me décider pour aucun... Je ne travaille plus que quelques mois par an. Je reste chez moi, dans ma chambre d'hôtel, je ne mange presque rien, je n'en ai pas besoin. Des livres, j'en ai lu pas mal, mais je n'en lis plus. Je sais que personne ne viendra jamais me voir... Mais parfois j'ai le désir de quelque chose de vivant. Alors je caresse mon réveil. Lui seul me rappelle que je ne suis pas morte. »

... Rencontre sans lendemain, lorsque je descendais] un soir comme de coutume ce Boul Mich²⁸⁸ de toutes les défaites et de toutes les hontes, en me disant – décidé de n'y plus chercher ce que tant d'autres soirs j'avais poursuivi en vain : « À quoi bon interpellier les passantes ? elles *espèrent* toutes ; aucune d'elles ne s'avoue vaincue ; tu ne trouveras personne de plus seul que toi ; résigne-toi à ton malheur, et ne perds plus ton temps à en chercher chez les autres. »

LA FRATERNITÉ DES FAINÉANTS²⁸⁹

La passion insensée pour l'effort demeure inexplicable en dehors du Péch^é originel. Il nous faut admettre la Bible *sur parole* : l'acharnement au labeur relève d'un mystère. Et cet acharnement s'accroît avec chaque civilisation, avec chaque peuple, avec chaque jour. Le *démon du rendement* a pris possession du globe : c'est le règne de l'hystérie des muscles, suprême accomplissement de la Chute. Tout le monde court, se précipite, halète : personne n'a plus de temps pour vivre ni pour mourir. *Produire*, verbe de la mythologie quotidienne, et qui doit faire pâmer d'aise le Diable, le patron de l'Action.

Le droit à la paresse est proscrit. Nul qui s'évertue à compromettre l'effort, à prendre l'initiative de le diminuer et de le bafouer : point de comités pour stigmatiser la sueur... Tant que l'ouvrier travaillera plus

de trois heures par jour il sera esclave, quel que soit le régime où il vit, fût-il celui de son rêve... On ne s'affranchit qu'à l'école de la passivité : il faut que l'homme apprenne ce qu'il a perdu depuis qu'il s'invente tous les jours une vigueur nouvelle.

La terre²⁹⁰ aurait dû être un sanatorium ; elle n'est qu'une usine, où l'on entretient la névrose de la production. Rien n'y sera changé tant que la paresse ne sera pas comptée parmi les vertus cardinales. Qu'un tel changement intervienne et il marquera la date la plus mémorable depuis l'engagement dans le Péché. Mais, pour y arriver, il est de notre devoir de jeter un discrédit sur l'œuvre entière de l'homme, sur l'erreur de son ambition, et d'employer ses méthodes contre lui, de lutter pour le rendre oisif, de nous épuiser à l'abolition de ses actes et à la faillite de ses entreprises. Car telle est la contagion de son exemple qu'on ne saurait l'infirmier sans le singer, et que, pour le convaincre de cesser sa folie, il nous faut être fous nous-mêmes, *combattre* enfin contre l'idée de combat.

La morale de la paresse²⁹¹ doit triompher de toutes les morales... Il est temps que les fainéants s'organisent... Que risquent-ils ? si ce n'est de faire le travail de ceux qui y renonceraient...

SUR LA SUBTILITÉ²⁹²

On la rencontre :

Chez les théologiens²⁹³. Ne pouvant prouver ce qu'ils avancent, ils sont tenus de faire tant de distinctions qu'elles égarent l'esprit : ce qu'ils veulent. Quelle finesse ne faut-il pas pour classer les anges ! Lorsqu'on pense qu'on en a « trouvé » des dizaines d'espèces, cela déroute et force l'admiration. L'« angélogologie » : a-t-on jamais plus habilement coupé les cheveux en quatre ? N'insistons pas sur Dieu : des milliers d'intelligences sont tombées dans le gâtisme pour y avoir trop réfléchi...

Chez les oisifs, – chez les mondains, chez les races nonchalantes ou vieilles, chez tous ceux qui vivent de mots. Regardez un peuple industriel, comme les Allemands : ils ignorent la conversation, mère de la subtilité ; ils ne sont que profonds. Mais les peuples bavards, les Grecs anciens et les Français, ont fait le tour de toutes les grâces de l'esprit : ils ont poussé jusqu'à la perfection, la merveilleuse science des riens...

Chez les persécutés. Si l'esprit s'affine dans le désordre et l'arbitraire, parmi les despotes et les classes dirigeantes, il ne s'épanouit pas moins chez les opprimés qui, étant astreints au mensonge, à la ruse, à la resquille, vivent d'une vie double et fausse. L'*insincérité* – par besoin – excite l'intelligence. Les Anglais sont endormants, c'est qu'ils sont *sûrs* d'eux-mêmes : pendant des siècles ils

ont vécu en liberté, sans être obligés de recourir à la flatterie, au sourire sournois, aux expédients... On comprend pourquoi, à l'antipode, les Juifs ont le triste privilège d'être le peuple le plus éveillé de la terre...

Chez les femmes, et cela non pas tant à cause de leur situation inférieure pendant des siècles, mais parce que, même totalement émancipées, elles doivent camoufler leurs désirs, parce qu'il n'y a rien de plus *faux*²⁹⁴ – que la pudeur, – mensonge biologique avant d'être social. Aussi longtemps que les conditions physiques de l'amour ne seront pas changées – et on ne voit pas comment – la femme sera plus *consciente*, c'est-à-dire plus subtile, que l'homme. Elle sera *victime* par la force des choses. Y échapperait-elle par le saphisme ? C'est un pis-aller, ce n'est pas une solution²⁹⁵.

Chez tous les tarés – qui ne sont pas internés..., chez tous ceux dont rêverait un code pénal idéal...

EXPÉRIENCES²⁹⁶

Ce ne sont pas les préceptes du stoïcisme²⁹⁷ qui pourraient nous endurcir aux coups des hommes et des événements. D'ailleurs, il n'existe point de manuel d'insensibilité.

Pour parer aux souffrances de l'orgueil, il faudrait que chacun fit sa petite expérience de clochard. Endosser des loques, se poster à un carrefour, tendre la main aux passants, essuyer leur mépris ou les remercier de leur obole, – quelle discipline dans l'humiliation, quelle force à en supporter les autres, celles de tous les jours ! Ou sortir dans la rue, insulter des inconnus, s'en faire gifler...

J'ai fréquenté longuement les tribunaux à seule fin d'y admirer les récidivistes, leur détachement, leur supériorité sur les lois, leur victoire sur l'opinion. Et je m'imaginai ce que serait un métaphysicien avec l'assurance d'un cambrioleur invétéré... Quel sac parmi les mystères...

Avez-vous vu des grues en correctionnelle ? Elles sont partout chez elles... Leur calme déconcerte : les vertus du déshonneur sont admirables... Je souffre de les avoir ignorées, d'en être incapable. Les moralistes les piétinent, comme nous tous imbus que nous sommes d'une sagesse héréditaire qui fait notre malheur.

Nous n'avons que dédain ou pitié pour tous ces hors-la-loi. Mais nous sommes plus à plaindre qu'eux. Les mots ne les font pas saigner ; ils ignorent les morsures de l'amour-propre ; ils ne se tourmentent pas comme nous d'un adjectif blessant.

Leur²⁹⁸ cynisme est une forme d'honnêteté. Une fille de dix-sept ans, majestueusement affreuse, réplique au juge qui essaye de lui arracher la promesse de ne plus continuer son métier : « Je ne peux vous le

promettre. » – La noblesse court les rues... et l'héroïsme des trottoirs ne le cède en rien à celui que prônent les fêtes...

[On connaît cette scène, la plus pathétique de la vie de Wilde : en costume de forçat, il attendait le train : des gens le reconnaissent, et lui crachent à la figure. Il ne s'en souvenait pas sans pleurer. Pourtant, est-il situation plus enviable, déchéance plus splendide que de subir la dernière marque du mépris²⁹⁹ ? [b]] Comment peut-on mesurer sa propre force, si l'on n'a pas été l'objet d'une humiliation totale ? Nous devrions, pour nous consoler des hontes que nous n'avons pas connues, nous en infliger à nous-mêmes, cracher dans un miroir, en attendant que la faveur publique nous honore de sa salive. Que Dieu nous préserve d'un sort *distingué* !

Si tous les matins, au lever, nous nous adressions les injures qui nous attendent dans la journée, ou plutôt qu'on nous dispense à mi-voix : mufle perfide, salaud, dégénéré, crétin, – nous aurions la force d'un monstre glorieux, nous nous épargnerions quantité de mortifications. Et de quelle trempe ne ferions-nous pas preuve devant un plus solennel opprobre ?

« POURTANT LA VIE EST BELLE »³⁰⁰

Je ne vais plus aux bals : la haine qu'on lit dans les yeux des filles que personne ne fait danser m'inspire plus de terreur que les salles d'opération... Elles accumuleront cette haine à travers les années et vieilles, y puiseront la source de leur vitalité, de cette vitalité de vierges octogénaires...

Je ne puis supporter non plus la vue de ces filles qu'on aperçoit aux bouches du métro, et qui attendent... Les heures où j'ai attendu, comme elles, en vain, s'associent avec les leurs, et composent un temps déchiré de peine, d'inutilité et de rage. Et je vois dans leurs regards les rêves que je n'ai plus.

Ce besoin de se vautrer dans le malheur des autres, de s'en repaître, d'en vivre..., ces exaspérations d'une piété en délire..., cette présence de l'« âme », de cet état *naturel* de névrose...³⁰¹

Un jour de je ne sais plus quel hiver, je m'avisai de pousser le chariot à bras d'une jeune paralytique. Trop content d'être tombé sur quelqu'un à même de me comprendre, je lui fis les discours les plus noirs. Je lui parlai de la variété des somnifères, de leur inefficacité, de la hantise du suicide dans les chambres d'hôtel, de ce que c'est que d'être né étranger, de n'espérer rien de l'amour et de ne pouvoir pas mourir, d'être coupé du monde, de n'avoir point d'amis ni d'en attendre, de ne croire en rien, même pas dans son désespoir... Je comptai que sa bonté serait assez grande pour ajouter à ma peinture, pour m'écraser de ses regrets, elle à qui le sort avait interdit le seul

plaisir, celui de fouler la terre. Mais lorsque l'inconnue ouvrit enfin la bouche pour m'assurer : « Pourtant la vie est belle », ma déception fut telle que je la quittai aussitôt, furieux et perplexe, déçu³⁰².

À L'INTENTION DES THÉOLOGIENS³⁰³

Comme tout homme qui se respecte, j'ai fait le tour des arguments favorables à Dieu : son inexistence m'a semblé en ressortir intacte³⁰⁴. Il a le génie de se faire infirmer par toute son œuvre ; ses défenseurs le rendent odieux et ses adorateurs, suspect. Pour peu qu'on soit tenté à espérer en Lui, on n'a qu'à ouvrir saint Thomas pour se guérir du dernier vestige de foi.

... Et je pense à cet universitaire de l'Europe centrale, qui demandait à une de ses étudiantes, les preuves de l'existence de Dieu. Elle s'exécute : argument ontologique, historique, et tout le bataclan... Mais elle s'empresse d'ajouter : « Pourtant je n'y crois pas. » Le professeur s'obstine, reprend les preuves une à une, étale la niaiserie classique de la théologie ; son élève hausse les épaules, persiste dans l'incrédulité. Alors le Maître se dresse et, rouge de foi, lui dit : « Mademoiselle, je vous donne ma parole d'honneur qu'il existe³⁰⁵ ! »

Argument qui, à lui seul, vaut toutes les Sommes théologiques...

Mais que dire de l'Immortalité ? Vouloir l'élucider, ou simplement la concevoir en termes nets, relève de l'aberration ou de la fumisterie. Pourtant des Traits en exposent sans sourire la fascinante réalité. À les en croire, nous n'avons qu'à nous fier³⁰⁶ à des innombrables déductions qui font bon marché du temps... à notre avantage. Et nous voilà, grâce à une mystification, pourvus d'éternité. On nous démontre que nous ne sommes pas poussière, que notre âme – qui vit d'agonie – n'est point condamnée...

Mais je tourne le dos à ces docteurs. Leur naïveté se trompe sur la valeur des instants, sur ce qui *dure*... Et si jamais j'ai douté de ma fragilité, ce ne fut pas à l'ombre de leurs illusions savantes ; leurs propos sur l'Âme n'en dévoilent point la survie ni même l'existence. Combien, en revanche, m'ont troublé les divagations d'un vieil ami, musicien ambulant, loqueteur et fou ! Comme tous les gens, à qui le travail répugne, il se pose des problèmes. Il en a « résolu » une quantité. Ce jour-là, après qu'il eut fait sa tournée aux terrasses des cafés, il vint m'entraîner dans une gargote pour dîner avec lui. C'est qu'il voulait connaître mon sentiment sur... l'immortalité, et en discourir à loisir. Je regardai son jeune visage déjà marqué de rides, ses regards perdus, son costume où ricanaient les trous... « Elle est impensable », lui dis-je avec humeur. « Mon vieux, tu as tort de n'y pas croire ; si tu n'y crois pas, tu ne survivras pas. Je suis sûr que la mort ne pourra rien sur moi. D'ailleurs, tout a une âme. Tiens, as-tu vu

les oiseaux voltiger dans les rues, puis s'élever tout d'un coup au-dessus des maisons pour *regarder* Paris ? Ça a une âme, ça ne peut pas mourir ! »

HAMLET CHEZ LES MIDINETTES³⁰⁷

Le début du célèbre monologue reste le fin mot de l'Inquiétude... On y revient toujours : c'est, en effet, la *question*, – la question de tout homme qui s'autorise du suicide – et qui ne se tue pas... Tout y est dit, les méfaits de l'administration y compris³⁰⁸... (the insolence of office...) Bréviaire à opposer à la tentation de prier... Je n'eusse jamais cru qu'un jour un *rien* le ternît à mes yeux, et me rendît odieuses les angoisses métaphysiques.

La faute m'en incombe. Habitué à prodiguer mes misères au tout venant, j'en ai été plus que puni. Car c'est ainsi qu'une vendeuse lettrée répondait à mes impatiences : « Dans vos tourments vous devez vous demander : “Être ou n'être pas ?” *N'est-ce pas ?* »

MOMENT PHILOSOPHIQUE³⁰⁹

Dans ce café du Quartier latin, j'observe mon jeune voisin. Le voilà étaler une feuille blanche, plus grande que de coutume ; il serre son stylo comme un poignard. Des minutes et des minutes passent : il prend sa tête entre les mains : on dirait une pièce détachée d'un monument funéraire. Mais bientôt il se redresse, béat de [lui]-même, et laisse glisser sa plume. Et je lis :

« La Vie, quel mystère, quel problème insoluble !... »

C'est tout. Mais qu'importe ! Il vient d'avoir son *moment philosophique*...

QU'EST-CE LA PHILOSOPHIE³¹⁰ ?

Je ne pardonnerai jamais à la philosophie³¹¹ de m'avoir trompé : j'espérai tout d'elle. C'est une trahison. Aussi lui ai-je voué une haine totale, et si j'étais responsable de la censure dans un régime totalitaire, je l'interdirais. Elle m'est devenue symbole de toutes les prétentions et de toutes les impuissances. J'en ai perçu la vanité en écoutant ce petit dialogue entre un père et son fils, pendant un voyage :

« Papa, pourquoi il pleut ? »

« Parce qu'il tombe de l'eau. » C'est là le modèle de toutes les réponses de la philosophie.

(J'ajouterai, pour être franc : c'est là le modèle de tout ce qui veut expliquer en général, de tous ceux qui ne se résignent pas à l'Inexplicable... En effet, il faut être enfant pour croire qu'il y a une

raison à quoi que ce soit...³¹² Mais alors pourquoi la philosophie ou la révolte contre elle ? Le temps serait trop long sans l'une ou sans l'autre... L'Esprit abuse des mots, il vit de cet abus... ; pour nous autant de pris sur l'Ennui...

Et j'ajouterai encore : il n'y a pas de plaisir plus grand que de s'imaginer qu'on a été philosophe – et qu'on ne l'est plus...)

DE XERXÈS À VERLAINE³¹³

Valère Maxime³¹⁴ nous raconte que Xerxès, cet amateur de satiétés, proposa, par édit, une récompense à celui qui aurait inventé quelque volupté nouvelle³¹⁵. Nous ignorons si parmi ses sujets, il s'en trouvât quelqu'un pour satisfaire à une telle exigence de mélancolie et de débauche...

Conduire les hommes, et n'avoir pas connu tous les vices³¹⁶ ! Cela vous donne presque le goût de la vertu... Regardez les papes : tant qu'ils forniquaient, pratiquaient l'inceste et assassinaient, ils dominaient le siècle, et l'Église était toute-puissante... Mais depuis qu'ils en respectent les préceptes, ils ne font que s'affaiblir, leur empire se rétrécit : *l'abstinence* leur a été fatale. Ils sont devenus *respectables* : plus personne ne les idolâtre ni ne les craint. C'est la fin édifiante d'une institution...

« Celui qui inventerait un vice nouveau serait le plus grand bienfaiteur de l'humanité », a dit un jour Verlaine, rejoignant ainsi celui qui fit fouetter la mer...] [b]³¹⁷.

FRATERNITÉ DES FAINÉANTS³¹⁸

Il nous faut prendre la Bible *sur parole* : la passion pour l'effort, l'acharnement au labeur³¹⁹ demeure inexplicable en dehors du Pêché originel. Le démon du rendement a pris possession du globe. *Produire*, – rengaine hideuse de la mythologie quotidienne...

L'homme apprendra-t-il jamais ce qu'il a perdu depuis qu'il s'invente tous les matins une vigueur nouvelle ? Et lorsqu'il l'apprendra, osera-t-il constituer des comités pour stigmatiser la sueur ? Tant qu'un ouvrier travaillera plus de trois heures par jour il sera esclave, quel que soit le régime où il vit, fût-il celui de son rêve...

Il est impérieux de compter la paresse³²⁰ parmi les vertus cardinales. Qu'un tel changement intervienne, et il marquera la date la plus mémorable dans l'histoire de la morale. Mais, auparavant, notre devoir est de jeter un discrédit sur l'œuvre entière de l'homme, sur l'erreur de son ambition et de ses entreprises. Nous combattons contre l'idée de combat. Car il est grand temps que les fainéants³²¹ s'organisent...

C'est le privilège maudit du XIX^e siècle d'avoir accordé prépondérance et faveur à cette malformation de l'esprit qu'incarne le professeur, symptôme de décadence d'une civilisation, de l'avalissement du goût, de la suprématie de l'effort sur l'inspiration³²³. Lorsque l'artiste s'efface, son parasite l'emporte, et l'*instruction* en devient une sorte de divinité, honorée par les fonds de l'État et la bêtise des masses. Ainsi est née cette engeance d'historiens – perchés sur la métaphysique ou sur l'agronomie – qui reniflent, glosent et trivialisent les productions des autres. S'ils se saisissent d'un homme ou d'un événement, il en ressort méconnaissable³²⁴ : un poète meurt encore une fois, par celui qui a voulu le faire revivre ; une bataille s'éteint tout à fait sous les textes qui essayent d'en rapporter la fièvre. Ils n'épargnent rien : ne sont-ils pas payés pour souiller le présent et profaner le passé ?³²⁵ Ils déterrent ce qui mérite l'oubli et enfouissent les valeurs : les Facultés de partout sont les Pompes funèbres de l'esprit...³²⁶

Ce sont des machines à lire qui transforment les solitudes de quelques rares esprits en marchandises pour les imbéciles. Le prestige des écoles, le respect superstitieux³²⁷ qui entoure les maîtres, la fascination des gros livres, – toutes choses qui compromettent et nos parents et nous : c'est l'imposture intellectuelle soutenue par le labeur. Mais entre l'esprit et l'effort il n'y a aucun rapport...

Voir tout de l'extérieur, convertir en problèmes les choses qui s'y prêtent le moins, systématiser l'ineffable, s'adonner à cette manie monstrueuse qu'on appelle histoire littéraire (ou, plus grave encore, critique littéraire), ne regarder rien en face mais faire l'inventaire des vues des autres ; – à quoi servent ces personnages entreposés, ces proxénètes, ces colporteurs des productions intelligibles par elles-mêmes ?

La seule consolation qu'on puisse avoir de sa stérilité consiste dans la certitude qu'on est hors d'atteinte d'un professeur, qu'on ne sera jamais ratifié ou démoli par lui.

Tout commentaire d'une œuvre est ou mauvais ou inutile. On n'a nullement besoin qu'on nous explique Phèdre ou une pièce contemporaine, encore moins un roman, comme l'histoire est indigeste si ce ne sont pas les Mémoires qui nous les révèlent. Tout ce qui n'est pas direct est nul. Quand donc on brûlera toutes les œuvres de critique qu'on a faites depuis bientôt deux siècles ?

Dans des temps plus heureux, le nombre des professeurs était au moins limité : la théologie en³²⁸ bénéficiait... (Enseigner l'Absolu, se spécialiser en Dieu !) Notre époque lugubre et éclairée en est envahie : point de secteur dont ils ne compromettent l'attrait, qu'ils s'en

prennent à Michel-Ange ou à la vie intime des mouches. L'Apocalypse a décrit la folie des empereurs, prévu la chute des empires, l'embrasement du monde ; mais il y manque un paragraphe sur l'Avènement du Professeur.

LA LIBERTÉ, UNE ABERRATION...³²⁹

On peut, à la rigueur, concevoir la liberté ; mais y croire, c'est faire montre d'un esprit dangereusement équilibré, d'une santé déshonorante³³⁰. Il revient aux malades de toucher – dans leur combat avec eux-mêmes et dans leur lente désagrégation – aux forces qui les régissent. Ce combat s'aggrave : ils perçoivent alors les éléments originels qui mènent la vie, les données primitives de ses compositions et de ses dissolutions. Comment pourraient-ils encore compter sur la liberté sans méconnaître le sceau qui les a marqués pour toujours ? Je puis lutter contre un moment de dépression : mais au nom de quelle vitalité vais-je m'acharner contre une obsession qui m'appartient, qui me *précède* ? Si je me porte bien, je choisis à ma guise une des voies qui s'offrent sur mon chemin : que je me sente « atteint », et ce n'est plus « moi » qui décide : c'est mon mal. Les obsédés n'ont pas d'option à faire : leur obsession a déjà opté pour eux, avant eux. On se choisit quand on n'est rien, quand ses virtualités sont indifférentes ; mais la *précision* d'un mal est un choix qui devance la diversité des routes offertes à ce choix. Baudelaire ne s'est pas choisi : son aboulie, ses fantômes funèbres ont choisi avant lui : il ne fut que celui qu'il ne pouvait ne pas être. Se demander si on est libre ou non, – question oiseuse pour un malade, comme pour tout homme qui se sent un destin, qui se sent foudroyé par lui-même. C'est être métaphysiquement superficiel que d'exulter sur sa propre liberté. Enthousiasme inconcevable pour un esprit rongé de soi-même, et pour lequel seule la fécondité dans la destruction pourrait avoir un sens. Il adhère à sa fatalité ; parfois l'abhorre, parfois s'en réjouit, jusqu'à ce qu'il en crève. Enchaîné à l'orgueil de son mal, tout, en dehors de sa fatalité, lui paraît une aberration, la « liberté » en premier lieu.

VERS LE RÈGNE DES ÉPICIERST³³¹

Les grands désastres en politique viennent des idéologues et des professeurs³³². Rousseau³³³ et Hegel furent de vraies calamités. Une nation excitable suit les élucubrations d'un hystérique, s'enfièvre pour les formules creuses, pour la déclamation : le lyrisme dans les affaires d'État ne mène qu'à des syncopes ; une nation pesante s'attache à un système, pratique les déductions élaborées dans un cabinet, et y met la même profondeur qu'a mise celui qui les a conçues : la philosophie en

politique égare un peuple ; toute *Weltanschauung* est fatale, surtout lorsqu'elle imprègne, non pas tant les cerveaux, que l'administration.

Comment ne pas admirer l'Angleterre qui seule a su ne pas mêler les plans ? point de visionnaires, point de doctrinaires dans son évolution politique. Toute sa réussite est due à son indifférence aux idées. Sa philosophie a établi la valeur de la *sensation* ; sa politique celle de l'*affaire*. C'est que l'empirisme, dans la pensée et dans l'action est l'unique modalité de respecter les autres. Il n'en va pas de même lorsqu'on croit à la toute-puissance des concepts : ça a été la malédiction du continent qui a subi une lourde hérédité théologique, dont il n'a pu s'affranchir sans en garder l'empreinte. Car toute idéologie, tout système est une survivance scolastique. Quelle stupidité que ces constructions abstraites ! L'homme politique devrait avoir des soucis d'épicier à l'échelle nationale. Ce continent dégénéré est tombé en proie aux ministres rêveurs, aux avocats nourris de lectures, aux hystériques endoctrinées, aux fous de cabinet. Il s'est épuisé dans des combats de mots et dans des guerres ; et il a entraîné l'Angleterre dans sa déchéance.

Un³³⁴ chef d'État devrait s'évertuer à faire bâiller ses administrés, et leur proposer un seul idéal : la médiocrité. C'est à l'honneur des hommes politiques anglais d'avoir su éviter les convulsions à leur peuple, d'avoir banni *le pathétique* dans la conduite des affaires. Nation de boutiquiers ? Napoléon a lancé son mépris au nom de l'aventure, de cet attentat romantique contre une nation. Mais à l'esprit d'aventure s'oppose la fadeur sublime du parlement, institution du bon sens, réplique suprême à l'héroïsme, au délire, aux songes. Un politique attaché aux principes, et dédaignant les manœuvres, la fraude, les femmes, les compromis, relève de la pathologie. Il est à souhaiter qu'une nation institue – pour l'examen de ses dirigeants – des commissions de psychiatres, et qu'elle fasse interner tous les ambitieux, tous les inassouvis, tous les intraitables qui prétendent la gouverner ; qu'elle ne donne son consentement qu'à ceux qui ne sont pas aigris par la vie ou par leurs maux, aux non-déçus, aux heureux, aux brutes paisibles, qui aiment le sommeil et la bonne chère. À qui sont dues les catastrophes ? Aux passionnés de la frugalité (Napoléon), aux impuissants (Frédéric le Grand), aux insomniaques (de Caligula à Hitler), à tous les artistes ratés qui ont porté une couronne, un sabre ou un uniforme. Il est temps que les commerçants s'emparent du pouvoir, et que commence le Règne des Épiciers.

LE POUR ET LE CONTRE³³⁵

Satires ou soupirs sont également légitimes³³⁶. Que j'ouvre un auteur galant ou un « *Ars moriendi* », – tout y est vrai ; que je m'indigne avec

Voltaire ou m'alanguisse avec sainte Thérèse, – j'ai pareillement l'assurance d'avoir raison.

Lorsque j'adopte une affirmation, je regrette celle qui la nie ; je me confonds avec tous les mots³³⁷, ainsi qu'un dictionnaire qui s'en ferait l'avocat, les défendant tour à tour, avec pitié et sans scrupule.

Je m'étends, comme une bouse, sur toutes les vérités... Elles en deviennent confortables et flasques. Cette molle philosophie me plaît.

« Tu seras *objectif* », – bénédiction d'un paradis putride, ignorée d'Adam, mais réservée à ses derniers rejetons, – nihilistes... *qui croient à tout...*

LA QUANTITÉ DE HAINE³³⁸ [b] LE DIABLE NÉCESSAIRE³³⁹ [b]

Qu'en chacun de nous il y a une quantité de haine que nous devons dépenser, – les théologiens sont là pour nous le démontrer par leur exemple. N'ayant pas le *droit* d'étaler leur méchanceté, ils se rattrapent par leurs attaques contre le Diable, ils y déversent leurs disponibilités de haine, ils y placent la fureur que leur métier interdit. La pratique officielle de l'amour ne doit point être aisée : on comprend qu'ils en souffrent. Quelle torture que de proposer en de gros volumes des Évangiles sirupeux et d'en ressasser les sentences usées et fuyantes ! C'est un exercice contre nature. Pour satisfaire à la cruauté inscrite dans chaque être, l'Église a offert aux fidèles le Diable en pâture : ils le détestent naïvement : il leur est loisible de haïr ailleurs, soit dans leurs propos soit dans leurs actes. Mais le champ d'action du théologien est plus restreint, sa vie plus rétrécie ; aussi lui reste-t-il le domaine des principes, et singulièrement celui du Mal, pour y projeter ses bas instincts. De ces invectives, de ces jurons abstraits qui l'accablent, le Diable sort agrandi : le lyrisme, le pamphlet et la métaphysique de ses ennemis lui donnent une stature majestueuse : le voilà Prince du Monde, possesseur d'un empire auquel il n'eût point osé aspirer. Son « abjection » universelle s'étend plus loin que la fadeur de Dieu. Une haine de refoulés l'élève au-dessus de ses dimensions, le dresse en maître de la Création. En quoi est-il responsable de ricaner sur un piédestal érigé par ses négateurs ? Et où consiste notre faute si nous l'admirons, fascinés par sa démesure et sa magnificence ?

J'ai tant lu de théologiens, et les pages qu'ils ont consacrées à l'Adversaire m'ont tant séduit, qu'il eût été malhonnête de ma part de ne pas lui payer le tribut qu'exigeaient les titres dont il a été gratifié. Ces pages sont d'ailleurs les seules vraiment³⁴⁰ lisibles qu'ils aient écrites. Qu'ils sont ennuyeux lorsqu'ils s'épanchent *en déductions* sur le Très-Haut ou sur son Fils, qu'ils sont niais lorsqu'ils veulent nous intéresser à la Vierge ! Mais combien leur ton change, leur verve

s'allume, leur passion s'excite quand, quittant l'insipide Lumière, ou l'invraisemblable Trinité, ils plongent dans les Ténèbres, s'y roulent sous l'empire d'un accès d'authentique humanité, et soupirent, et fulminent et s'enfièvent. On dirait qu'ils redescendent dans leur élément, qu'ils s'approchent de la patrie du Mal dont une hérésie les a bannis, qu'ils se redécouvrent : leur haine, trop longtemps mise en quarantaine, respire le plein air, se donne libre carrière, et prend des ailes aussi vigoureuses que celles dont ils ont doté l'ange nocturne et sidéral. Ils l'ont rendu aussi grand que la haine qu'ils lui portent. Et cette haine, surgie enfin, leur fait oublier le rayonnement des sphères et le murmure des séraphins, la douceur et l'humilité : plus de paroles tendres ; le combat commence : le cœur bat sous la soutane ; des lettres de feu suppléant aux épées : l'Ennemi est en face, il est partout ; les arguments abdiquent devant son irréfutable présence, devant les charmes de sa violence. On en a assez d'adorer, de se restreindre aux prières monocordes ; on ne s'épanouit que dans les excès de langage. Les bistrots sont interdits ; point de maîtresse à injurier : à qui faire une scène ? avec qui se consoler de l'absence de vie domestique ?

Aimer la vague humanité anémie ; le sang ne circule³⁴¹ que dans la haine. On ne monte pas en chaire sans mentir : comment prendre à cœur le salut d'inconnus ? La foi se répète ; l'incrédulité seule invente...

Remarquez comment les yeux de ces professionnels de la vertu s'exorbitent lorsqu'ils s'en prennent à la puissance du vice et leur voix s'échauffe lorsqu'ils stigmatisent ceux qui y cèdent ; ce n'est plus le ton d'une leçon, ni de gargarismes flous : ils s'implantent dans la terre, et – *par la négation* – en assumant les tares : la haine met de la chaleur dans leur propos ; l'œuvre du Malin les rend véridiques et, par l'exaspération inconsciemment sympathique qu'elle leur inspire – les réintègre à la vie. La haine peut être vile : mais si on ne lui donne pas cours, sa relégation produit plus d'accidents que ne suscite son exercice abusif. La haute sagesse de l'Église a été d'épargner à ses hommes de tels risques : pour contenter leurs instincts de proie, elle les a excités contre le Diable : ils s'y cramponnent, l'exaltent, et le grignotent avec une voracité canine : mais c'est un os inépuisable... Et si par miracle on le leur ôtait, ils sombreraient tous dans le délire ou l'apathie.

VALEUR DE LA MÉCHANCÉTÉ³⁴²

Laclos était un grand admirateur de Rousseau ; il en a imité la facture de la phrase, le style vibrant et tendu ; mais il en a exécré la fausse générosité, les tirades sur la « vertu ». Les³⁴³ *Liaisons* ne datent

pas, alors que l'*Héloïse* exaspère. Un esprit pathétique – et sans fiel – est intolérable. Imaginez³⁴⁴ Zarathustra tendre ou Ecce homo progressiste. ³⁴⁵Monstre devant la feuille blanche, Nietzsche³⁴⁶ a mis toute sa méchanceté³⁴⁷ dans ses écrits ; c'est dans sa vie qu'il a dépensé sa bonté.

Les traits empoisonnés de Proust, la chirurgie qu'il a pratiquée sur ses contemporains, ne transpirent pas dans ses lettres obséquieuses, dans son empressement à gagner la sympathie des mondains ; bourreau en paroles, il s'est vengé dans son œuvre de son empressement dans les salons.

Grands sentiments, belle âme, élan pur – les voyez-vous farcir un livre, sachez que leur fadaise³⁴⁸ est le prix que leur auteur paye pour avoir dépensé toute sa cruauté dans ses rapports avec les autres³⁴⁹.

POSTFACE

Un lyrisme de la négation

« Il ne peut y avoir d'œuvre désespérée, le mobile qui la fait naître étant positif. »

Georges Perros

Le *Précis de décomposition* d'E. M. Cioran est le livre d'une rupture, d'une déliaison, dix ans après son arrivée à Paris. En effet, Cioran se départit pour la première fois de sa langue maternelle, face à l'inanité de traduire Mallarmé. Traduire « Renouveau » de Mallarmé, comme en témoignent les manuscrits, a ouvert sur une « renaissance ». À la « Crise de vers » mallarméenne il répond par une crise de langue, vécue durant l'été 1947 près de Dieppe. En 1977, dans un entretien, Cioran se remémore encore cette volte-face comme « le plus grand accident qui puisse arriver à un écrivain, le plus dramatique ». Chez Cioran, toute rupture est perçue dans toute son ambivalence, tension baudelairienne insoluble entre deux postulations antinomiques. Ce serait donc fausser la perception que de conclure à une posture élective, harmonieuse. Ce fut une conversion radicale : « “Tu n'éciras plus désormais qu'en français” devint pour moi un impératif. » Cioran évoqua une *Offenbarung*, une « révélation » : il ressentit la nécessité de quitter son idiome, puisqu'« [o]n n'habite pas un pays, on habite une langue. Une patrie c'est cela et rien d'autre ». Ce fut pour réécrire quatre fois le *Précis de décomposition* – qui reçut le prix Rivarol en 1950 – sous l'œil inflexible d'un ami basque, M. Lacombe, « fanatique de l'imparfait du subjonctif », « maniaque de la correction, puriste endurci », afin « de rivaliser avec les indigènes ». Cioran découvrit la pratique de l'écriture comme « acte conscient », contre la spontanéité de l'effusion. Ce livre parut à l'automne 1949. On sait combien le *Précis* fut pour lui « un mélange de camisole de force et de salon », « un cauchemar », qu'il résume par des excès de « café », de « cigarettes » et de « dictionnaires ». Il lui fallait venir à bout de cette langue rétive, souveraine, dont la noblesse et le ton altiloque (« son air distingué ») brusquaient sa spontanéité et son énergie. Dans une lettre à Gabriel Liiceanu du 23 mars 1982, il perçoit encore le français comme un « idiome sans résonance poétique ni métaphysique ». Le lyrisme est la cible de cette conversion. Il importe de saisir cette

portée doublement : stylistique mais aussi idéologique. En s'attaquant au lyrisme, Cioran cherche à maîtriser son tempérament « balkanique », porté à ériger ses « plaies » en « formules », à le dompter par la rigueur du français. Mais c'est aussi le « je » qu'il traque, se méfiant de ses saillies, et de ses affinités avec « la crapulerie des belles phrases ». Les manuscrits montrent combien Cioran gomme ce « je », le masque sous l'objectivité feinte, communautaire, du « on » ou du « nous ». Il déclare, en 1979, à Jean-François Duval, que cet énallage concourt « à donner un caractère d'objectivité à certaines affirmations ». La vitupération *polie* – en une double acception – éclipse vaticination et ratiocination. Le taon socratique se méfie du renard comme du lion.

Ainsi, le passage au français est le résultat d'une conversion, mais aussi d'un travestissement, pour combattre l'effusion et l'anecdote sur le plan de l'écriture, et l'excès sur le plan des idées. « Je possède trois recettes pour vérifier la valeur poétique d'une langue : si elle supporte ou non la Bible – en particulier l'Ancien Testament – Homère et Shakespeare. Ni Homère ni Shakespeare ne marchent en français, en raison de la sécheresse de la langue, de son côté juridique. Être poète en français tient de l'héroïsme. » Cioran oscille dès lors entre « héroïsme » de la virtuosité du style, et contention des « Cimes » par cette « langue de serre ». Ce passage à une autre langue permet de contrer le « lyrisme échevelé », enthousiaste, de *Sur les cimes du désespoir*, écrit en 1932. Les manuscrits du *Précis de décomposition* accroissent la visibilité de cette *pratique* d'écriture, les nombreuses ratures, reprises, ajouts et corrections retraçant cette lutte pour l'expression juste. Souvenons-nous du bon mot de Jules Renard dans son *Journal* : « Le mot juste ! Le mot juste ! Quelle économie de papier le jour où une loi obligera les écrivains à ne se servir que du mot juste ! » Nulle surprise alors si cette traque de la justesse (dans son acception musicale) s'associe à une recherche de la brièveté, de la concision et de la pointe. Il y a là exercice, non pas tant de style, mais d'une pensée qui *s'exerce*, s'essaie, se polit en testant ses résistances, ses achoppements. On rejoint alors le désir de Cioran d'inscrire l'expérience dans l'écriture, de renouer avec la sensation. Pour lui, la continuité est mensonge, elle méprise le cogito par intermittences de l'être, « penseur d'occasion ». Les vérités ne sont plus objectives mais « de tempérament », instituant la disjonction et la discontinuité : « Je crois que la philosophie n'est plus possible qu'en tant que *fragment*. Sous forme d'explosion. Il n'est plus possible, désormais, de se mettre à élaborer un chapitre après l'autre, sous forme de traité [...]. Maintenant, nous sommes tous fragmentistes, même lorsque nous écrivons des livres en apparence coordonnés. Ce qui va aussi avec notre style de civilisation. »

Cioran percevait ainsi cet éclatement du propos comme conséquence de la modernité. Après l'expérience de la guerre vécue comme fracture, l'excès faisait basculer l'homme dans l'expérience des marges, du décentrement, le propos de Valéry pouvant se moduler en : nous autres, civilisations, savons désormais que nous sommes « fragmentistes », que l'unité est perdue, et que l'écriture véhicule cette disjonction. Ne concluons pas trop hâtivement à un nihilisme chez Cioran ; souvenons-nous que dans ses *Exercices d'admiration*, il estime Valéry sauvé du nihilisme par sa foi en les mots, qui « seuls nous préservent du néant ». On ne se baigne jamais deux fois dans le même fragment, et l'instabilité de la parole fragmentaire est gage d'authenticité, de respect de la nuance et de la vitalité du paradoxe : « Il y a plus de vérité dans le fragment », dira Cioran en 1979 à Jean-François Duval. Peter Sloterdijk, réfléchissant sur la décomposition et la déconstruction modernes, rappelle qu'« après l'analyse, nous nous reconstruisons », « nous jouissons alors d'une espèce de poésie, la poésie de la réorganisation, une poésie du projet existentiel recréé de zéro et répété avec un supplément de liberté ». C'est pourquoi la distinction opérée par Cioran dans sa correspondance, entre « lyrisme de la force » et « prose du désabusement » – réintroduisant une esthétisation et une effervescence – apparaît essentielle pour nuancer son pessimisme. Il y a là tout le pas qui sépare l'ironiste du cynique. Taxer Cioran de nihiliste, ce serait faire l'économie de sa vision de l'écriture comme catharsis : « Écrire, c'est se sauver [...]. L'expression comme thérapeutique » et de son penchant pour les traits coruscants et l'humour : « Le rire est une victoire, la vraie, la seule, sur la vie et la mort. » Tout comme l'idée du suicide aide à vivre, l'idée du vide, de la négativité, permet de pactiser avec l'existence et de renouer avec l'acte, dans un mouvement, non désespéré, mais lucide, débarrassé des oripeaux de la duperie et de la grimace des apparences. Cioran est un « détrousseur] de réel ». « Bien que j'aie de la vie une sombre conception, j'ai toujours eu une grande passion pour l'existence », déclare-t-il dans un entretien avec Helga Perz. Cioran visait avant tout la liberté, le choix éclairé. Diogène à rebours, il ne cherchait pas un « homme » avec sa lanterne, mais une lanterne même, pour lutter contre le strabisme de nos perceptions et l'aveuglement des idéologies, qui transforment l'homme en marionnette, la sensation en mécanique. « Homme du fragment [...] homme du moment », pensée de l'instant, « secrétaire de [s]es sensations », Cioran se méfiait de toute forme usurpée de permanence.

La rupture du *Précis* est à envisager comme tournant. Gabriel Liiceanu évoque « le recours au français » pour « marquer [une] différence », le « besoin d'une mutation linguistique » comme manifestation d'une mue, d'un « divorce existentiel ». À l'aune de ce

concept de rupture, on saisit la déflagration du *Précis* : rupture avec la langue, la Roumanie, rupture idéologique (« En changeant de langue, j'ai aussitôt liquidé le passé »), Cioran tourne le dos, définitivement, à la séduction des illusions et des idéologies, embrasse le doute et son refus des assises. « Un livre léger et irrespirable, qui serait à la limite de tout, et ne s'adresserait à personne » : cette pensée semée dans *Écartèlement* (1979) résumerait parfaitement le climat si particulier du *Précis de décomposition*. C'est aussi une rupture avec l'autorité philosophique, qu'il avoue considérer comme une « aventure sédentaire » à quitter, dans une lettre du 2 juillet 1982 à Gabriel Liiceanu. Pour Cioran, « il y a des âmes mais non pas des vérités », un système se bâtit au mépris de l'humanisme. Dans une lettre à Constantin Noïca du 10 novembre 1967, il résumait élégamment le fossé entre philosophie analytique, spéculative, et philosophie viscérale : « Je suis malheureusement beaucoup plus sensible au Temps de Proust qu'à celui des philosophes. » À la sécheresse des systèmes et au mensonge nécessaire des classifications (dénoncées comme simplifications), Cioran répond par l'éloge de la poésie et de la musique, la poésie étant aux antipodes de la philosophie par « sa signification dernière : *l'impossibilité de toute actualité* ». Il ne s'avoue sensible qu'à la « philosophie-confession », qu'aux événements et non aux accidents, créant une filiation avec Nietzsche. La critique accueillit favorablement le livre. A. Maurois avança : « Nous avons un nouveau moraliste ou immoraliste qui écrit fort bien. J'avais lu de lui la semaine dernière un *Précis de décomposition*, dont le titre bizarre m'avait retenu : la qualité du style comme celle de la pensée m'avait frappé. Ce livre provocant a retenu mon attention. » Cioran s'imposera comme styliste. « Je me souviens de l'étonnement fasciné avec lequel, en 1949, je lus le *Précis de décomposition*. Ah, c'était autre chose que l'air du temps, qui soufflait pourtant dans des directions voisines », écrit François Nourissier, insistant sur la notion d'écart, de différence, qui singularisait cette parution déliée des influences. Yann Queffélec évoque un « *Précis de décomposition* suffisamment précis et déstructurant pour émouvoir et diviser la critique, à défaut de toucher l'opinion fortement sollicitée par Sartre et Camus alors au meilleur de leur zizanie », souligne les puissances de dissolution de cet ouvrage, et l'entreprise de sape systématique assumée par Cioran, contre une pensée de la totalité. Constantin Tacou rappelle qu'à sa sortie certains crurent qu'il s'agissait d'un « traité de chimie », et d'ajouter : « Mais, après tout, n'est-ce pas une alchimie de l'esprit ? » Il insistait alors sur l'équilibre précaire du *Précis*, entre déconstruction des illusions, démantèlement des croyances, négation incessante, et salvation par le trait d'esprit, la vigueur de la formule, ce que Noël Herpe qualifiera de « dandysme de l'échec ».

On reconnut l'extraordinaire virulence du style, Cioran prônant une œuvre « insurrectionnel[le] », issue de la « protestation » : « Je suis un philosophe-hurler. Mes idées, si idées il y a, aboient ; elles n'expliquent rien, elles éclatent », lit-on dans ses *Cahiers* posthumes, ce qu'il faudrait relier, si l'on en croit sa correspondance, à la nature du Valaque qui est « un polémiste-né ». Ce livre répond à l'impératif cioranien : « Un livre doit être un danger. » Alain Bosquet, dans *Le Monde*, en 1964, qualifiait Cioran de « penseur à contre-courant ». C'est à la fabrique de ce style que les manuscrits du *Précis de décomposition* et les feuillets en marche vers les *Syllogismes de l'amertume* nous initient. 1949-1952 : trois ans séparent la publication de ces deux ouvrages. Mais c'est un tout autre esprit qui dirige la facture de l'œuvre : les *Syllogismes de l'amertume* tranchent par leur atomisation accrue du discours. Cioran accuse la déliaison, la radicalise par rapport au *Précis*, recherchant la frappe du style lapidaire. Ce sont les errances pour parvenir à cette cristallisation du style que nous retracent les manuscrits, faisant surgir une étape intermédiaire où Cioran abordait les *Syllogismes de l'amertume* avec reprise de la fragmentation plus souple du *Précis*. Il y a donc un entre-deux fécond, où Cioran va polir son désir de concision et d'épure, la *brevitas* agissant comme censeur d'un tempérament enthousiaste. Ce volume permet d'appréhender cette période charnière. Cioran est alors travaillé par la « pointe », une remarque d'*Écartèlement* révèle ses préoccupations : « Ramasser sa pensée, astiquer des vérités dénudées, n'importe qui peut y arriver à la rigueur ; mais la *pointe*, faute de quoi un raccourci n'est qu'un énoncé, qu'une maxime sans plus, exige un soupçon de virtuosité, voire de charlatanisme. »

On retient généralement de Cioran le grand styliste, héritier des moralistes du XVIII^e siècle (« Il avait repeint en noir la sécheresse élégante du XVIII^e libertin », note Jean d'Ormesson) : victoire pour celui dont l'ambition était qu'on ne juge pas le *Précis* comme « le produit d'un venu d'ailleurs ». Ce volume offre cependant l'occasion de découvrir un Cioran plus libre, plus proche de son enthousiasme roumain, oscillant entre un style haut, une syntaxe corsetée, et des tours oralisants, des chocs de registres. Cioran n'a de cesse, par la suite, de gommer l'anecdotique, de tendre vers une impersonnalisation du discours, fuyant les marques subjectives de l'énonciation. Ce souci allait de pair avec la recherche du *Witz*, du trait d'esprit et avec les tensions universalisables de la maxime. On est heureux de trouver ici, au contraire, un Cioran plus alerte, qui rejoint le ton de la confession, du journal intime ou des Mémoires dont il était un insatiable lecteur. « Des Alaric guettent les Rome et les Athènes. Et nous mourrons avec nos subtilités, avec nos préservatifs, avec nos *Cimetière marin* et nos *Sein und Zeit* » : voilà un curieux voisinage pour Valéry et Heidegger,

le mot « préservatifs » ancrant l'écriture cioranienne dans une actualité peu coutumière... C'est à un écart, unique dans l'œuvre de Cioran, que nous invitent ces inédits, pointant l'écart stylistique entre l'« explosion » du *Précis* et la contention des *Syllogismes de l'amertume*, expliquant, peut-être, pourquoi Cioran n'appréciait pas ce dernier, lorsqu'il confiait à son frère Aurel : « C'est ce que j'ai écrit de plus mauvais. » De plus, ils nous retracent l'itinéraire d'une pensée, vu que le choix de Cioran pour la concision le porte toujours à se défaire de pans textuels, pour ne préserver que les formules ramassées finales : « Ma pensée ne se produit pas comme un processus, mais comme un résultat, un résidu. C'est ce qui reste après la fermentation, les déchets, la lie. » Cette approche des marges du texte témoigne d'une déliaison progressive, puisque Cioran avait initialement repris la facture du *Précis* dans les *Syllogismes* pour ensuite la morceler, l'émonder de toute scorie langagière. On voit que cette épure est indissociable d'une méfiance face au souvenir, à l'anecdote, et à toute percée de l'auteur. La concision et l'émiettement des *Syllogismes*, masquent un Cioran plus intime, plus proche, le congédient. En 1957, Cioran glissait dans ses *Cahiers* : « Je ne me dissimule pas qu'il y a un mélange de journalisme et de métaphysique dans tout ce que je fais. » Or, c'est ce « journalisme » au sens noble que l'on redécouvre ici, cette annotation du quotidien, en bon « secrétaire de [ses] sensations » qu'il fut. L'écriture cioranienne tient son alchimie du mélange, de la tension dans l'irréconciliable. C'est donc au plaisir du contraste que nous invite cette lecture, restituée dans sa force, dans l'écart entre le « lyrisme » débridé des débuts et le corset de l'écriture fragmentaire qui lui succéda. Les marges de ses manuscrits – pour un homme qui a toujours valorisé la figure du marginal : « Ma marginalité n'est pas accidentelle, mais essentielle », confie-t-il à Fernando Savater – permettent d'approcher les ressorts du paradoxe chez Cioran, au nom d'un respect de la vérité et de ses nuances. La première version du *Précis*, en 1947, s'intitulait *Exercices négatifs*, en raison de l'« explosion » du *Précis*, né d'un désir d'« éclater », de récuser la fallacieuse objectivité du monde, en une tension méphistophélique. Il prônait l'homme qui marche, pâle silhouette altière à la Giacometti, errante, rétive aux fauteuils et au confort des convictions. Qu'on relise, dans cet ouvrage, « De l'absolu et ses caricatures » : ces *Exercices négatifs* sont « les conditions d'un traitement préventif du fanatisme ». Cioran, dans *Écartèlement*, révèle les intentions de ce livre, à la déliaison dangereuse, minant les assises de la *doxa* et son sommeil nécessaire : « Un livre doit remuer des plaies, en provoquer même. Un livre doit être un *danger*. » Nul doute que ces pages, à la menace de l'aveuglement, préfèrent la lucidité de l'insomnie. Ghérasim Luca, poète également roumain, contrait le pessimisme par l'alacrité avec

« Ma Dérason d'Être » dans *Héros-Limite*. Cioran nous expose, quant à lui, sa « déliaison d'être », ou comment la discontinuité et ses raffinements ouvrent au respect de l'homme dans sa mouvance et ses variations, contre le faux ciment communautaire des idéologies et des certitudes. De quoi fissurer un mur...

Ingrid Astier

Remerciements

Je remercie vivement MM. Yves Peyré et Yannick Guillou, qui ont autorisé la publication des textes d'E. M. Cioran.

J'exprime toute ma gratitude envers MM. Jean-Luc Berthommier, Ludovic Escande et Philippe Blanc, ainsi qu'envers tout le personnel de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, pour leur disponibilité et leurs conseils précieux.

Merci à M. Frédéric Orhan, à Mme Renée Astier et à Ariane Lüthi, à qui cet ouvrage doit beaucoup.

1 On trouvera dans ce volume de rares abréviations :

BLJD : Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

OC : Œuvres complètes d'E. M. Cioran. E. M. Cioran, *Œuvres* [Paris] : Gallimard, « Quarto », 1995, 1818 pages.

PDD : *Précis de décomposition* au sein des OC

SDA : *Syllogismes de l'amertume* au sein des OC.

[b] : biffé par Cioran sur les feuillets manuscrits.

2 Le manuscrit présent à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet s'ouvre sur un premier feuillet dont la cote est BLJD, CRN. Ms. 251. Sur ce feuillet, Cioran a écrit : « E. E. CIORAN / Exercices négatifs », comme proposition initiale de titre. Ce titre se trouve rectifié par la suite, sur le feuillet coté BLJD, CRN. Ms. 252 où Cioran modifie les initiales de son prénom : « E. M. Cioran / Exercices négatifs / Précis de Décomposition. » Se trouve mentionnée, en bas à gauche, l'adresse autographe de Cioran : « E. Cioran, 20, rue Monsieur-le-Prince, hôtel Majory, Paris VI^e ». Cioran a créé ensuite des subdivisions qui occupent un feuillet dissocié : « La sainteté et les grimaces de l'Absolu » [BLJD, CRN. Ms. 253], « Eschatologie » [BLJD, CRN. Ms. 254], « Emil Cioran / Mes insomnies » [BLJD, CRN. Ms. 261, Cioran ayant biffé « Histoire de me[s insomnies] »], « E. M. Cioran, / Le Penseur d'occasion », avec en épigraphe : « Oui, en vérité, il me semble que les démons jouent à la balle avec mon âme... / Thérèse d'Avila » et à nouveau la mention de son adresse à l'Hôtel Majory [BLJD, CRN. Ms. 5825, tapuscrit], « La Vogue de la mort dans la philosophie contemporaine » [BLJD, CRN. Ms. 611, tapuscrit], « Mihail Eminesco, par E. M. Cioran » [BLJD, CRN. Ms. 61bis1, tapuscrit], « Les secrets de l'âme roumaine, Le "DOR" ou la nostalgie, par Emmanuel Cioran » [BLJD, CRN. Ms. 61bis2, tapuscrit]. Les autres subdivisions sont moins nettement dissociées.

3 On connaît plusieurs manuscrits du *Précis de décomposition*. L'un se trouve à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, un autre à la Bibliothèque nationale, état ultérieur. Le manuscrit présent à la BLJD est disparate. Il comprend 447 feuillets. Le papier utilisé par Cioran est d'origine et de format variés ; il privilégie l'encre noire, mais l'on rencontre également des encres bleue, verte. Une chemise bleue, CRN. Ms. 25⁵ porte une mention autographe du titre *Précis de décomposition*, griffonnée, et des annotations au crayon à papier : « Napoléon / Révolution » et une troisième, illisible. Seuls les feuillets CRN. Ms. 25¹ et CRN. Ms. 25² comportent le nom de l'auteur, successivement E. E. CIORAN puis E. M. Cioran. Patrice Bollon, dans une note de *Cioran l'hérétique*, avance que le « M. » est « une pure affectation », qui date de 1949, par attraction avec « E. M. Forster », « dont il était alors un grand lecteur ».

L'ordre des feuillets et des sous-titres ne recoupe pas celui de la première édition du *Précis de décomposition*. Une section, « Généalogie du fanatisme », cotée CRN. Ms. 391 semble à l'origine autonome, puisque suivie du nom de l'auteur : « par E. Cioran », avec, curieusement, la deuxième initiale biffée : on se situait donc à un état antérieur au feuillet CRN. Ms. 25² où apparaissent les deux initiales. On peut supposer qu'on dispose d'un brassage de deux états différents, voire partiellement de trois, à la BLJD (Cioran déclarant avoir réécrit quatre fois le *Précis*), l'un, datant de 1947, puisque l'on sait grâce aux *Exercices d'admiration* et plus particulièrement au texte « En relisant... », paru en 1986, que « la première version du livre fut rédigée très vite en 1947 et s'appelait *Exercices négatifs* » et l'autre, ultérieure, atelier de travail du futur *Précis de décomposition*.

Les biffures sont encore importantes, des pans entiers sont parfois rejetés, des fragments écartés. Cioran réfléchit à la pertinence, revenant sur ses écrits en ajoutant au crayon de papier « à garder ? ». L'hypothèse avancée d'un brassage d'états successifs est légitimée par l'hétérogénéité des corrections apportées. Certains feuillets sont presque intacts, rédigés d'une écriture plus soignée, d'autres sont peuplés d'ajouts interlinéaires.

On rencontre quelques mentions métadiscursives, concernant l'ordre et la place des fragments. Ainsi, le feuillet CRN. Ms. 30¹ comporte la rare mention autographe « après le corrupteur d'âmes avec Tiraillement », qui révèle que l'écriture fragmentaire n'exclut pas une cohérence de l'ensemble.

⁴ BLJD, CRN. Ms. 26². Cioran avait créé une section intitulée « [Histoire de me] [b] *Mes insomnies* », qui occupe un feuillet séparé BLJD, CRN. Ms. 26¹, sous le nom « *Emil Cioran* ».

À rapprocher de « Invocation à l'insomnie », *Précis de décomposition* dans *Œuvres*, [Paris] : Gallimard, « Quarto », 1995, 1818 p., p. 726. L'incipit est identique, mais Cioran estompe par la suite les précisions biographiques pour privilégier un thème : l'insomnie. Que ce fragment témoigne d'une écriture plus spontanée, soucieuse de détails biographiques et chronologiques, explique qu'on l'ait retenu dans ce volume.

5 Dès 1926, on trouve des citations de Diderot, de Schopenhauer, de Nietzsche, dans les cahiers d'études de Cioran. À l'âge de dix-sept ans évoqué, en 1928, Cioran est inscrit à la faculté de lettres et de philosophie de Bucarest (1928 / obtention de la licence en juin 1932). Gabriel Liiceanu, dans *Itinéraires d'une vie : E. M. Cioran*, précise les lectures philosophiques d'époque de Cioran : Schopenhauer, Nietzsche, Simmel, Wölfflin, Kant, Fichte, Hegel, Husserl, Bergson, Chestov. Dans un entretien avec Irène Bignardi, de 1982, Cioran précise que ses insomnies furent à l'origine d'une relativisation de l'apport philosophique : « Jusque-là, j'avais cru aveuglément en la philosophie, j'étais fasciné par les grands systèmes – Kant, Hegel, Fichte. Mais à partir du moment où quelque chose me contraignit à la veille des nuits entières [...] a pris corps en moi une continuité absolue, exaspérante. Cela m'a fait découvrir que la philosophie n'avait pas de réponse aux interrogations suscitées par cette expérience de la veille ininterrompue qui était la mienne. »

6 Dans *Exercices d'admiration* (1986), Cioran fait le portrait de « Borges » lors d'une lettre à Fernando Savater. Celle-ci permet d'approfondir ce point. On y retrouve des traits de Cioran : « Tourné vers d'autres horizons, j'ai toujours cherché à savoir ce qui se passait ailleurs. À vingt ans, les Balkans ne pouvait plus rien m'offrir. C'est le drame, et l'avantage aussi, d'être né dans un espace « culturel » mineur, quelconque. *L'étranger* était devenu mon dieu. D'où cette soif de pérégriner à travers les littératures et les philosophies, de les dévorer avec une ardeur maladive. Ce qui se passe à l'est de l'Europe doit nécessairement se passer dans les pays de l'Amérique latine, et j'ai remarqué que ses représentants sont infiniment plus informés, plus « cultivés » que ne le sont les Occidentaux, incurablement provinciaux. Ni en France ni en Angleterre je ne vois quelqu'un qui ait une curiosité poussée jusqu'à la manie, jusqu'au vice, je dis bien vice, car, en matière d'art et de réflexion, tout ce qui ne tourne pas en ferveur quelque peu perverse est superficiel, donc irréal. »

7 Cioran avait quitté Rasinari, son village natal, et la vue sur la colline Coasta Boacii, la rivière Caselor – assimilés au paradis – en 1921, pour rentrer au lycée Gheorge-Lazar à Sibiu. « J'habitais une ville presque aussi belle que Tübingen : Sibiu, en Transylvanie. » Il lit assidûment à la bibliothèque Astra et sur les remparts de la ville. Sa famille le rejoignit en 1924 et ils habitèrent 11, rue Tribuna. Il part pour la faculté de Bucarest en 1928, pour suivre des études de lettres et de philosophie (1928- 28 juin 1932). On le retrouve en Allemagne, boursier de la Fondation Humboldt, à Berlin en 1933, puis à München en 1934. Il retourne en Roumanie en 1935. En 1936, il effectue son service militaire dans l'artillerie. Il exercera brièvement au lycée Andrei-Saguna de Brasov. Fin 1937, Cioran est boursier de l'Institut culturel français de Bucarest (il le sera jusqu'en 1944), dirigé par Alphonse Dupront, et réside à Paris, dans des hôtels (hôtel Marignan, 13, rue du Sommerard, Paris V^e, hôtel Majory, 20, rue Monsieur-le-Prince, Paris V^e, 6, rue Rollin, le dernier rue Racine, avant de vivre avec Simone Boué dans sa célèbre mansarde, 21, rue de l'Odéon, « sous les combles »...). Il parcourt la France à bicyclette et fréquente de nombreuses auberges de jeunesse (Bagnières-de-Bigorre, Toulouse, Brest, Quiberon, Biarritz...) au lieu de se consacrer à une thèse sur « les conditions et les limites de l'intuition », proposée en juin 1937. Il envoie le manuscrit du *Précis de décomposition* en mars 1947. La publication en sera ajournée, et le *Précis* est lancé à l'automne 1949- Il obtient le prix Rivarol, à l'unanimité du jury (9 membres) : « À Paris, on tient ce geste pour un succès sans précédent », écrit-il à ses parents le 29 juin 1950.

⁸ BLJD, CRN. Ms. 27. On retrouve des éléments communs avec « Sur un entrepreneur d'idées », p. 731 du *PDD*, et de « Vérités de tempérament », p. 731-732.

12 Cioran a fait un portrait de Valéry, « Valéry face à ses idoles », datant de 1970, dans *Exercices d'admiration*. Pour saisir « l'intellect démiurgique » dont parle Cioran, il faut revenir à cette citation de Valéry : « Je confesse que j'ai fait une idole de mon esprit, mais je n'en ai pas trouvé d'autre. » Et Cioran de commenter, dénonçant cet *ubris* : « Valéry n'est jamais revenu de l'étonnement que lui causait le spectacle de son esprit. Il n'a admiré que ceux qui divinisaient le leur, et dont les aspirations étaient si démesurées qu'elles ne pouvaient que fasciner ou dérouter. » *EA*, p. 76-77.

13 On dispose d'une version incomplète du texte, qui se termine abruptement sur « car s'il ».

14 BLJD, CRN. Ms. 28¹. Cioran a biffé deux autres propositions de titre : *L'âme qui se nie* [b] Avoir pitié de soi [b].

17 BLJD, CRN. Ms. 28⁴ Plusieurs titres avancés furent biffés : *Le malheur honorable* [b] / *Le désaccord fatal* / *originnaire* / *En quoi consiste le mal d'être* [b].

19 On sait que le verbe « être » chez Cioran est frappé de suspicion et qu'il véhicule la perte de son sens plénier. Ainsi, on trouve p. 628 du *Précis de décomposition* : « Je fus, je suis ou je serai, c'est là question de grammaire et non d'existence. » (« Tournant le dos au temps. ») On lit également, dans « L'homme vermoulu », OC, p. 664 : « Je ne veux plus collaborer avec la lumière ni employer le jargon de la vie. Et je ne dirai plus : « Je suis » – sans rougir. L'impudeur du souffle, le scandale de la respiration sont liés à l'abus d'un verbe auxiliaire...»

20 Cette expression, « patries successives », est essentielle dans le parcours erratique de Cioran, qui a habité en Allemagne, puis en France, et s'est converti à la langue française. On la retrouve dans le *Précis de décomposition*, p. 671 : « Issu de quelque tribu infortunée, il arpente les boulevards de l'Occident. Amoureux de patries successives, il n'en espère plus aucune : figé dans un crépuscule intemporel, citoyen du monde – et de nul monde, – il est inefficace, sans nom et sans vigueur » (voir « Tribulations d'un métèque »).

21 BLJD, CRN. Ms. 28⁶. Le titre *Les États négatifs* est biffé. Cioran avait commencé un propos : « J'aurais pu lire tous les livres de la terre, sans ce vide prolongé de tous les après-midi [inachevé] », qu'il a interrompu pour débiter *Amertume et rigueur*. L'expression « états négatifs » se retrouve p. 707 des OC dans « Le Décor du savoir ». Le feuillet BLJD, CRN. Ms. 28⁶ est une demi-feuille A4 où Cioran reprend une formulation pour l'améliorer, pratique fréquente de la rédaction du *Précis de décomposition*, où certains fragments sont réécrits jusqu'à quatre fois (cas de « L'impossible démission »).

[22](#) BLJD, CRN. Ms. 28⁸. Le titre *L’Absolu comme forme de démence* [b] est biffé.

23 BLJD, CRN. Ms. 28⁹. Ce feuillet est une demi-feuille A4. On trouve au dos la mention : « à nous élever au-dessus des erreurs mielleuses et gluantes de l'amour, à élargir les distances qui nous éloignent des » [inachevé], qui est une réécriture de « L'esprit s'efforce à élargir la distance entre lui et le monde et à ne savourer que les délices de son propre exercice ».

24 Thématique de « l'intervalle » fréquente dans le *Précis*, on la trouve par exemple p. 633, 680, 736.

25 BLJD, CRN. Ms. 28¹⁰. Ce second fragment semble une réécriture du précédent autour des thématiques du doute et de l'absolu.

26 La « distance » du doute est à rapprocher du « *sentiment des distances* », propre à l'ironie, p. 683 du *PDD* : « Désormais, il ne pourra plus adorer sans ironie : le *sentiment des distances* sera à jamais son partage. » Tout comme l'écriture fragmentaire introduit une discontinuité, qui mine la cohérence feinte du système et des certitudes, le doute nécessite une distance qui préserve de l'adhésion aveugle aux idéologies. L'ironie est la manifestation de cet écart, repli spirituel qui permet le soupçon projeté sur l'homogénéité des discours.

28 Le *PDD* s'attaque aux « convictions ». Les termes dépréciatifs associés aux convictions sont récurrents : « dans toute conviction une souillure », p. 645, et Cioran prônera l'« être sans convictions », p. 651 qui sait « se promener sans convictions », p. 670. Cioran condamne en la conviction une adhésion, un manque de distance face aux idées.

²⁹ Cioran examine plus avant le « lyrisme », p. 639-640 du *PDD* (voir « L'équivoque du génie »). N'oublions pas que Cioran tente de contrer son lyrisme en adoptant la langue française. Il revient fréquemment sur ce désir de réfréner son lyrisme, notamment dans ses *Cahiers* : « 28 déc. [1965] Cette nuit, je me disais qu'à la déchéance où je suis parvenu, seule pourrait m'arracher une œuvre qui fût un cri et un rachat, un autre *Précis* mais *sans lyrisme*. » (p. 324). E. M. Cioran, *Cahiers 1957-1972*, [Paris] : Gallimard, 1997, 999 p., avec un Avant-propos de Simone Boué, p. 9-11.

30 BLJD, CRN. Ms. 28¹². Ce texte est remanié p. 588 du *PDD*, dans « Variations sur la mort »

³² Il existe une proximité thématique avec « Parmi les galeux », p. 730 du *PDD*, où Cioran « emprunte le chemin des bas-fonds ».

33 Ce passage est suivi d'une mention autographe au crayon à papier : « ? à garder ? ».

34 BLJD, CRN. Ms. 28¹⁵ Ce feuillet semble incomplet. Il débutait en effet par un énoncé tronqué : « toutes les amours. A-t-il haï ? Il a deviné toutes les haines. A-t-il connu la peur ? Il en a éprouvé toutes les affres. » De plus, il porte la numérotation [33] mentionnée en haut à droite par Cioran qui n'est pas précédée d'un [32]. Il y a un blanc entre [25] et [33].

35 BLJD, CRN. Ms. 28¹⁴. Ce feuillet est une demi-feuille A4. Il est inséré comme fiche de réflexion sur la formulation finale du dernier paragraphe de BLJD, CRN. Ms. 28¹⁵. En effet, on trouve biffé : "[Car toute la science dont on dispose n'est qu'un dictionnaire qui répond à un seul cri, réduit enfin au travers d'un univers bigarré et verbal à la monotonie discrète d'un soupir] [b]. C'est là l'unique succès qui console l'esprit au milieu de ses défaites.³³ » Il porte la même numérotation apposée par Cioran en haut à droite, que le feuillet BLJD, CRN. Ms. 28¹⁵ : [33].

³⁷ Ce fragment est incomplet, se terminant abruptement comme suit : « car le sens ultime – et effroyable – de chaque être ». Il est rédigé sur une demi-feuille A4.

39 Le texte est incomplet : il se clôt sur la phrase fragmentaire : « Il te faut suspendre tes pas quand [...] ». Si l'on s'en réfère à une pagination de Cioran, en haut à droite de chaque feuillet, il manque le feuillet numéroté 35.

⁴⁰ BLJD, CRN. Ms. 28¹⁹. On retrouve l'expression : « faculté d'espérer » dans « Démission », p. 601 du *PDD*.

41 BLJD, CRN. Ms. 28²⁰.

⁴³ Thématique de l'« héroïsme » reprise p. 626 du *PDD* : « tout héros est un être sans talent ».

45 On retrouve la thématique de la dévoration reliée à la souffrance p. 676 du *PDD* : « Quand on ne peut se délivrer de soi, on se délecte à se dévorer. »

⁴⁶ BLJD, CRN. Ms. 28²⁷ . Cioran a biffé une autre proposition de titre : *Les autres* [b].

51 « Généalogie du fanatisme », p. 582 du *PDD*, offre de profondes similitudes avec ce texte : « race [...] s'est engagée dans une voie de perdition, dans l'histoire, dans ce mélange indécent de banalité et d'apocalypse » et p. 583 est posé le couple antithétique « sceptique » / « bourreau ».

53 BLJD, CRN. Ms. 28⁴⁰. La thématique du suicide est prégnante dans l'œuvre de Cioran, on la rencontre principalement p. 595-596 « Coalition contre la mort », 612-613 du *PDD* « Ressources de l'autodestruction », et p. 723-724 « Mes héros ». Pour Cioran, ce n'est pas tant le suicide qui importe, mais l'*idée* du suicide, qui fonde notre liberté.

54 L'« irrémédiable » comme système est envisagé négativement dans « Sur un entrepreneur d'idées » : « L'Irrémédiable est passé en système », p. 731 du *PDD*.

57 On rencontre cette réhabilitation de l'« insupportable », p. 604 du *PDD*, dans « Annulation par la délivrance » : « Une âme ne s'agrandit et ne périt que par la quantité d'*insupportable* qu'elle assume. »

58 Un « drame du cœur » est évoqué, p. 648 du *PDD* dans « Itinéraire de la haine ».

59 BLJD, CRN. Ms. 28⁵³. Ce feuillet, numéroté 64a, comporte de nombreuses biffures. On pouvait lire : « Définitions possibles de l'homme : – gorille qui a remplacé ses cheveux par des idéaux. – L'exploitation intellectuelle. Une intelligence inclinée systématique, aimant l'ajustement des bréviaires, devrait écrire un *Précis de décomposition intérieure*. » Cette dernière mention témoigne d'une lente maturation du titre, qu'on retrouve sur le feuillet CRN. Ms. 28⁷⁸ : « Comment se fait-il que jusqu'à présent aucun auteur de manuels n'ait écrit un *Précis de décomposition intérieure* ? »

⁶⁰ Cioran précise ces « fluctuations » dans « Fluctuations de la volonté », p. 713 du *PDD*.

⁶¹ L'expression « hyène pathétique » se retrouve p. 605 du *PDD* dans « Le Venin abstrait ».

⁶² Cependant, la « physiologie » est perçue comme fatale à la « naïveté », p. 684 du *PDD*, « Visages de la décadence ».

63 BLJD, CRN. Ms. 28⁷³. Cioran a biffé le titre : *Le drame de l'objectivité* [b].

64 On peut rapprocher « l'action » et « la conviction », puisque p. 645 du *PDD*, dans « La Vie sans objet », on lit : « tu as vu dans toute conviction une souillure ».

66 Dans « Désarticulation du temps » p. 591 du *PDD*, on retrouve l'idée d'une discontinuité en rupture avec l'harmonie : « Détachés de tout objet, n'ayant rien à assimiler de l'extérieur, nous nous détruisons au ralenti. » Voir aussi sur le « détachement » : « Philosophie et prostitution », p. 651.

68 On rencontre une expression approchante : « Puisque pour vous il n'y a point d'ultime critère ni d'irrévocable principe, et aucun dieu », p. 714 du *PDD* dans « Théorie de la bonté ». Cioran prône un scepticisme absolu, contre l'arrêt de toute certitude.

70 Variante qui n'est pas biffée : « tandis qu'un lot plus terne la cache sans l'éluder ».

71 Le monde associé à un théâtre, en représentation, et au motif du « rideau » est abordé p. 685 du *PDD* : « le rideau de l'univers est mité », dans « Visages de la décadence ».

73 Passage repris dans « La Dérision d'une "vie nouvelle" », p. 642-643 du *PDD*, avec des aménagements : « Nous ne voyons autour de nous que des inspirations et des ardeurs dégradées : tout homme promet tout [...]. »

74 BLJD, CRN. Ms. 28⁸². Titre repris intégralement, p. 644 du *PDD*, avec un contenu sensiblement différent.

⁷⁷ L'expression est ici proche de « rafraîchir le langage », p. 719 du *PDD*, dans « L'Usure suprême », où Cioran dénonce la déperdition sémantique et propose les « signes » ou le « silence » pour lutter contre la dévaluation des mots.

79 BLJD, CRN. Ms. 28⁹³. Cioran a biffé les titres suivants : *Oscillations* [b] *En attendant la définition...* [b] *Perspectives d'une définition* [b].

81 BLJD, CRN. Ms. 28¹⁰⁸. Nous n'avons retenu que ce qui se démarquait de l'édition Quarto, « Conditions de la tragédie », p. 656 du *PDD*, le début étant presque similaire : « Si Jésus avait fini sa carrière sur la croix, il aurait fait un beau héros de tragédie. (La résurrection a tout raté). Son côté divin a fait perdre à la littérature un admirable sujet [...]. » Ce propos a été remanié dans le *PDD*, à l'entrée identique.

⁸³ Ce fragment est à rapprocher de l'entrée « Le traître modèle », p. 630-631 du *PDD*, où Cioran réfléchit sur la trahison et la solitude, recourant également à la figure superlative de Judas. La « destinée négative » est à rapprocher du « désir d'efficacité négative, puissant et insaisissable ».

84 BLJD, CRN. Ms. 28¹¹⁰. Cioran a biffé les titres suivants : *La syntaxe du pestiféré* [b] *Lypémanie* [b].

85 Le manuscrit hésitait entre deux termes, qui furent tous deux biffés sans en proposer un troisième retenu. Ces deux termes en concurrence étaient : « sérieuse » et « grave ». En revanche, du doublet suivant : « comique » / « burlesque », fut élu « burlesque », contre « comique ».

⁸⁶ Cioran poursuit une réflexion sur la « réalité », p. 664 du *PDD*, dans « L'Homme vermoulu », qui « s'évanouit à l'approche du moindre doute, d'un soupçon d'improbabilité ou d'un sursaut d'angoisse ».

90 La thématique de la destruction associée à la cendre est présente dans le *PDD*, p. 618 dans « Certains matins ». On retrouve le versant lyrique du *PDD*, et l'on comprend pourquoi Cioran percevait cet ouvrage comme une « explosion » (« Or, le *Précis* était une explosion [...] il fallait respirer, il fallait *éclater* », lit-on dans *Exercices d'admiration*, « En relisant...»). Cette conception se retrouve dans les *Cahiers*, p. 346 : « Quand j'écrivais le *Précis*, je me rappelle avoir répété assez souvent : "Je vais régler son compte à la Vie." Il s'agissait, il faut bien le dire, d'une exécution. Tous mes livres procèdent du même esprit. »

91 Nous avons rajouté ce terme.

⁹² Voir également la proximité avec les thèmes de « L'Écorché », p. 733 du *PDD*, où l'on rencontre : « son cerveau s'attise ».

⁹⁴ Sur le « désir de mourir » et son ambivalence, voir p. 588 du *PDD* : « Variations sur la mort ».

⁹⁵ On retrouve l'expression « histrionisme du détachement », p. 675 du *PDD*, dans « L'Automate ».

⁹⁷ Cioran traite par ailleurs d'un « moraliste idéal » cynique et sensible p. 721 du *PDD* : « Dans le secret des moralistes ».

98 BLJD, CRN. Ms. 28¹²⁹. Cette méthode recherchée s'explique par le dégoût suscité par le spectacle de l'homme : p. 585 du *PDD*, dans « L'Anti-prophète », on lit : « Le spectacle de l'homme, – quel vomitif ! »

99 La tentation du désert comme refuge est prégnante dans le *PDD*, p. 692, on trouve : « en rêvant, sur des seins, au désert » dans « Le Refus de procréer ». Le désert est associé à la solitude et à la radicale étrangeté : « L'être véritablement seul [...] qui traîne son désert dans les foires » dans « Le Souci de décence » ; « Je veux guérir de ma naissance dans un [...] désert fluide » : « Dans une des mansardes de la terre ». Ce désert peut être métaphorique, ainsi, on relève : « dans le désert de sa lucidité » : p. 633 du *PDD* dans « Les Dogmes inconscients » ; « Je ne souhaite point mes déserts peuplés de votre présence », p. 660 dans « L'Arrogance de la prière ». Le traitement le plus proche se trouve p. 594 : « Après chaque conversation, dont le raffinement indique à lui seul le niveau d'une civilisation, pourquoi est-il impossible de ne pas regretter le Sahara et de ne pas envier les plantes ou les monologues infinis de la zoologie ? » dans « Exégèse de la déchéance » ; et « il nous faudrait à chacun un Sahara pour y hurler à volonté » : p. 619 dans « Certains matins ».

100 On rencontre le fragment : « Celui qui ne répand pas autour de soi une vague irradiation funèbre », p. 635 du *PDD* dans « Dualité ».

102 Cioran a biffé : « C'est à ce moment-là que la créature nous attendrit et que son inexistence nous apparaît chérissable. Pour autant que l'homme est le vaincu de sa propre vie, il est notre frère. Mais dans la mesure où il n'adhère pas à ses succès, dans la mesure où il règne intérieurement sur le rien, lucide dans son échec – en plein soleil alors qu'il ne consent plus à cet astre, il est le vrai compagnon de notre sort. La possibilité de ne pas être, seule véritable possession de toute créature, la rend excusable devant les exigences de notre mépris. En tant qu'elle *est*, dans son orgueil d'être, elle nous éloigne et nous écœure. »

103 BLJD, CRN. Ms. 28¹³¹. Ce feuillet A4 comporte deux pages. Il est écrit recto verso. Au dos, on trouve un titre isolé qui s'apparente à une entrée : « *La fascination du futur* ». Ce feuillet était initialement plié en deux. Faisant face à « *La fascination du futur* », figurent des lignes jetées sur le « pèlerin » : « D'où tiraient les pèlerins tant / D'où tiraient les pèlerins leur véhémence d'illusion sur les chemins d'Éleusis / Comment imaginer la véhémence d'illusion qui entraînait les pèlerins sur les chemins d'Éleusis ? / Et je ne me connais aucune véhémence d'illusion qui m'eût entraînée sur les chemins d'Éleusis. » On retrouve cette mention p. 590 du *PDD*, dans « Variations sur la mort » III : «... Et je songe à un Éleusis des cœurs détrompés, à un Mystère net, sans dieux et sans les véhémences de l'illusion. » Les manuscrits permettent alors de retracer cette traque de la formulation juste.

104 Cioran va jusqu'à parler de « certificats d'inexistence » p. 642 du *PDD*, dans « La Dérision d'une "vie nouvelle" » : « personne ne délivre des certificats d'inexistence ».

105 Fragment incomplet qui se termine de manière abrupte sur « Son coefficient négatif », ce qui prouve la pratique fréquente de Cioran d'insérer des feuilles A4 pliées en deux où il propose une formulation plus aboutie. C'est pourquoi nous avons inséré et intégré cette reformulation.

106 On retrouve donc ici le feuillet BLJD, CRN. Ms. 28¹³⁰.

107 Mention autographe : « refaire ? ? » Cette mention concerne le fragment « De la seule manière de supporter les hommes » dans sa totalité.

108 BLJD, CRN. Ms. 29²⁴. Le titre *Éléments pour une définition de l'Ennui* [b] a été biffé.

109 L'oscillation entre deux pôles antithétiques est chère à Cioran, comme dans « Adieu à la philosophie », p. 622 du *PDD* : « l'adorer ou la craindre, dans cette alternance de félicité et d'horreur qui exprime le rythme même ».

111 L'« ennui » est l'un des motifs fondamentaux du *PDD* et de la pensée cioranienne, on n'en trouve pas moins de 28 occurrences dans le *PDD*.

112 BLJD, CRN. Ms. 29²⁹. Le titre *Contradictions* [b] n'a pas été retenu.

113 L'« absolu » rentre également dans les thématiques prégnantes du *PDD* ; Cioran n'a de cesse de nous alarmer contre ses méfaits et son lien avec le fanatisme, ainsi, par exemple, p. 581 du *PDD*, dans « Généalogie du fanatisme » : « L'histoire n'est qu'un défilé de faux Absolus, une succession de temples élevés à des prétextes. »

114 Cioran a proposé une variante sans biffer l'une des deux propositions : « et comment ne pas y tendre ? »

115 On retrouve fréquemment l'assimilation de l'homme au « cadavre », notamment p. 614 du *PDD* : « Routiniers du désespoir, cadavres qui s'acceptent, nous nous survivons tous et ne mourons que pour accomplir une formalité inutile » dans « Ressources de l'autodestruction ».

116 BLJD, CRN. Ms. 29³¹. Cioran a biffé le titre *Jalousie* [b].

117 L'expression « poésie du péché originel » se retrouve p. 702 du *PDD* : « la tristesse est la poésie du péché originel », dans « Genèse de la tristesse ».

118 BLJD, CRN. Ms. 30²⁰. Cependant, le titre « Eschatologie » appartient au feuillet BLJD, CRN. Ms. 30. Nous n'avons retenu que le fragment inédit.

119 Dans le *PDD*, la « couronne » est toujours négative : « Comme piédestal vous aurez un fumier et comme tribune un attirail de torture. Vous ne serez dignes que d'une gloire lépreuse et d'une couronne de bave », lit-on p. 622 dans « Équilibre du monde » ; ou encore : « Si le vertige devient notre loi, portons un nimbe souterrain, une couronne dans notre chute. Détrônés de ce monde, emportons-en le sceptre pour honorer la nuit d'un faste nouveau », p. 627 dans « Non-résistance à la nuit ».

120 BLJD, CRN. Ms. 30²¹. Le titre *Le Pouvoir des mots* [b] a été biffé.

Ce passage est repris assez fidèlement p. 688 du *PDD*, dans « Visages de la décadence » : « Si, par hasard ou par miracle, les mots s'envolaient [...] ». Nous l'avons conservé pour témoigner d'une pratique fréquente chez Cioran : il reprend des fragments distincts, portant une entrée par titre, et les fond dans un ensemble plus vaste. Ces conceptions sont à rapprocher du *PDD*, p. 594 dans « Exégèse de la déchéance » : « L'homme ne devrait écouter que lui-même dans l'extase sans fin du Verbe intransmissible, se forger des mots pour ses propres silences [...] Mais, il est le bavard de l'univers ; il parle au nom des autres ; son moi aime le pluriel ; Et celui qui parle au nom des autres est toujours un imposteur. »

122 Cioran a biffé une précision dans cette phrase de clausule : « Nous courons tous vers ce modèle final, vers l'homme dévêtu et dégoûté [de ses magnifiques sueurs, ses œuvres,] [b] – vers l'homme muet et nu. »

123 BLJD, CRN. Ms. 30²³. Cioran a biffé le titre *Le paradis de la lassitude* [b].

124 On songe évidemment au titre à venir d'un ouvrage : *De l'inconvénient d'être né*, publié en 1973. Nulle surprise si l'on trouve fréquemment le motif de la « plaie » dans un livre marqué par la physiologie et le corps souffrant, comme p. 693 du *PDD*, dans « le Refus de procréer » : « Tout s'achemine vers la hideur et la gangrène : ce globe qui suppure tandis que les vivants étalent leurs plaies sous les rayons du chancre lumineux... »

125 Un passage du *PDD*, p. 592 dans « Désarticulation du temps », évoque l'impossible « convalescence » : « Comment inventer un remède à l'existence, comment conclure cette guérison sans fin et comment se remettre de sa naissance ? L'ennui, cette convalescence *incurable*... » De plus, l'« action » subit chez Cioran une inversion axiologique récurrente. Citons entre autres cet extrait, p. 726 du *PDD*, tiré d'« Invocation à l'insomnie » : « J'avais dix-sept ans, et je croyais à la philosophie. Ce qui ne s'y rapportait pas me semblait péché ou ordure : les poètes ? Saltimbanques propres à l'amusement des femmelettes ; l'action ? imbécillité en délire. »

126 Tout au long du *PDD*, le « désœuvrement » se trouve valorisé : « Rien ne surpasse les délices du désœuvrement : la fin du monde viendrait que je ne quitterais point mon lit à une heure indue : comment irais-je alors courir en pleine nuit immoler mon sommeil sur l'autel de l'Incertain ? » affirme Cioran p. 704 du *PDD* dans « Divagations dans un couvent » ; « Celui qui ne se laisse pas aller me semble un monstre : j'use mes forces à l'apprentissage de l'abandon, et m'exerce dans le désœuvrement, opposant à mes lubies les paragraphes d'un Art de Pourrir », p. 718 dans « Discipline de l'atonie » ; « Il est trop tard pour que l'humanité s'émancipe de l'illusion de *l'acte*, il est surtout trop tard pour qu'elle s'élève à la *sainteté du désœuvrement* », p. 620 dans « Le Deuil affairé ». Ce désœuvrement explique l'« épuisement », qui éclaire le titre *Précis de décomposition* : « Nous sommes plus pourris que tous les âges, plus décomposés que tous les empires. Notre épuisement interprète l'histoire, notre essoufflement nous fait entendre les râles des nations », p. 685 du *PDD* dans « Visages de la décadence ». Il en découle logiquement une défiance à l'égard du « but », thème récurrent du *PDD*, notamment p. 647 dans « Désenivrement » : « De tous les buts proposés à l'existence, lequel soumis à l'analyse, échappe au vaudeville ou à la Morgue ? Lequel ne nous révèle pas futiles ou sinistres ? » ou encore : « – Donnez-moi un désir précis, et je renverserai le monde [...] Je rêve de vouloir – et tout ce que je veux me paraît sans prix. Comme un vandale rongé par la mélancolie, je me dirige sans but, moi sans moi, vers je ne sais quels coins... », p. 671-672 dans « Tribulations d'un métèque ».

127 Cioran propose également « affairés » comme variante à « violents » sans biffer l'une des deux propositions.

128 Cioran a biffé « et ne le combat point » [b], au profit de « et l'intensifie ».

129 BLJD, CRN. Ms. 31³. Le motif de « l'intrus » existe dans le *PDD* : « Entendre les pleurs d'agonie et de joie du Mal qui s'entortillent dans tes pensées, – et ne pas étrangler l'intrus ? Mais si tu le frappes, ce ne sera que par une complaisance inutile envers toi-même. Il est déjà ton pseudonyme ; tu ne saurais lui faire violence impunément. Pourquoi biaiser à l'approche du dernier acte ? Pourquoi ne pas t'attaquer à ton propre nom ? », p. 641 du *PDD*, dans « Le Démon ».

130 Ce fragment est légèrement biffé.

131 BLJD, CRN. Ms. 31⁴. Nous avons retenu un autre feuillet dont l'entrée est similaire, mais dont les variantes orientent différemment le texte : voir BLJD, CRN. Ms. 39³⁹.

132 Cette pensée par « accès » est à rapprocher des « Vérités de tempérament », p. 732 dans le *PDD* et de « Le Penseur d'occasion », p. 666-667 : « Antiphilosophe, j'abhorre toute idée *indifférente* : je ne suis pas toujours triste, donc je ne pense pas toujours » ; conceptions très proches de « Confession en raccourci », *Exercices d'admiration*, p. 1625-1626 : « Je n'ai pas écrit une seule ligne à une température normale. » Le passage sur la « vague » évoque un autre du *PDD* : « Le Temps me constitue ; je m'y oppose en vain – et *je suis*. Mon présent non souhaité se déroule, *me* déroule ; ne pouvant le commander, je le commente ; esclave de mes pensées, je joue avec elles, comme un bouffon de la fatalité... », p. 667 dans « Le Penseur d'occasion ».

133 Le « moi » est constamment problématisé dans le *PDD* : à la discontinuité formelle, fragmentaire, correspond une fissuration ontologique : ainsi, dans « Le renégat » p. 636 : « “Je ne me rencontrerai plus jamais avec moi”, se dit-il, heureux de tourner sa dernière haine contre soi. »

135 BLJD, CRN. Ms. 31⁹. Cioran a biffé le titre *Plaisirs du fainéant* [b]. À rapprocher de « Fluctuations de la volonté », p. 713 du *PDD* : même excipit, thème repris. Toutefois, l'intérêt de ce texte est de livrer une confession abrupte, spontanée, qui sera gommée, impersonnalisée dans le *PDD*. Le locuteur apparaîtra sous la désignation de « l'amateur de paroxysmes ».

136 Il est intéressant de découvrir que Cioran avait initialement écrit : « Mes doutes, mes mystères, nos douleurs s'annulent sous nos pas » qui fut biffé au profit de « Nos doutes, nos mystères, nos douleurs [...] ».

137 BLJD, CRN. Ms. 31¹³. Sur le thème de la « vanité », la parenté est évidente avec « Immunité contre le renoncement », p. 620-621 du *PDD* : « Qui n'est pas imbu de la conviction que tout est vain ? Mais qui ose en affronter les suites ? » « Abdications » est, dans la version publiée du *PDD*, un titre de section, p. 711. Quant au terme de « carcasses », il agit comme variante de « cadavres ». L'expression « futilité universelle » figure dans le *PDD* : « L'idée de la futilité universelle – plus dangereuse que tous les fléaux – s'est dégradée en évidence : tous l'admettent et personne ne s'y conforme », p. 620 dans « Immunité contre le renoncement ».

138 BLJD, CRN. Ms. 31¹⁷. Cioran a biffé le titre *Retombement*[b]. La proximité est forte avec « L'Irréfutable déception », p. 720 du *PDD* : « son dogmatisme visionnaire, son orgueilleuse insanité », « température de jeunesse » se retrouvent. Cependant, l'état final aboutit à une impersonnalisation accrue et à nouveau, on jouit dans l'état des *Exercices négatifs* d'une connivence avec le locuteur. La lecture devient plus intellectuelle dans le *PDD*, le terme « déception » n'apparaissant pas dans le texte : ce dernier agit comme devinette, vérifiant la fonction programmatique du titre.

140 Variante à « bas », non biffée : « vil ».

142 Le motif de la pendaison est repris dans le *PDD* : « Nos paroxysmes exigent le cadre d'un sublime caricatural, d'un infini apoplectique, la vision d'une pendaison où le firmament servirait de gibet à nos carcasses et aux éléments », p. 619 dans « Certains matins ».

144 L'« assassin » est une figure qui revient, dans la lignée du « homo homini lupus » de T. Hobbes ; ainsi p. 581 des OC, on trouve : « Que l'homme perde sa *faculté d'indifférence* : il devient assassin virtuel ; qu'il transforme *son* idée en dieu : les conséquences en sont incalculables. » Chez Cioran, le fanatisme est dénoncé comme transformant l'homme en prédicateur ou en prophète : « Le vice de définir a fait de lui un assassin gracieux, et une victime discrète » (p. 585). Voir également p. 600 : « Dans un monde éperdu d'oisiveté, ils [les désœuvrés] seraient les seuls à n'être pas assassins », p. 604 : « Le salut ne hante que les assassins et les saints, ceux qui ont tué ou dépassé la créature ; les autres se vautrent – ivres morts – dans l'imperfection... », p. 629 : « Nous portons en nous un bourreau réticent, un criminel irréalisé. Et ceux qui n'ont pas l'audace de s'avouer leurs penchants homicides, assassinent en rêve, peuplent de cadavres leurs cauchemars. Devant un tribunal absolu, seuls les anges seraient acquittés », mais aussi p. 641, p. 648, p. 673, p. 692, p. 717, p. 718, p. 719, p. 728, p. 733.

146 Le *PDD* abonde en réflexions ambivalentes sur la philosophie, Cioran ayant tendance à se dissocier des philosophes. Dans « L'Animal indirect », p. 602 du *PDD*, il aborde également l'incompatibilité optimisme / connaissance : « La connaissance n'a pas d'ennemi plus acharné que l'instinct éducateur, optimiste et virulent, auquel les philosophes ne sauraient échapper : comment leurs systèmes en seraient-ils indemnes ? », mais aussi : « Je me suis détourné de la philosophie au moment où il me devint impossible de découvrir chez Kant aucune faiblesse humaine, aucun accent véritable de tristesse ; chez Kant et chez tous les philosophes. En regard de la musique, de la mystique et de la poésie, l'activité philosophique relève d'une sève diminuée et d'une profondeur suspecte, qui n'ont de prestiges que pour les timides et les tièdes. D'ailleurs, la philosophie – inquiétude impersonnelle, refuge auprès d'idées anémiques – est le recours de tous ceux qui esquivent l'exubérance corruptrice de la vie. À peu près tous les philosophes ont fini *bien* : c'est l'argument suprême contre la philosophie », p. 622 dans « Adieu à la philosophie ». Cioran va même jusqu'à revendiquer sa désolidarisation, au nom des « vérités de tempérament » : « Antiphilophe, j'abhorre toute idée *indifférente* : je ne suis pas toujours triste, donc je ne pense pas toujours », p. 666 : « Le Penseur d'occasion »

Ce texte est en étroite relation avec « Les simples d'esprit », p. 724 du *PDD* : « pourtant les hommes s'en font une idole et en convertissent le non-sens à la fois en critère et en but de la pensée. Cette superstition [croyance en la vérité] – qui excuse le vulgaire et disqualifie le philosophe – résulte de l'empiétement de l'espoir sur la logique. [...] Pour ce qui est du philosophe, sa moindre complaisance à cette idolâtrie le démasque : le citoyen a triomphé en lui du solitaire [...] Et il est temps que la philosophie, jetant un discrédit sur la Vérité, s'affranchisse de toutes les majuscules ».

La figure du « comédien » parcourt le *PDD*, elle est à relier à la distanciation opérée par la conscience, qui nous coupe de l'immédiateté de la sensation – mais aussi à la solitude : « L'être véritablement seul n'est pas celui qui est abandonné par les hommes, mais celui qui souffre au milieu d'eux, qui traîne son désert dans les foires et déploie ses talents de lépreux souriant, de comédien de l'irréparable », p. 616 dans « le Souci de décence ». Mais ce passage est proche des conceptions qu'on relève p. 639 du *PDD* dans « Le "Chien céleste" » : « pour avoir une place honorable dans la philosophie, il faut être comédien, respecter le jeu des idées, et s'exciter sur de faux problèmes ».

148 Le motif de la pourriture est prégnant dans le *PDD* et éclaire la polysémie du titre : citons entre autres « Visages de la décadence », p. 689 : « Et je ressens toute la pesanteur de l'espèce, et j'en ai assumé toute la solitude. Que ne disparaît-elle ! – mais son agonie s'allonge vers une éternité de pourriture. » Elle fait de nous un « animal métaphysique ».

149 Jacopone Da Todi, poète italien né en 1230 à Todi et mort en 1306, se fit franciscain après la mort de sa femme. Il séjourna en prison dont il sortit à la mort de Boniface VIII (en 1303), pour s'être élevé contre l'autorité papale et avoir comploté avec les Colonna. Il est l'auteur de *Laudes*, louanges religieuses et dramatiques mêlant expérience mystique et stigmatisation de la corruption ecclésiastique.

151 S'« appesantir » est toujours lié dans le *PDD* à une négativité, et marque le premier pas vers le fanatisme de la certitude : « La profondeur est indépendante du savoir », lit-on p. 625 dans « Retour aux éléments », en une formule qui résume la position de Cioran.

153 Cioran avait biffé « le désœuvrement » au profit d'« il », dont il est malaisé d'identifier clairement le référent, d'où notre précision qui renvoie à l'état d'avant la biffure.

154 BLJD, CRN. Ms. 36¹⁶. *L'angoisse du temps* [b] *Comment se défont les sentiments ?* [b] *Fantômes* [b] *Comment / où finissent les sentiments ?* [b].

155 Sur l'amour, voir aussi : p. 681 du *PDD* dans « Visages de la décadence » où les « frissons clairvoyants » rappellent les « fantômes clairvoyants ».

156 BLJD, CRN. Ms. 36¹⁷. À rapprocher de « La misère : excitant de l'esprit », p. 725 du *PDD*.

157 BLJD, CRN. Ms. 36²⁰. Ce fragment est légèrement biffé d'une croix.
Reproche [b] Le réprouvé [b] Ainsi donc te voilà... [b].

158 BLJD, CRN. Ms. 36²¹. Ce titre est biffé.

159 Nous avons retenu la version biffée, que Cioran avait corrigée par : « me les éloigne ».

161 Sur la force procurée par *l'idée* du suicide, voir aussi : « la consolation par le suicide possible élargit en espace infini cette demeure où nous étouffons », p. 612 du *PDD* dans « Ressources de l'autodestruction ».

165 Ce passage est à rapprocher de : « Tous les êtres sont malheureux ; mais combien le savent ? La conscience du malheur est une maladie trop grave pour figurer dans une arithmétique des agonies ou dans le registre de l'Incurable », p. 605 dans « La Conscience du malheur »

169 BLJD, CRN. Ms. 36⁴⁰. Ce texte est en étroite relation avec « Le Corrupteur », p. 716 du *PDD*. Toutefois, cette version a son propre ton, plus personnel et excessif.

170 Les « points d'interrogation » servent à définir l'« animal indirect », l'homme chez Cioran, le questionnement étant à la source du doute, se rapporter sur ce point à « L'Animal indirect », p. 601 du *PDD*.

173 BLJD, CRN. Ms. 37². Cioran a biffé le titre À *mi-chemin* [b].

174 Sur la « frivolité », voir p. 586-587 du *PPD* dans « Civilisation et frivolité ».

175 Cioran a biffé la clause initiale de ce fragment : « J'ai appris à l'école du malheur indifférent à dédaigner les sourires ou les grimaces du sort. Je hais d'une haine insouciante tout genre de "salut" précis. Que Dieu ou le Diable se partagent mon âme à leur gré – ou qu'ils se querellent comme deux commères sur mon cadavre ! »

179 BLJD, CRN. Ms. 37⁶. Cioran a également biffé le titre *Courte / Petite démonstration lyrique* [b].

180 Il y a une parenté évidente avec « Aux funérailles du désir », p. 719 du *PDD*. On remarquera toutefois des formulations inédites intéressantes : « pharmacie médiocre », « poubelles du temps », qui jouent d'un contraste de registres de langue.

181 Cioran a mentionné ici : « 22^b intercaler », « 22^b » étant le feuillet dont la cote est BLJD, CRN. Ms. 37⁷, biffant l'entrée « Les délices de... l'apathie ».

183 Voir « Je rêve de vouloir – et tout ce que je veux me paraît sans prix », p. 672 du *PDD* dans « Tribulations d'un métèque ». On trouve d'autres feuillets portant le même titre.

184 BLJD, CRN. Ms. 44³. Ce feuillet fait partie d'un ensemble de cinq demi-feuilles A4 : deux consacrées à *Non-résistance à la nuit*, trois à *Réhabilitation de la périphérie*. Le titre *Chez qui se trouve la vérité ?* [b] a été biffé.

186 BLJD, CRN. Ms. 44⁵. Notons que le nouveau feuillet débute au milieu de « dangereuses ».

¹⁸⁷ Sur le caractère positif des défaites, voir p. 644 du *PDD* dans « Cosmogonie du désir ».

188 BLJD, CRN. Ms. 51¹. On rencontre dans le *PDD*, p. 733 dans « À l'encontre de soi », un texte très proche, mais certaines formules auxquelles Cioran a renoncé apparaissent singulières, d'où leur conservation pour privilégier les extraits inédits et leur cohérence dans l'ensemble du fragment.

189 La référence à « Lucien » est précédée d'un point d'interrogation.

190 La référence à « Nietzsche » était précédée d'un « 2) », et celle de « Rousseau » d'un « 1) », Cioran souhaitant inverser l'ordre de l'énumération.

¹⁹² La même idée est développée p. 734 du *PDD*, dans « À l'encontre de soi » :
« [...] ou un penseur s'il n'a vaincu en soi l'instinct de conservation ».

193 BLJD, CRN. Ms. 52³. Texte à rapprocher de « Sur la mélancolie », p. 676 du *PDD*. On trouve l'expression « l'Orgueil de la Défaite », p. 676, sous cette entrée. Le texte des *Exercices négatifs* conserve cependant sa propre autonomie.

194 BLJD, CRN. Ms. 53¹. Texte légèrement remanié sous l'entrée :
« Restauration d'un culte », p. 734 du *PDD*.

196 BLJD, CRN. Ms. 54³. Ce feuillet, qui est une demi-feuille A4, semble une recherche de formulation pour « Nous, les troglodytes ». Il suit dans les manuscrits l'entrée : « Le Progrès... stationnaire » (originellement « Le Devenir... stationnaire », biffé par la suite, coté BLJD, CRN. Ms. 54¹ et BLJD, CRN. Ms. 54². Notons par ailleurs que cette phrase ne se retrouve pas dans « Nous, les troglodytes... », du *PDD*, p. 734-735).

197 Fragment repris avec variantes dans « Démission », p. 601, où il a été injecté sous une autre entrée et tissé dans une réflexion qui semblait plus anecdotique : « C'était dans la salle d'attente d'un hôpital : une vieille m'expliquait ses maux... » Ce procédé est intéressant pour saisir la pratique d'écriture de Cioran dans cette lente élaboration du *PDD*.

198 BLJD, CRN. Ms. 55¹. Texte dont les thématiques sont partiellement reprises dans « Physionomie d'un échec », p. 735-736 du *PDD*.

200 BLJD, CRN. Ms. 55³.

203 La parenté est évidente avec « Physionomie d'un échec », p. 735-736 du *PDD*, cependant, le texte est ici plus personnel, d'où le titre. On retrouve des conceptions plus indirectes d'« Invocation à l'insomnie », p. 726 du *PDD* : « les poètes ? saltimbanques propres à l'amusement des femmelettes ; l'action ? imbécillité en délire ».

209 Le fragment est incomplet, il se termine abruptement sur cet énoncé :
« Quand ceux-ci coïncident avec les nécessités du [...] ».

210 BLJD, CRN. Ms. 61¹. Copie dactylographiée comportant 8 feuillets et un joint avec une liste de noms germaniques et d'adresses.

²¹¹ Les « Penseurs crépusculaires » constituent une entrée distincte dans le PDD, p. 610-611.

219 Ce feuillet est suivi d'un autre coté BLJD, CRN. Ms. 61⁹ où figurent les annotations suivantes : « Wolfdietrich Schnurre – Berlin, Zehlendorf, Hochwildpfad 30.

220 BLJD, CRN. Ms. 61^{bis1}. On dispose à la BLJD d'une sortie imprimante de 4 feuillets. Ce texte, paru dans la revue *Comœdia* du 16 janvier 1943, inspira en grande partie « Apothéose du vague », p. 607-609 du *PDD*.

224 OC, p. 588-590. Fragment en lien avec « L'improbable comme salut ».

225 OC, p. 595-596. Fragment en relation avec « Autrui ».

226 OC, p. 642-643. Fragment à relier à « La vanité des preuves ».

227 OC, p. 644-645. Fragment à relier à « La Vie sans objet ».

228 OC, p. 656-657. Fragment à relier à « Conditions de la tragédie ».

229 OC, p. 726-727. Fragment à relier à « Ferveur d'un barbare ».

230 OC, p. 731-732. Fragment à relier à « Le cas Sartre ».

231 OC, p. 732. Fragment à relier à « Le cas Sartre ».

²³² OC, « Visages de la décadence », p. 688. Fragment à relier à « La Fin du Verbe ».

233 OC, p. 679-690. Fragment à relier à « Débat quotidien ».

234 OC, « Visages de la décadence », p. 689.

235 OC, p. 713-714. Fragment en relation avec « Rêve du fainéant ».

237 OC, p. 720. Fragment à relier à « L'irréfutable déception ».

238 OC, p. 725-726. Fragment à relier à « États de dépendance ».

239 OC, p. 716. Fragment à relier à « Le corrupteur d'âmes ».

240 OC, p. 671-672. Fragment à relier à « Les délices de... l'apathie ».

242 OC, p. 676. Fragment à relier à « Tragi-comédie d'un vaincu ».

243 OC, p. 734. Fragment à relier à « Loin des troupeaux ».

244 OC, p. 735-736. Fragment à relier à « Autobiographie ».

245 OC, p. 607-609- Fragment à relier à « Les secrets de l'âme roumaine / Le "DOR" ou la nostalgie ».

246 BLJD, CRN. Ms. 62. Cioran a biffé deux titres proposés : « Sur une forme de paradis » [b] et « Le grand secret » [b].

247 On retrouve mentionnée cette « mansarde » p. 775 des *SDA*, section « Le cirque de la solitude » : « Lorsque d'une mansarde je considère la cité, il me semble tout aussi honorable d'y être sacristain que souteneur. » L'idée du retranchement dans la mansarde, d'une attitude surplombante, propre au constat du moraliste et à la solitude du penseur est présente. Cioran parlera de son appartement, 21, rue de l'Odéon, au dernier étage, comme d'une « mansarde », terme aux connotations affectives, contre les assauts intempestifs des importuns.

248 L'une des sections des *SDA* s'intitule « Le Cirque de la solitude » et l'on peut entendre « cirque » dans une double acception : arène circulaire, insistant sur le retour et l'obsession, ou « désordre tumultueux », capacité de la solitude à divertir, à s'ériger en spectacle. La « solitude » est majoritairement associée à un sème euphorique : p. 813, elle est associée à notre pureté essentielle, luttant contre la contamination des autres : « nous retournons à notre solitude » ; c'est pourquoi Cioran précise qu'il faut préserver sa « solitude », dans un rapport de lutte à autrui : « Nul ne peut veiller sur sa solitude s'il ne sait se rendre odieux », p. 775.

249 Cioran précise p. 809 des *SDA* la nature de ces « prétextes » : « Lorsqu'on a épuisé les prétextes qui incitent à la gaieté ou à la tristesse. »

250 À l'instar du *PDD*, les *SDA* relèvent d'une entreprise de démolition et privilégient un lexique de la destruction : ainsi on retrouve « couler » p. 747 : « Ne cultivent l'aphorisme que ceux qui ont connu la peur *au milieu* des mots, cette peur de couler avec *tous les mots*. » Cioran exploite la thématique du naufrage de la conscience, vertige rappelant les crises mallarméennes.

251 BLJD, CRN. Ms. 63. Le titre *Le rôle des obsessions* [b] n'a pas été retenu.

252 Cioran évoque la percée des « lymphatiques » p. 772, synonyme chez lui d'une période de décadence et de décrépitude, de déliquescence des valeurs.

253 Sur les « actions d'éclat », on peut s'en référer p. 803 : « Les actions d'éclat ont l'apanage des peuples qui, étrangers au plaisir de s'attarder à table, ignorent la poésie du dessert et les mélancolies de la digestion. » On perçoit le lien entre mollesse, paresse et déclin, esprits velléitaires.

254 L'« asile » est un des termes récurrents chez Cioran : on le retrouve p. 808 des *SDA* : « En pitié, comme en tout, l'asile a le dernier mot », la provocation de cette formulation lapidaire montrant le renversement des valeurs propres à Cioran.

255 Le « psychiatre » est évoqué p. 766 des *SDA* : « Quand je surprends en moi un mouvement de révolte, j'avale un somnifère ou consulte un psychiatre. Tous les moyens sont bons pour celui qui poursuit l'Indifférence sans y être prédisposé. » La psychiatrie servirait ici de camisole pour tempérer les « vérités de tempérament » et leur intempérance et mener à une ataraxie de type moderne, *chimique*.

256 On note une valorisation similaire des « abouliques » p. 757 des *SDA* : « Les abouliques, laissant les idées telles quelles, devraient seuls y avoir accès. Quand les affaires s'en emparent, la douce pagaille quotidienne s'organise en tragédie. Les « abouliques sont alors à rapprocher des « indifférents » dont l'impassibilité est le rempart du fanatisme.

257 La disposition lymphatique est à relier à la thématique prégnante de la paresse, de l'étiollement des forces, d'une humanité étiée, comme le confirme p. 772 des *SDA* le propos : « Instincts vacillants, croyances avariées, marottes et radotages. Partout des conquérants à la retraite, des rentiers de l'héroïsme, en face de jeunes Marie qui guettent les Rome et les Athènes, partout des paradoxes de lymphatiques. » « Lymphatique » s'oppose alors à « la fleur de l'âge ».

258 Ce feuillet est très légèrement biffé.

260 Annibal est mentionné p. 773 des *SDA* : « Quand on n'envahit plus, on consent à être envahi. Le drame d'Annibal fut de naître trop tôt ; quelques siècles plus tard, il eût trouvé les portes de Rome ouvertes. L'Empire était vacant, comme l'Europe de nos jours. » Le thème de la décadence est récurrent, notamment dans le *PDD*.

261 Le « philosophe » est contesté dans sa manie d'échafauder des systèmes logiques p. 809 des *SDA* : « La Vérité ? Elle est dans Shakespeare ; – un philosophe ne saurait se l'approprier sans éclater avec son système. » Cioran montre le caractère intenable du système, sa cohérence fallacieuse qui ne peut satisfaire qu'un esprit généralisant, peu scrupuleux du détail. Le philosophe, à ce titre, est un imposteur dont il appartient de dénoncer l'abus dans la pratique schématisante, ordonnatrice. Seuls les « philosophes » qui ne se compromettaient pas dans une « œuvre » échappent à sa critique, p. 762 des *SDA* : « En d'autres temps, le philosophe qui n'écrivait pas mais réfléchissait n'encourait pas le mépris ; depuis que l'on se prosterne devant l'efficace, *l'œuvre* est devenue l'absolu du vulgaire ; ceux qui n'en produisent pas sont considérés comme "ratés". Mais ces "ratés" eussent été les sages d'un autre temps ; ils rachèteront le nôtre pour n'y avoir pas laissé de trace. » Cioran en profite pour différencier deux attitudes : l'une, socratique, qui reposait sur l'examen de l'autre, et l'autre, autocentrée, qui sacralise la production et tend à confondre l'être et l'avoir.

262 Cioran a biffé : « Il faudrait interdire à tout penseur de cabinet de se mêler de politique : Hegel a fait plus de mal avec sa philosophie politique, que n'en ont fait [inachevé] ».

263 Cioran a biffé la proposition : « On n'est fidèle à soi-même que dans le borbier. »

265 La décadence de l'Europe fait partie des motifs récurrents de l'œuvre cioranienne. L'« âge de mûrir » passé, ne peut succéder à l'apogée que le déclin ou le dépérissement. Le lien est prégnant avec le titre *Précis de décomposition*, où la « décomposition » est fortement polysémique, prenant le sens de démantèlement méthodique, d'analyse à la loupe de systèmes pour exhiber la lâcheté des liens, de dissection des apparences, de constat d'étiollement, de dépérissement, de pourriture, de déliquescence des valeurs, abouchant sur l'idée de crépuscule, de décadence, d'automne de la pensée occidentale. Les « charognes » peuplent donc cet univers, « verbales » dans le *PDD*, condamnant la perte de substance des mots transformés en fantoches de la signification, ou ontologiques p. 781 des *SDA* : « À quoi bon se défaire de Dieu pour retomber en soi ? À quoi bon cette substitution de charognes ? » Cioran dénonce ici tout ce qu'il y a de vétusté – de *moisi* – dans l'idolâtrie, et qu'une idolâtrie peut en cacher une autre dans un emboîtement fallacieux de poupées gigognes. La décadence gagne donc l'être qui se dévitalise.

266 Ce passage est vraisemblablement la forme étoffée de la réflexion plus condensée p. 772 des SA : « I – Instincts vacillants, croyances avariées, marottes et radotages. Partout des conquérants à la retraite, des rentiers de l'héroïsme, en face de jeunes Marie qui guettent les Rome et les Athènes [...]. » On retrouve le thème du dépérissement et de la stagnation. Tout terme comportant un sème de vitalité et d'énergie se trouve nié par une complémentation oxymorique : « conquérants à la retraite »... Notons que dans le premier état, l'allégorie de l'Europe comme prostituée était plus explicite et plus virulente, proche des condamnations de *Lorenzaccio* d'A. de Musset. Cioran a gommé l'arrogance de son propos, supprimant toute trivialité et privilégiant l'implicite. On peut en déduire que l'écriture de Cioran s'épure au fil des états, et que, tout comme le français fut « une camisole de force », le cheminement vers l'état final va de l'alacrité spontanée à une maturation maîtrisée, à un retour plus analytique, se préoccupant moins de l'effet spectaculaire de la provocation. Chez Cioran, la provocation complaisante est reprise par la polémique alerte.

267 Alaric I^{er} (v. 370-410), fut roi des Wisigoths de 395 à 410. Il dévasta la Macédoine, la Thrace, et imposa un tribut à Athènes. Il envahit plusieurs fois l'Italie et s'empara de Rome en 410.

268 Cioran a biffé : « Des Alaric guettent les Rome et les Athènes. Et nous mourrons avec nos subtilités, avec nos préservatifs, avec nos *Cimetière marin* et nos *Sein und Zeit*. » On pouvait percevoir dans ce jet une provocation accrue et une formulation plus polémique.

269 On retrouve la qualification de « fétide » p. 780 des *SDA* : « L'odeur de la créature nous met sur la piste d'une divinité fétide. » À nouveau, l'association entre la création et la pourriture est posée. Cette qualification est à relier au thème récurrent de la décomposition dans l'œuvre cioranienne. Il est à noter que l'expression originelle était moins abstraite : Cioran avait écrit : « trop contente de prodiguer ses morpions et sa vérole ».

270 Cette mention du « bordel » est à mettre en relation p. 804 des *SDA* avec : « Qui n'a vu un bordel à cinq heures du matin ne peut se figurer vers quelles lassitudes s'achemine notre planète. » La proximité thématique et lexicale de ces deux passages permet de penser que Cioran a atomisé son discours au cours des états pour privilégier des maximes autonomes. Les *SDA*, en ce sens, vont vers une fragmentation accrue, témoignant d'une radicalisation de l'écriture fragmentaire par rapport au *Précis de décomposition*. Il est alors logique que la formulation relève plus d'une écriture propre à la maxime : par son tour syntaxique : « Qui... ne peut se figurer », par le gommage énonciatif, par son horizon qui est l'universel et un ton proche de la révélation, du dévoilement, relevant de l'aléthique. Quant au thème, Cioran aborde à nouveau l'« ennui » dans lequel s'embourbe l'Occident (généralisé ici à « la planète », ce qui supposerait que l'Occident est un modèle de décadence destiné à contaminer les autres civilisations) et l'annonce de sa décadence.

272 Ce passage est à mettre en relation avec la p. 772, dans les *SDA* : « Rousseau fut un fléau pour la France, comme Hegel pour l'Allemagne. Aussi indifférente à l'hystérie qu'aux systèmes, l'Angleterre a composé avec la médiocrité [...]. » Cioran traite de l'origine des « catastrophes » dans ces trois pays, dénonçant la perversité des « optimistes », qui se rapprochent de la négativité latente des « enthousiastes », porteurs de fanatisme. Toutefois, ce passage ne coïncide que partiellement avec celui de la p. 772, qui se préoccupe plus d'histoire des idées.

Cioran reprend cependant au plus près cet état p. 773 : « II. – France, Angleterre, Allemagne ; Italie peut-être. Le reste... Par quel accident s'arrête une civilisation ? [...] » Les différences sont purement lexicales, Cioran précise, élague, travaille les énoncés lapidaires et leur « frappe ». L'exemple en est l'énoncé « Quand on n'envahit plus, on consent à se faire envahir », qui s'épure en : « Quand on n'envahit plus, on consent à être envahi. »

273 Les Allobroges furent un peuple celte de la Gaule transalpine. Leur territoire était circonscrit entre le Rhône, l'Isère et le lac de Genève. Il fut conquis au II^e siècle par les Romains (la Narbonnaise), et reçut vers 360 le nom de *Sapaudia* (Savoie).

274 Annibal, homme d'État et général carthaginois (né en – 247, mort en – 183) grandit dans la haine de Rome transmise par son père Hamilcar Barca. Il souleva la deuxième guerre punique contre Rome. Il fut à l'origine de réformes politiques, militaires et économiques. Il dut se réfugier en Syrie à la suite d'une dénonciation puis en Bythinie. Il ne renonça pas à lutter contre Rome. Il fut livré aux Romains par le roi Prusias I^{er}.

276 Ce paragraphe débutant avec l'incipit « Nous sommes à peu près tous dans l'impossibilité de besogner [...] », est la matière avec variantes de la p. 773 des SDA : « III. – Nous avons tous goûté au mal de l'Occident. L'art, l'amour, la religion, la guerre, – nous en savons trop pour y croire encore ; et puis, tant de siècles s'y usèrent... L'époque du *fini* dans la plénitude est révolue ; la matière des poèmes ? exténuée. – Aimer ? la racaille même répudie le "sentiment". – La pitié ? Fouillez les cathédrales : ne s'y agenouille plus que l'ineptie. Qui veut encore combattre ? Le héros est périmé ; seul le carnage impersonnel a cours. Nous sommes des fantoches clairvoyants, tout juste propres à faire des simagrées devant l'irréparable. L'Occident ? Un *possible* sans lendemain. »

Cioran a touché à l'agencement des idées, mais aussi aux thèmes abordés : la suite énumérative « de besogner, d'aimer, de combattre ou de prier », reprise sous la forme « [l]e travail, l'amour, la religion ou la guerre », devient « [l]'art, l'amour, la religion, la guerre », accentuant l'impression de perte des valeurs fondamentales. Le style va vers une épure et une condensation. Le « mal » dans « Nous avons tous goûté au mal de l'Occident » était à l'origine : « Nous avons tous goûté à la maladie de l'Occident. » Cioran stigmatise ici la décadence de l'Occident, le choix de « mal » à la place de « maladie » le radicalisant, faisant passer l'Occident d'objet à sujet de ce mouvement de décomposition. Cioran travaille à une reformulation. Le propos, de provocateur, passe à une polémique polcée. Le propos s'affine, passant de termes généralisants et vagues : « événements », à « l'irréparable », faisant verser le discours dans la prophétie. Quant aux maximes que l'on peut extraire, à ces continents détachés (« paroles en archipel », aurait dit Char...), on constate qu'il travaille à leur frappe et à leur efficacité lapidaire, relayées par le recours à l'italique : « L'Occident ? Un *possible* sans lendemain. / L'Occident ? Un *possible* sans avenir... » Les états varient donc, non seulement sur le plan de la formulation, de la condensation, mais aussi du choix des termes, tout en préservant le même thème.

277 BLJD, CRN. Ms. 65⁴. On retrouve ce passage dans les *SDA*, p. 773, section IV, subissant des variantes : « IV. – Ne pouvant défendre nos astuces contre les muscles, nous allons être de moins en moins utilisables à quelque fin que ce soit : le premier venu nous ligotera. Contemplez l'Occident : il déborde de savoir, de déshonneur et de flemme. À ceci devaient aboutir les croisés, les chevaliers, les pirates, à la stupeur d'une mission accomplie.

Lorsque Rome repliait ses légions, elle ignorait l'Histoire, et les leçons des crépuscules. Tel n'est point notre cas. Quel sombre Messie va s'abattre sur nous ! »

279 Néron vécut de 37 à 68. Il était neveu de Caligula par sa mère Agrippine la Jeune. Cette dernière s'ingénia à faire accéder son fils au pouvoir, le faisant adopter par Claude, épousé en secondes noces. Elle l'entoura du philosophe Sénèque. Néron fit tuer Britannicus, puis Agrippine. Subissant l'influence de Poppée, son épouse, il sombra dans un despotisme sanglant. Il persécuta les chrétiens après l'incendie de Rome, en 64, pour détourner les soupçons sur sa personne. Il dut s'enfuir de Rome après s'être accaparé les richesses des aristocrates. Paranoïaque, il sombra dans l'apathie et se fit tuer par l'un de ses affranchis.

280 Caligula (12-41) fut empereur romain. Fils de Germanicus et d'Agrippine. Il succéda à Tibère et mena au début une politique de libéralisme. On impute à une maladie la transformation de sa personnalité. Il mourut assassiné.

281 Marc Aurèle (121-180). Empereur et philosophe romain. Il étudia la rhétorique et la philosophie stoïcienne. Il rénova l'administration financière et judiciaire. Il n'améliora pas la situation des chrétiens dans l'empire.

282 On retrouve cette parenthèse dans les *SDA*, qui devient une proposition autonome, p. 800 : « La trépidation de l'histoire ressortit à la psychiatrie, comme d'ailleurs tous les mobiles de l'action : *bouger*, c'est faillir à la raison, c'est risquer la camisole de force. »

283 Ce passage se retrouve très modifié, p. 782 des *SDA* : « Nous avons beau être versés dans la satiété, nous resterons les caricatures de notre précurseur, de Xerxès. N'est-ce pas lui qui promet par édit une récompense à celui qui inventerait une volupté nouvelle ? – C'est là le geste le plus moderne de l'Antiquité. »

284 Xerxès I^{er}, roi de Perse, gouverna de – 486 à – 465. Il réprima sévèrement les révoltes d'Égypte et de Babylonie, et divisa cette dernière en deux satrapies : la Syrie et la Babylonie. Il envahit la Grèce pour venger la mort de son père Darios I^{er}. Il fut assassiné à Suse, la fin de son règne étant marquée par les complots.

286 Ce passage se trouve remanié p. 771 des *SDA* : « Pour manier les hommes, il faut pratiquer leurs vices et en rajouter. Voyez les papes : tant qu'ils forniquaient, s'adonnaient à l'inceste et assassinaient, ils dominaient le siècle ; et l'Église était toute-puissante. Depuis qu'ils en respectent les préceptes, ils ne font que déchoir : l'abstinence, comme la modération, leur aura été fatale ; devenus respectables, plus personne ne les craint. Crépuscule édifiant d'une institution. »

288 Cioran précisait : « ce boulevard des métèques fauchés » [b]. Il habitait à Paris à proximité du jardin du Luxembourg : 20, rue Monsieur-le-Prince, hôtel Majory, Paris VI en 1949. Il résida dans de nombreux hôtels du Quartier latin (hôtel Marignan...), avant de s'installer 21, rue de l'Odéon, dans son célèbre appartement « loi 48 », au dernier étage, mansardé. Le « Boul Mich » est la reprise d'un sociolecte, dans une portée ironique.

289 BLJD, CRN. Ms. 65⁸. Cioran a biffé le titre *Morale de la paresse* [b].

291 Concernant la paresse, se reporter p. 771 des *SDA* : « Il faudrait développer chez les uns et les autres le goût du farniente, de l'apathie et de la sieste, leur faire miroiter les délices de l'avachissement et de la versatilité... [...] »

293 Ce passage se retrouve p. 760 des SA : « On rencontre la Subtilité chez les théologiens. Ne pouvant prouver ce qu'ils avancent, ils sont tenus de pratiquer tant de distinctions qu'elles égarent l'esprit : ce qu'ils veulent. Quelle virtuosité ne faut-il pas pour classer les anges par dizaines d'espèces ! N'insistons pas sur Dieu : son « infini », en les usant, a fait tomber en déliquescence nombre de cerveaux ; chez les oisifs, – chez les mondains, chez les races nonchalantes, chez tous ceux qui se nourrissent de mots. La conversation – mère de la subtilité... Pour y avoir été insensibles, les Allemands se sont engloutis dans la métaphysique. Mais les peuples bavards, les Grecs anciens et les Français, rompus aux grâces de l'esprit, ont excellé dans la *technique des riens* ; chez les persécutés. Astreints au mensonge, à la ruse, à la resquille, ils mènent une vie double et fausse : l'*insincérité* – par besoin – excite l'intelligence. Sûrs d'eux, les Anglais sont endormants : ils payent ainsi les siècles de liberté où ils purent vivre sans recourir à l'astuce, au sourire narquois, aux expédients. On comprend pourquoi, à l'antipode, les Juifs ont le privilège d'être le peuple le plus éveillé ; chez les femmes. Condamnées à la pudeur, elles doivent camoufler leurs désirs, et mentir : *le mensonge est une forme de talent*, alors que le respect de la « vérité » va de pair avec la grossièreté et la lourdeur ; chez les tarés – qui ne sont pas internés..., chez ceux dont rêverait un code pénal idéal. »

295 Cioran a biffé une entrée : « Chez les tarés – qui sont forcés d’être leurs propres médecins, et qui, boniches ou poètes, gardent des “journaux intimes”, et qui s’y analysent pour nous tromper, comme s’il n’y avait pas de code pénal pour les arrière-pensées. »

296 BLJD, CRN. Ms. 65¹². Cioran a biffé une partie du titre : « Expériences [à faire] [b] ».

297 Ce passage est repris p. 785 des *SDA* : « Ce ne sont pas les préceptes du stoïcisme qui nous signaleront l'utilité des avanies ou la séduction des coups du sort. Les manuels d'insensibilité sont trop raisonnables [...]. »

299 Il faut noter que cette mention directe d'Oscar Wilde disparaît de la reprise de ce fragment dans les *SDA*, p. 785, qui ne retient que le discours d'éloge salulaire de la « honte ».

300 BLJD, CRN. Ms. 65¹⁴.

301 On remarquera que les précisions spatio-temporelles, propres à reconstruire une chronologie fragmentaire, sont gommées. Est en effet biffé le passage : « Je croyais encore dans les prestiges du Nord, et je faisais dépendre la valeur des vérités que l'esprit devait se trouver à une certaine latitude. Erreur qui me conduisit dans la ville la plus terne, sinon la plus triste du monde, à Berlin. » Cioran va vers une impersonnalisation accrue du discours, qui augmente le degré d'universalisation du propos, tendant à faire des *SDA* des énoncés se rapprochant des maximes des moralistes.

302 La première version était plus pittoresque : « Mais quelle fut ma déception lorsque l'inconnue ouvrit la bouche ! “Pourtant la vie est belle !” Je n’attendis pas qu’elle s’expliquât, et pour la punir, je l’ai laissée se fatiguer les bras. »

304 Ce passage se retrouve p. 790 des *SDA* : « Comme il se doit, j'ai fait le tour des arguments favorables à Dieu : son inexistence m'a semblé en ressortir intacte. Il a le génie de se faire infirmer par toute son œuvre : ses défenseurs le rendent odieux, ses adorateurs suspect. Qui craint de l'aimer n'a qu'à ouvrir saint Thomas... [...] »

305 Cioran a biffé : « Argument qui à lui seul vaut toutes les Sommes théologiques, que dis-je ? C'est là le seul argument sensé qu'il m'ait été donné d'entendre à l'appui du Très-Haut. »

308 Le passage par Hamlet pour aborder la critique de l'administration se retrouve p. 747 des *SDA* : « La mention des déboires administratifs (“the law’s delay, the insolence of office”) parmi les motifs justifiant le suicide, me paraît la chose la plus profonde qu’ait dite Hamlet. »

311 Sur un mode plus impersonnel, voir aussi *SDA*, p. 760 : « Jeune encore, on s'essaie à la philosophie moins pour y chercher une vision qu'un stimulant ; on s'acharne sur les idées, on devine le délire qui les a produites, on rêve de l'imiter et de l'exagérer [...]. »

312 On peut retrouver des traces de ce passage, ou des réminiscences, dans la proposition p. 757 des *SDA* : « Comment peut-on être philosophe ? Comment avoir le front de s'attaquer au temps, à la beauté, à Dieu, et au reste ? L'esprit s'enfle et sautille sans vergogne. Métaphysique, poésie, – impertinence d'un pou... »

315 Il faut faire la jonction avec le passage p. 782 des *SDA* : « Nous avons beau être versés dans la satiété, nous resterons les caricatures de notre précurseur, de Xerxès. N'est-ce pas lui qui promet par édit une récompense à celui qui inventerait une volupté nouvelle ? – C'est là le geste le plus moderne de l'Antiquité. »

316 On retrouve l'écho de cette pensée, remaniée, p. 771 des *SDA* : « Pour manier les hommes, il faut pratiquer leurs vices et en rajouter. Voyez les papes : tant qu'ils forniquaient, s'adonnaient à l'inceste et assassinaient, ils dominaient le siècle ; et l'Église était toute-puissante. Depuis qu'ils en respectent les préceptes, ils ne font que déchoir : l'abstinence, comme la modération, leur aura été fatale ; devenus respectables, plus personne ne les craint. Crépuscule édifiant d'une institution. »

317 La référence à Verlaine a disparu dans les *SDA*.

319 Cette expression se retrouve modifiée p. 793 des *SDA*, dans un contexte différent : « Dans la recherche du tourment, dans l'acharnement à la souffrance, il n'est guère que le jaloux pour concurrencer le martyr. Cependant on canonise l'un et on ridiculise l'autre. »

³²⁰ Voir aussi p. 777 des *SDA* : « De toutes les calomnies la pire est celle qui vise notre paresse, qui en conteste l'authenticité. » Dans les *SDA*, Cioran revalorise fréquemment la « paresse ».

321 Les « fainéants » sont définis par ailleurs dans les *SDA*, p. 766, comme des « métaphysiciens-nés » : « Prémisse des fainéants, de ces métaphysiciens-nés, le Vide est la certitude que découvrent, au bout de leur carrière, et comme récompense à leurs déceptions, les braves gens et les philosophes de métier. »

323 Ce fragment est à relier à celui de la p. 751 des *SDA*, toutefois, on remarquera que la version définitive a perdu de sa saveur, de sa verve polémique : « On ne saurait trop blâmer le XIX^e siècle d'avoir favorisé cette engeance de glossateurs, ces machines à lire, cette malformation de l'esprit qu'incarne le Professeur, – symbole du déclin d'une civilisation, de l'avilissement du goût, de la suprématie du labeur sur le caprice.

Voir tout de l'extérieur, systématiser l'ineffable, ne regarder rien en face, faire l'inventaire des vues des autres !... Tout commentaire d'une œuvre est mauvais ou inutile, car tout ce qui n'est pas direct est nul.

Jadis, les professeurs s'acharnaient de préférence sur la théologie. Du moins avaient-ils l'excuse d'enseigner l'absolu, de s'être limités à Dieu, alors qu'à notre époque, rien n'échappe à leur compétence meurtrière. »

324 Cioran a biffé : « c'est qu'ils n'opèrent pas sur lui, mais sur les textes qui le révèlent [b] ».

325 Cioran a biffé « Les Facultés sont des entreprises des Pompes funèbres de l'esprit employées à déterrer. »

326 Cioran n'a pas retenu la truculente formulation : « dont les entrepreneurs bredouillent [b] opèrent sur une estrade [b]] », ni une phrase à l'humour sarcastique qui amorçait le paragraphe suivant : « Je n'ai jamais entendu un professeur sans regretter de n'être pas sourd ni n'en ai lu la prose sans jalouser les aveugles. »

328 Cioran a biffé : « avait le monopole lugubre [b] ».

329 BLJD, CRN. Ms. 68. Cioran a biffé la proposition de titre *Liberté et fatalité* [b].

330 On retrouve des bribes de cet état p. 758 des *SDA*, cependant, l'exemple de Baudelaire n'est plus retenu, et Cioran recourt à une clause lapidaire dans la version définitive, qui joue du raccourci asyndétique « Si je puis lutter contre un accès de dépression, au nom de quelle vitalité m'acharner contre une obsession qui m'appartient, qui me *précède* ? Que je me porte bien, j'emprunte le chemin qui me plaît, "atteint", ce n'est plus moi qui décide : c'est mon mal. Pour les obsédés point d'option : leur obsession a déjà opté pour eux, avant eux. On se choisit quand on dispose de virtualités indifférentes ; mais la netteté d'un mal devance la diversité des routes ouvertes au choix. Se demander si on est libre ou non, – vécille aux yeux d'un esprit qu'entraînent les calories de ses délires. Pour lui, prôner la liberté, c'est faire montre d'une santé déshonorante. La liberté, sophisme des bien portants. »

331 BLJD, CRN. Ms. 69¹. Le titre *Politique et idées* [b] n'a pas été retenu.

332 Ces idées sont reprises p. 772 des *SDA*, mais le travail de reformulation est conséquent, on change de lexique et de ton, la précision des références s'abolissant, et la virulence dans la détraction s'apaisant « Rousseau fut un fléau pour la France, comme Hegel pour l'Allemagne. Aussi indifférente à l'hystérie qu'aux systèmes, l'Angleterre a composé avec la médiocrité ; sa "philosophie" a établi la valeur de la *sensation* ; sa politique, celle de l'*affaire*. L'empirisme fut sa réponse aux élucubrations du Continent ; le Parlement, son défi à l'utopie, à la pathologie héroïque.

Point d'équilibre politique sans nullités de bon aloi. Qui provoque les catastrophes ? Les possédés de la bougeotte, les impuissants, les insomniaques, les artistes ratés qui ont porté couronne, sabre ou uniforme, et, plus qu'eux tous, les optimistes, ceux qui *espèrent* sur le dos des autres. »

333 Rousseau est également mentionné p. 759 des *SA*, dans une énumération où apparaissent « un Luther, un Rousseau, un Beethoven, un Nietzsche ».

336 On retrouve ce passage p. 784 des *SDA* : « Satires et soupirs me semblent également valables. Que j'ouvre un pamphlet ou un "Ars moriendi", tout y est vrai... Avec la désinvolture de la pitié, je m'étends sur les vérités et me confonds avec les mots.

"Tu seras objectif !" – malédiction du nihiliste qui *croit à tout*. »

337 Cioran a biffé : « d'un dictionnaire et il n'y a point une vérité où j'aie droit de cité dans aucun d'eux je coexiste à toutes les contradictions d'un dictionnaire [b] ».

339 Cette thématique se retrouve avec des modifications p. 791 des *SDA* dans un aphorisme resserré : « De tout ce que les théologiens ont conçu, les seules pages lisibles et les seules paroles vraies sont celles dédiées à l'Adversaire. Combien leur ton change, leur verve s'allume lorsqu'ils tournent le dos à la Lumière pour vaquer aux Ténèbres ! On dirait qu'ils redescendent dans leur élément, qu'ils se redécouvrent. Ils peuvent haïr enfin, ils y sont autorisés : ce n'est plus du ronron sublime ni des ressassements édifiants. La haine peut être vile ; s'en défaire pourtant est plus dangereux qu'en abuser. L'Église, dans sa haute sagesse, a épargné aux siens de tels risques ; pour satisfaire leurs instincts, elle les excite contre le Malin ; ils s'y cramponnent et le grignotent : par bonheur, c'est un os inépuisable... Si on le leur ôtait, ils succomberaient au vice ou à l'apathie. » On relève un autre passage des *SDA*, p. 755, où le « Diable » agit comme élément régulateur : « Du temps où le Diable florissait, les paniques, les effrois, les troubles étaient des maux bénéficiant d'une protection surnaturelle ; on savait qui les provoquait, qui présidait à leur épanouissement ; abandonnés maintenant à eux-mêmes, ils tournent en "drames intérieurs" ou dégénèrent en "psychoses", en pathologie sécularisée. »

342 BLJD, CRN. Ms. 72. Le titre *Sur les Liaisons dangereuses* [b] a été biffé par Cioran. Il a biffé également une variante du titre retenu : *Valeur de la cruauté* [b].

343 Cioran a biffé la phrase : « La vertu n'est supportable que par ses défaites
[b]. »

344 Cioran a biffé : « Imaginez Nietzsche bon ».

345 Cioran a biffé : « Tout son charme vient de sa méchanceté [b] ».

346 F. Nietzsche est évoqué p. 805 des *SDA* : « Aujourd'hui, sur le thème de la caducité des civilisations, un analphabète pourrait rivaliser en frissons avec Gibbon, Nietzsche ou Spengler », p. 746 : « L'endurance des Allemands ne connaît pas de limites ; et cela jusque dans la folie : Nietzsche supporta la sienne onze ans, Hölderlin quarante », p. 749 : « Avec Baudelaire, la physiologie est entrée dans la poésie ; avec Nietzsche, dans la philosophie. Par eux, les troubles des organes furent élevés au chant et au concept. Proscrits de la santé, il leur incombait d'assurer une carrière à la maladie », p. 749 à nouveau : « Si Nietzsche, Baudelaire ou Rimbaud survivent à la fluctuation des modes, ils le doivent au désintéressement de leur cruauté, à leur chirurgie démoniaque, à la générosité de leur fiel. Ce qui fait durer une œuvre, ce qui l'empêche de dater, c'est sa férocité. Affirmation gratuite ? Considérez le prestige de l'Évangile, livre agressif, livre venimeux s'il en fût », p. 759 : « Le pathétique trahit une profondeur de mauvais goût ; de même cette volupté de la sédition où se complurent un Luther, un Rousseau, un Beethoven, un Nietzsche. Les *grands accents*, – plébéianisme des solitaires... »

347 La « méchanceté » permet d'affiner la définition du pessimisme, p. 778 des *SDA* : « Dans le pessimiste se concertent une bonté inefficace et une méchanceté inassouvie. »

348 Cioran a biffé « fadeur » [b] et a proposé un doublon : « fadaise », « insipidité ».

349 Il a retranché : « Mais l'écrivain n'est qu'un bourreau – *en paroles...*, un monstre que la seule plume fait naître et que la seule feuille immaculée irrite... [b] » On remarque également un point d'interrogation sous le verbe « irrite », qui témoigne d'une réflexion sur les termes à retenir.